This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

ADOLPHE BADIN

SAINT-PÉTERSBOURG

ET

MOSCOU

STANFORD LIBRARIES

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE, 13

1884

Tous droits réservés.

TK

DK551
B3

PREMIÈRE PARTIE

SAINT-PÉTERSBOURG

SAINT-PÉTERSBOURG

I

LES VOYAGEURS POUR COLOGNE, BERLIN, KŒNIGSBERG ET SAINT-PÉTERSBOURG, EN VOITURE!

On met trente et une minutes pour aller de Paris à Enghien ; pour aller de Paris à Pétersbourg, on met soixante-dix heures. A cette légère différence près, c'est exactement la même chose.

Une fois en possession de votre coin et installé le plus confortablement possible (ce qui n'est jamais beaucoup dire), vous sommeillez vaguement sur vos journaux; vous regardez, sans voir, de temps à autre par la vitre de la portière; puis un coup de sifflet et le train s'arrête. Un nouveau coup de sifflet et le train repart; vous reprenez vos journaux et votre somme, vous jetez derechef un regard

distrait sur la campagne ; puis le train s'arrête de nouveau, pour repartir quelques minutes après ; et toujours ainsi, jusqu'à l'heure, attendue impatiemment, où quelque ange sauveur, en casquette galonnée, vient lever définitivement votre écrou et vous ouvrir toute grande la porte de votre cellule ambulante.

N'exagérons rien, toutefois : soixante-dix heures pour s'endormir à la Gare du Nord du Boulevard Denain et se réveiller à la Gare de Varsovie de Vosnesenski Prospect, ce n'est pas la mer à boire.

Il est vrai qu'on pourrait mettre moins encore, attendu que, si les trains allemands et surtout les trains russes sont confortablement agencés, ils marchent en revanche d'une allure fort paisible et ne semblent jamais aussi pressés d'arriver que les infortunés voyageurs qu'ils transportent.

II

BRULONS BERLIN!

Le malheur, c'est qu'on ne puisse pas le brûler complètement! Quand je dis brûler, je m'entends et vous m'entendez aussi, n'est-ce pas?

C'est en effet du temps bien tristement et bien désagréablement perdu que les trois heures que l'on est forcé de demeurer à Berlin (prononcez *Berline!*).

Non seulement les arrivées et les départs des trains ne coïncident point, mais il nous faut encore, pour continuer sur Pétersbourg, prendre un *droschke* à la Gare de Lehrte *(Lehrter-Bahnhof)* et traverser la ville dans toute sa longueur jusqu'à l'*Ostbanhof* (ou Gare de l'Est); une course de trois quarts d'heure environ, quelque chose comme de la Gare Saint-Lazare à la Gare de Paris-Lyon-Méditerranée.

Pour vous rendre plus pénible encore ce parcours à travers l'odieuse capitale prussienne, on jurerait

que votre *droschke* se fait un malin plaisir de multiplier sur vos pas les rues ou les places, dont les noms doivent résonner le plus désobligeamment à vos oreilles.

C'est d'abord le *Moltke-Brücke* (ou Pont de Moltke), que vous traversez en quittant le *Lehrter-Bahnhof*, puis la *Bismarck-Strasse*, que vous suivez jusqu'à la *Sómmer-Strasse*, laquelle vous mène au *Pariser-Platz*, à la Place de Paris !

Il n'y a peut-être là qu'un concours fortuit de circonstances, un arrangement uniquement dû au hasard, mais avouez que, si l'on avait cherché à rendre plus désagréable la première impression du voyageur français à son arrivée à Berlin, on aurait difficilement pu trouver mieux.

Place de Paris, vous passez à côté de la Porte de Brandebourg, vous suivez d'un bout à l'autre la fameuse promenade des Tilleuls, dont les Berlinois semblent si fiers, et vous arrivez au monument de Frédéric II et à la Place de l'Opéra ; puis, vous traversez une seconde fois la Sprée sur le *Schloss-Brücke* (le Pont du Château) et vous vous engagez ensuite dans des rues sans caractère ni intérêt, la *Post-Strasse*, la *Stralauer-Strasse*, la *Blumen-Strasse*, et le *Grüner-Weg*, qui vous conduisent au *Kustriner-Platz* et, derrière le *Kustriner-Platz*, à *l'Ostbahnhof*.

Cette longue et peu divertissante tournée a du moins l'avantage de vous donner une idée très suffisante, sinon absolument complète, de Berlin : il n'y

a pas à le nier, c'est une grande ville, une vraie capitale, régulière, correcte, mais froide et triste, avec un air de raideur et de symétrie qui fait penser tout de suite à la discipline militaire et à la bureaucratie allemandes.

Sa splendeur, en outre, qui peut tromper à première vue un observateur peu attentif, est toute à la surface; son opulence apparente n'est qu'une fausse opulence et sa grandeur une grandeur sans sincérité. Ses vastes et solennelles maisons, à l'aspect monumental, ses hôtels magnifiques, ses ministères qui affectent des allures de palais, avec leur étalage de colonnes, de frontons, d'architraves, sont bâtis tout simplement en briques, recouvertes de ciment ou de plâtre badigeonné, de manière à jouer la pierre de taille.

Les rues sont généralement larges, droites, percées régulièrement, mais elles sont mal pavées et maigrement éclairées par de rares et chétifs becs de gaz du plus pauvre modèle.

Rien d'original, d'ailleurs, rien de particulier, rien de typique, à moins qu'on ne veuille à toute force accepter pour des singularités curieuses les boutiques enfouies au-dessous du niveau du sol comme des caves, la profondeur hyperbolique des ruisseaux, et les petites voitures à bras, attelées de molosses énormes.

Tout ce qui tire l'œil, monuments, statues, promenades, on le reconnaît pour l'avoir vu quelque part ailleurs.

Il est impossible, par exemple, de ne point penser à l'Avenue des Champs-Élysées, à l'Arc de l'Étoile et au Bois de Boulogne, en regardant l'*Unter den Linden*, cette longue avenue, plantée de quatre rangées quelque peu éclaircies de tilleuls et de marronniers, aboutissant à l'une de ses extrémités à la Porte de Brandebourg, cet arc de triomphe que surmonte un char attelé d'un quadrige de bronze, et, par delà la Porte de Brandebourg, au *Thiergarten*, cet immense enclos de 255 hectares, moitié parc et moitié bois, parsemé de maisons de plaisance, d'habitations pompéiennes, de petits cours d'eau, d'îles, etc. Ajoutez à cela que la Porte de Brandebourg affiche la grotesque prétention d'avoir été construite sur le modèle des Propylées de l'Acropole, et que l'*Unter den Linden*, avec ses maigres rangées d'arbres et ses cinquante mètres de large, rappelle plutôt le Boulevard des Batignolles que les Champs-Élysées.

Il n'est pas jusqu'aux somptueuses maisons, bâties en bordure de la fameuse promenade, qui n'aient un faux air des palais qui bordent Regent's Park.

Quant au Pont du Château (*Schloss-Brücke*), avec ses huit groupes allégoriques de marbre blanc, massive et trop riche décoration qui l'écrase, il n'est autre chose que la copie, ou pour mieux dire la charge, du Pont Saint-Ange.

Le Château Royal lui-même, malgré sa façade noire précédée d'une terrasse à balustres et sa grande

porte surchargée de sculptures d'un goût bizarre, n'offre rien d'original; les grands chevaux de bronze, tenus en bride par des écuyers tout nus, qui se dressent et se cabrent de chaque côté de la porte, sont évidemment et directement inspirés par les chevaux de Monte Cavallo.

Et les bords enchanteurs de la Sprée! Figurez-vous un misérable cours d'eau, paresseux et sale, qui a parfaitement volé son nom de rivière, et qui n'aurait pas même l'air d'un ruisseau à côté de la Neva, de la Tamise, voire simplement de la Seine.

Il est vrai que je ne parle que de ce que j'ai vu, notez bien: mais, à juger du reste par cette première donnée, je ne crois guère que Berlin réserve quelque surprise bien vive aux amateurs du pittoresque et de l'imprévu.

Quant aux habitants, aux Prussiens de Prusse, et aux Berlinois de Berlin, je ne les avais que trop vus, hélas! chez nous, pour m'attendre à quelque découverte intéressante. Tels je les avais laissés en 1871, tels je les retrouve aujourd'hui gourmés, guindés, se souciant fort peu de la courtoisie, voire de la plus simple politesse; avec cela, comme un fond de saleté sous leur tenue raide et correcte, et, dans tout leur air, l'aspect louche et trouble de gens qui ne portent point de linge sous leur uniforme irréprochablement brossé et boutonné.

Les quelques échantillons de ces aimables soudards, civils ou militaires, que j'ai rencontrés sur ma route,

ou que j'ai coudoyés au buffet de la gare, choquant leurs lourdes chopes de bière et s'envoyant au visage d'épaisses bouffées de fumée de tabac, sans s'occuper des dames assises aux tables voisines, ont amplement suffi à me fixer à leur endroit.

Je ne sais pas si c'est de ma part un parti-pris inconscient ou une erreur d'appréciation, mais il me semble que jamais tabac, pipes ou cigares n'avaient exhalé devant moi une fumée aussi âcre, aussi grasse, aussi nauséabonde, que ce tabac allemand, ces pipes allemandes, ces cigares allemands. C'est à croire que d'un bout à l'autre du vaste empire de l'empereur Guillaume, il n'est pas une seule Gretchen qui ait les nerfs délicats ou le cœur facile à soulever. Sinon, je la plains sincèrement, la pauvre Gretchen, car son cœur et ses nerfs doivent passer des moments peu agréables, la nuit comme le jour et le jour comme la nuit.

III

PÉTERSBOURG — VUE D'ENSEMBLE

Si, dès les premiers jours de l'arrivée dans un pays que l'on visite pour la première fois, on ne prend pas soin de noter ses impressions au fur et à mesure qu'on les ressent, on ne tarde pas à comprendre que le mieux est d'y renoncer.

Tout d'abord ces impressions se succèdent si rapidement qu'elles s'effacent les unes les autres et qu'au bout d'un très court espace de temps il devient extrêmement difficile de s'y reconnaître.

Et puis, à force de voir les choses ou les gens, l'esprit s'y habitue et l'on finit par se persuader que ni les unes ni les autres n'offrent aucun intérêt.

Les prétextes ne manquent pas d'ailleurs pour justifier à vos propres yeux la résolution de ne rien écrire du tout, à laquelle vous vous laissez volontiers aller par excès de conscience, ou par paresse

naturelle. Tout ce que vous décririez, en effet, n'a-t-il pas été déjà écrit, souvent et minutieusement, par je ne sais combien de touristes artistes, archéologues, religieux, statisticiens, militaires, facétieux? Prenez garde de découvrir à votre tour la Méditerranée et le port de Marseille.

Et puis n'avez-vous pas lu quelque part qu'un principe physiologique important et généralement admis refuse à l'esprit humain, aussi longtemps qu'il est contraint de tendre ses facultés réceptives, d'entrer dans cette activité « poétique » (pour employer ce terme dans son sens grec), qu'on appelle habituellement la création originale? Témoin Byron, lequel, assure-t-on, n'écrivait jamais une description pendant que la scène se trouvait devant lui.

Moi qui ne suis point Byron, et qui ne me pique point de prendre au pied de la lettre tous les principes, physiologiques ou autres, qui se débitent couramment dans nos meilleurs auteurs, et même dans nos pires, je me suis fait le serment, quoi qu'il pût m'arriver, de ne jamais me mettre au lit dans tout le cours de mon voyage, sans avoir au préalable consigné rapidement sur mon carnet ce que j'aurais vu dans la journée.

Et, bien que les serments soient faits généralement pour ne pas être tenus, à ce qu'assure mon ami Edmond Plauchut du *Temps*, j'ai tenu le mien, ce dont je me félicite aujourd'hui, en constatant que sans cette précaution salutaire j'aurais déjà presque

totalement oublié la plus grande partie de ce que j'ai vu; et qu'en outre il a été publié fort peu de choses, en somme, sur Pétersbourg, au point de vue pittoresque surtout, et que cette magnifique et curieuse capitale, dont il est question chaque jour dans nos débats politiques et dans nos conversations, est encore aujourd'hui fort mal connue en France.

Ceci dit, sans autre préambule, je reconnais avec Gautier que la première impression que Pétersbourg produit sur l'esprit est celle d'une grandeur, d'une immensité, presque effrayante. Même en venant de Londres, ou de Paris, ou de Vienne, il semble qu'il n'existe rien de pareil : les rues, les places, les palais, les églises, les monuments publics, le fleuve surtout, tout paraît, à première vue, magnifique, babylonien.

Ce qui ajoute beaucoup, sans doute, à ce caractère de grandeur, c'est que, depuis la frontière jusqu'aux portes même de la ville, le chemin de fer traverse d'immenses espaces entièrement occupés par d'interminables successions de forêts et de marécages, presque sans traces apparentes d'habitations humaines ou de terres cultivées, de sorte qu'en tombant brusquement sur Pétersbourg, on croit voir une magnifique oasis artificielle, créée de toutes pièces, au milieu d'un immense désert.

Et par le fait, il fallait un Pierre le Grand, un autocrate qui n'admettait aucune résistance ni chez les hommes ni dans la nature, pour oser planter

une capitale au milieu de marécages fangeux, habités uniquement par des oiseaux sauvages.

On voit d'ailleurs que le grand empereur taillait dans le désert et qu'il pouvait tailler en grand. Aujourd'hui encore il semble qu'à Pétersbourg tout ait été préparé en prévision d'innombrables populations à venir, plutôt qu'approprié aux besoins des habitants actuels, bien qu'elle soit, par le chiffre de sa population, la cinquième ville de l'Europe. C'est la Néva qui, évidemment, a dû servir d'échelle, ce fleuve magnifique qui, par sa largeur certainement supérieure à celle de la Tamise au pont de Londres, et par le volume énorme de ses eaux, est l'un des plus beaux fleuves de l'Europe, en même temps que l'un des plus courts, car le lac Ladoga, d'où il sort, n'est guère éloigné du Golfe de Finlande, où il se jette, que de cinquante-huit kilomètres.

Il arrive même ceci : c'est que tout est si grand, si colossal, que rien ne paraît grandiose. L'espace est prodigué dans de telles proportions que les constructions les plus imposantes semblent s'élever à peine au-dessus du sol. Les rues sont si vastes que les maisons qui les bordent, encore qu'elles soient bâties en îlots énormes contenant chacun une vingtaine d'appartements séparés et qu'elles jouent volontiers aux palais, paraissent toutes basses. Les monuments les plus visiblement gigantesques sont comme perdus au milieu de ces places

immenses, dont les dimensions illimitées donnent déjà une idée des steppes.

C'est la Néva, avec son ampleur tout à fait extraordinaire, qui contribue surtout à cette illusion. Regardez, du Quai Anglais, le bord opposé de cette espèce de bras de mer; vous douteriez-vous que les filets blanchâtres, que vous apercevez sur ces rives lointaines, sont les maisons de Vasili-Ostrof? Vous douteriez-vous que Vasili-Ostrof est, non pas une autre ville, mais un quartier de la ville, le quartier du grand commerce et de la Bourse?

Si tout cela se tenait mieux, si l'ensemble était plus compacte, plus accessible à l'œil, l'effet serait certainement plus grand encore. Pétersbourg se disperse, s'étale, s'évapore, pour ainsi dire, dans l'espace.

Telle qu'elle est, néanmoins, elle présente à l'œil, avec ses lignes interminables de maisons et de palais régulièrement bâtis et décorés pompeusement, une continuité de magnificence qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Lorsque le soleil daigne se montrer et vient découper des plans variés dans ces belles masses d'architecture, où les dômes orientaux s'illuminent au milieu des décors de la fantaisie italienne, et que l'œil plonge dans ces belles avenues de palais qui bordent les canaux de la Moïka ou de la Fontanka, ou glisse le long des lignes de granit des quais de la Néva, l'impression est véritablement magique.

Maintenant, si l'on s'approche et si l'on regarde de plus près ces imposantes et superbes constructions, il faut en rabattre quelque peu. Ces palais à frontons et à colonnes, ces splendides hôtels particuliers avec leurs balcons découpés et leurs élégantes marquises avançant sur le trottoir, ne sont point en pierres de taille, comme ils paraissent l'être, mais en briques recouvertes de crépis diversement nuancés. Le Palais de marbre, au Quai de la Cour, dont les Pétersbourgeois semblent si fiers, n'est pas davantage en marbre, mais en granit. Le badigeon est d'ailleurs fort en honneur ici, et tous ces crépis rosés, chamois, jaunes, gris-souris, sont un peu là pour séduire et tromper le regard, comme si les Russes cherchaient volontiers à simuler la magnificence extérieure, lorsqu'ils ne peuvent point l'atteindre.

L'endroit où il faut se placer, pour se faire rapidement l'idée la plus complète et la plus exacte à la fois de Pétersbourg, c'est la Perspective Newski.

On appelle *perspectives* ici trois grandes voies tirées au cordeau, qui partent de la Place de l'Amirauté, traversent la ville en droite ligne et forment en effet perspective. L'élégante flèche d'or du Palais de l'Amirauté, avec sa girouette également dorée en forme de navire, est le point central, d'où rayonnent ces superbes voies qui prennent le nom de Perspective Vosnesenski, de Perspective Gorokovaia et de Perspective Newski. Cette dispo-

sition toute particulière, où tout semble combiné pour l'optique, montre bien que cette immense capitale, créée d'un seul coup par une volonté qui ne connaissait pas d'obstacles, est sortie complète du marécage qu'elle recouvre, comme une décoration de théâtre au sifflet du machiniste.

La Perspective Newski, la plus grande et la plus importante des trois, est large comme l'Avenue de l'Opéra, et bordée dans toute sa longueur d'une succession, fort pittoresquement mélangée, de magasins tout bariolés d'enseignes, de palais et d'hôtels, surchargés d'ornements qui se détachent en relief sur un fond de crépi rosé, d'églises et de temples de tout style et de toute communion. Trois canaux la traversent, ainsi qu'une foule de rues et de ruelles (ou *pereouloks*, comme on dit ici), lesquelles ruelles sont pour la plupart aussi larges que la Rue Vivienne ou la Rue Richelieu. Elle était jadis décorée d'arbres, mais le Czar a fait enlever ceux-ci comme fort laids en hiver et comme inutiles en été, puisque en été l'aristocratie est dans ses terres ou à l'étranger.

La Perspective Newski est à Pétersbourg ce que la Calle d'Alcala est à Madrid, ce que la rue de Tolède est à Naples, ce que Regent's Street est à Londres, et ce que les boulevards sont chez nous; c'est l'artère de la ville la plus fréquentée et la plus vivante; c'est à la fois la rue des oisifs et des flâneurs et la grande rue marchande; c'est la rue

par laquelle tout Pétersbourg passe plusieurs fois par jour; c'est la rue enfin où l'on sent mieux le pouls de la grande ville.

C'est là qu'il y a quelque vingt-cinq ans Théophile Gautier aimait à s'arrêter, pour observer les Russes et la Russie, et rassembler les éléments du livre, si merveilleusement exact encore aujourd'hui, qu'il devait rapporter de son voyage!

Ma bonne étoile m'a fait justement tomber là-bas sur un Parisien, échoué depuis cinquante ans et plus sur les bords de la Néva, et qui avait beaucoup pratiqué Gautier pendant son séjour à Pétersbourg.

« Théophile Gautier, m'a-t-il dit, s'était logé chez l'acteur Varlet, qui l'avait pris en pension, et il s'y trouvait si bien qu'il en sortait fort peu. On le rencontrait chaque jour dans sa chambre, étendu sur son canapé dans les positions les plus impossibles, la tête sur un coussin et les pieds contre le mur, ou perché sur le bras d'un grand fauteuil, comme un fakir sur un fût de colonne. C'est alors qu'il se plaisait à nous distiller les paradoxes les plus réjouissants.

Je lui demandai un jour ce qu'il pourrait faire dans des postures si peu propres à la méditation?

— Toutes sortes de choses, me répondit-il, et même un vaudeville.

— Peut-on en connaître au moins le titre?

— *Le Vidangeur sensible* ou *Le cochon sans le savoir.*

J'avais un plaisir infini à l'entendre ; ses expressions avaient un relief, une saveur et une originalité toutes particulières, pour nous surtout qui étions un peu sevrés de l'esprit français.

Quelque temps avant son arrivée, nous avions eu la visite d'Alexandre Dumas, qui se rendait au Caucase. Quel contraste entre l'active et exubérante nature de Dumas et la molle et apathique nonchalance de Gautier qui, la plupart du temps, avait l'air, comme il le disait lui-même, *d'un paquet de serviettes mouillées oublié dans un coin!*

Ce dernier était assez recherché de l'aristocratie. On le trouvait généralement plus distingué que Dumas, dont la fougue un peu sans façon ne pouvait être bien appréciée dans ce monde fanatique de l'étiquette.

Gautier ne sortait guère que le soir pour dîner en ville, et même il restait volontiers à la maison si son bailleur de fonds, le petit baron Dufriche, qui l'accompagnait, n'était pas là pour le peigner, lui mettre sa cravate et lui passer un pantalon. Je lui ai vu manquer un important rendez-vous parce qu'il n'avait pas sous la main cet auxiliaire indispensable de sa toilette.

Il fallait le pousser par les épaules, pour le contraindre à venir affronter dehors nos 15 ou 20 degrés de froid, et il avait une si piteuse attitude quand il se voyait marinant dans cette déplaisante atmosphère qu'il me faisait l'effet de ce personnage

dont Mme de Sévigné disait : « C'est une citrouille fricassée dans la neige. »

Quand vous l'aviez lancé, vous croyiez qu'entraîné sur la pente, en raison directe de sa masse, il allait faire dans la ville une forte trouée profitable à ses impressions de voyage : Ah ! bien oui ! Vous pouviez être sûr de le trouver échoué à quarante pas de là, sur la Perspective Newski, dans la boutique hospitalière d'un marchand de cigares, qui avait eu l'imprudence de lui offrir un moelleux fauteuil, d'où il pouvait observer la principale promenade de la ville. C'était là surtout que notre objectif ambulant se disait : « Attention ! ne bougeons plus ! »

Gautier voyageait en effet comme pourrait le faire un miroir animé, ou plutôt il semblait promener son imagination dans les pays où il se posait comme un réflecteur photographique, et, dès qu'il s'était dit : « Ne bougeons plus ! » tout venait s'y peindre avec une merveilleuse fidélité. Mais, comme la photographie, il ne parlait, pour ainsi dire, qu'aux yeux. Quant à lui demander de peindre les mœurs, ou de faire parler les hommes, c'était autre chose. Il ne connaissait et ne reflétait que ce qui passait devant l'objectif. »

Ce jugement est d'une justesse absolue. Tout ce que Gautier a écrit sur Pétersbourg est, aujourd'hui comme alors, de la plus scrupuleuse exactitude ; et son *Voyage en Russie*, bien que datant de 1855 ou

de 1856, est encore ce que nous avons de plus finement observé, et de plus complet, sur le pays des Tsars.

Mon Parisien de la Perspective Newski aurait pu ajouter cependant, en poussant plus loin sa comparaison, que, comme l'observation photographique, l'observation de Gautier est bien un peu minutieuse; que l'accumulation des détails, le fini exagéré des descriptions font un peu perdre de vue l'ensemble; et qu'enfin il y a souvent tant de choses dans une de ses pages qu'on n'y voit plus rien d'une façon bien nette.

IV

ISVOSTCHIKS, MOUJIKS, DVORNIKS

A part les pelisses, les bonnets fourrés, les collets d'astrakan ou de castor, et les autres fourrures de tout poil et de toute nuance, qui donnent au premier passant venu l'aspect confortable et cossu d'un millionnaire en promenade, la physionomie générale de la population de Pétersbourg ressemble à celle de toutes les capitales que nous connaissons. Le vêtement européen occidental s'étale dans toute sa banalité et l'on pourrait aussi bien se croire à Vienne, à Londres ou à Berlin, si, par-ci par-là, l'on n'apercevait, outre les uniformes militaires qui ne se distinguent pas très sensiblement des uniformes allemands ou autrichiens, le chapeau de drap noir et la tunique luisante, à deux rangs de boutons, d'un marchand du *Gostini-Dvor*, la robe flottante d'un prêtre, aux longs cheveux bouclés,

à la barbe blonde, ou la peau de mouton graisseuse d'un *moujik*.

C'est celui-ci surtout qui frappera et qui intéressera tout d'abord le nouveau débarqué, par l'étrangeté caractéristique de sa physionomie; c'est lui d'ailleurs qui vous accueillera à votre premier pas sur le pavé boueux de la ville des Tsars. Ces hommes, à l'aspect à la fois farouche et bon enfant, à la longue barbe lie de vin, qui se précipitent dans votre wagon, aussitôt le train arrêté, pour s'emparer de vos sacs et de vos couvertures, sont des *moujiks*. Ces commissionnaires, ces garçons d'hôtel, ces marchands de journaux, d'allumettes et de je ne sais quoi encore, qui vous assaillent sur les marches de la Gare, sont des *moujiks*. Un *moujik* aussi le cocher du *drojky* qui vous emmènera jusqu'à votre hôtel.

Le *drojky*, le fiacre de Pétersbourg, que vient remplacer le traîneau quand la neige est tombée en quantité suffisante et le *traînage* bien établi, est une espèce de petit phaéton bas et très léger, attelé d'un petit cheval d'assez pauvre mine, mais qui va comme le vent.

Grâce à leur construction particulière et à leur extrême légèreté, ces *drojkys* filent comme des hirondelles, rasent les trottoirs, tournent les angles des rues, franchissent les trous, les tas de neige et les lits de boue, se croisent et se coupent sans accrocher, ni verser, avec une habileté, une sou-

plesse, une vivacité, qui rappellent, toutes proportions gardées, les gondoles de Venise ou les *barca* de Naples.

Le trait distinctif de l'attelage du *drojky*, qu'on retrouve du reste dans toutes les variétés d'équipage russe, c'est la *douga*, sorte d'arc en bois flexible, qui se courbe au-dessus du garrot du cheval comme une anse de panier dont on voudrait rapprocher les bouts, et qui sert à maintenir l'écartement du collier et des bras du brancard, de manière à ce qu'ils ne blessent pas l'animal, et à suspendre à un crochet les lanières d'enrénement.

Avec sa tête sans crinière, sa robe toute hérissée, qui n'a jamais connu l'étrille, son bout de queue sans élégance et ses sabots couverts de poils, le cheval attelé au *drojky*, un petit cheval de Kazan ou de l'Ukraine généralement, ressemble infiniment plus à un cheval de ferme ou de labour qu'à un cheval de course. En revanche, il est d'une résistance incroyable.

Quant au cocher, à l'*isvostchik*, pour lui donner son nom russe, il a conservé, lui au moins, le costume national; il porte une sorte de houppelande ou de caftan en drap gris ou bleu, croisée sur la poitrine et serrée à la taille par une ceinture de couleur claire; cette houppelande, doublée en peau de mouton, donne au plus malingre une corpulence tout à fait réjouissante à l'œil; l'*isvostchik* est coiffé en outre d'un bonnet de loutre commune, ou d'as-

trakan; ses mains disparaissent dans de gros gants dont le pouce seul est séparé, et ses pieds sont chaussés d'une sorte de botte-chausson informe, en feutre épais et grossier.

L'*isvostchik* conduit son cheval à deux mains, sans fouet; tout au plus a-t-il parfois une mince baguette, armée d'un brin de corde, qu'il cache derrière lui sous le coussin de son siège, et qu'il ne tire que dans les grandes circonstances.

On ne connaît pas ici nos places ni nos stations de voitures. De surveillants, de contrôleurs, de tarifs, pas davantage. L'*isvostchik* porte seulement son numéro estampé sur une plaque de cuivre ou de fer-blanc suspendue à un cordonnet de cuir et habituellement rejetée derrière le dos, pour que la pratique, durant la course, ait constamment le chiffre devant les yeux.

Les *isvostchiks* errent çà et là, ou stationnent au coin des rues ou des places, sans autre guide que leur fantaisie. A toute heure du jour et de la nuit, à quelque endroit de Pétersbourg que l'on se trouve, il suffit de crier deux ou trois fois : *Isvostchik!* pour voir accourir au galop un ou plusieurs *drojkys* sortis on ne sait d'où.

On a vu qu'il n'y avait point de tarif; aussi faut-il avoir bien soin de ne pas monter dans un *drojky* avant d'avoir fait son prix. C'est une habitude qu'il faut prendre tout de suite, pour éviter des embarras et des petites tracasseries fort désagréables.

On m'avait averti et je m'étais préparé en conséquence.

Ainsi, voici la petite scène qui se passe régulièrement, deux ou trois fois par jour, entre moi et quelque *isvostchik*.

A peine ai-je mis le pied sur le seuil de l'hôtel, ou, fatigué de flâner à pied dans les flaques de boue ou de neige fondue, à peine me suis-je arrêté sur le trottoir en faisant mine de regarder du côté de la chaussée; tout aussitôt deux, trois *drojkys* arrivent à fond de train se ranger le long du trottoir, en face de moi.

— *Pajatz! Pajatz!* (s'il vous plaît! s'il vous plaît!) crient à l'envi les *isvostchiks*, en me regardant d'un air engageant.

Je choisis au hasard et, après avoir dit où je désire aller :

— *Balchoi-Théâtre!* (au Grand-Théâtre!) ou *Mikahïlofskaïa oulitsa!* (rue Michel!) ou *Angliskaïa nabérejnaïa!* (Quai Anglais!) j'ai bien soin d'ajouter :

— *Skolka?* (Combien ?)

Presque toujours, pour ne pas dire toujours, mon homme me demande deux ou trois fois plus que de raison :

— *Piatdeciatie Kapéek!* (cinquante copecks).

— *Niet!* (Non!) lui risposté-je, sans m'émouvoir, *Tridsatie!* (Trente!)

— *Sorok!* (Quarante!) reprend-il.

— *Tridsatie !* (Trente).

— *Sorok !* (Quarante!)

Puis, voyant que le coquin ne cède point, je lui tourne le dos et continue mon chemin, mais je n'ai pas fait trois pas qu'il court après moi et me crie :

— *Isvolti pojaluité !* (Comme il vous plaira ! Montez, je vous prie.)

C'est toujours ainsi que cela finit.

Les courses ne sont pas chères d'ailleurs. Pour trente ou quarante copecks (soit quinze à vingt sous) on va d'un bout de la ville à l'autre.

Il est vrai que ces *drojkys* ne sont pas précisément le dernier mot du confortable ni de la commodité ; on y est terriblement secoué sur ces chaussées pleines de fondrières et de renflements. En outre, le petit siège rond réservé au voyageur est si étroit qu'on y est à peine à l'aise quand on est tout seul ; à plus forte raison doit-on s'y trouver serrés, quand on est deux. Il faut alors, de toute nécessité, pour ne point tomber, passer le bras autour de la taille de son compagnon de voyage, ce qui peut n'être pas absolument désagréable, du reste, quand ce compagnon est une compagne.

Ce qui semble une idée bien étrange, au premier et même au second coup d'œil, c'est qu'on ait choisi précisément comme voiture nationale par excellence, dans ce pays où la pluie et la neige se succèdent à peu près sans intermittence pendant huit mois de l'année, et où les froids de quinze et

de vingt degrés ne sont pas rares, une petite voiture basse et découverte qui vous laisse tout à fait sans défense contre la boue et contre le vent; pour ce qui est du froid, le Russe a sa pelisse et il sait si bien s'en servir qu'avec elle il se rit d'un temps à geler le mercure.

Quoi qu'il en soit, cet immense mouvement de voitures, presque toujours lancées au galop, donne à la ville une animation, une gaieté toutes particulières.

L'*isvostchik* a, pour exciter son cheval, un petit cri bizarre, qui tient le milieu entre un sifflement et le bourrissement de la perdrix qui s'envole. Comme le muletier espagnol avec ses mules, il lui parle fréquemment et ne lui ménage, suivant les cas, ni les compliments, ni les invectives ; tantôt le caressant de diminutifs d'une tendresse charmante (ma petite belle, *krassatka*,mon petit pigeon, *galoubchik*), tantôt l'injuriant et le maudissant avec un luxe d'épithètes malsonnantes, dont la moins pittoresque est *durak* (tête de bûche).

De votre côté, si vous trouvez que votre *isvostchik* s'endort ou ne pousse pas sa bête assez vite, n'hésitez pas à lui lancer un bon coup de poing dans le dos, en manière d'éperon : l'épaisse doublure de son caftan amortira d'ailleurs l'avertissement bien assez pour qu'il n'en sente pas toute l'amertume. Il se contentera presque toujours de frapper d'un petit coup de bride la croupe de son cheval et de

marmotter dans sa barbe, en se retournant à demi de votre côté, quelques mots dans lesquels vous ne distinguerez guère que les derniers : *diadouchka* (mon petit oncle) ou *batouchka* (mon petit père).

Avec le coup de poing de rigueur, les quelques mots russes que je vous indiquais tout à l'heure, et quelques autres encore, tels que ceux-ci : *na prava* (à droite), *na lieva* (à gauche), *priamo* (tout droit), *astanavissie* ou plus simplement *stoi* (arrête), vous avez tout ce qu'il vous faudra pour vous tirer d'affaire avec ces braves *isvostchiks*.

Ces pauvres diables ne sont pas d'ailleurs de mauvaise composition : ce sont des brutes, me dit le compatriote que j'ai retrouvé là-bas, mais des brutes d'humeur assez douce. Pendant longtemps ils ont été ce qu'on appelait alors des *serfs de ville*, et devaient fournir une forte redevance, sur le produit de leur commerce, aux seigneurs à qui ils appartenaient. Depuis l'émancipation des serfs, ils sont leurs maîtres et travaillent pour leur compte, ou pour le compte de quelqu'un d'entre eux.

L'*isvostchik*, avons-nous dit, est un *moujik*, c'est-à-dire un paysan russe établi à la ville pour gagner sa vie et celle des siens, à la sueur de son front et à la force de ses bras.

Outre celui-là, le *moujik* fait encore bien d'autres métiers; à l'hôtel, c'est un *moujik* qui cire mes bottes et qui brosse ma pelisse; c'est lui qui monte et qui descend les malles. Dans la rue, ce sont des

moujiks qui vendent ces tas de pommes gâtées o ces gâteaux à mine peu régalante étalés sur un loque au milieu de la neige ou de la boue; ce son eux qui servent de commissionnaires et qui por tent les provisions dans les *karzines* (sorte de corbeilles en copeaux de sapin tressés), qui raccom modent le pavé de bois avec leur hache et qui fon les déménagements, comme on les fait à Pétersbourg où chaque meuble, quelque lourd qu'il puisse être se transporte à bras ou sur la tête.

Du reste, vous reconnaîtrez tout de suite le *mou jik* à ceci, qu'au lieu de porter sa chemise enfer mée dans le pantalon, il la porte en dehors; c'es un signe caractéristique et qui ne trompe jamais Ainsi, l'aimable compatriote, qui s'est fait mon cicé rone improvisé, me parlant de cette terrible convul sion politique et sociale que tout le monde ici s'ac corde à regarder comme devant éclater fatalemen dans un délai plus ou moins éloigné, me disait :

« Ce ne sera pas, comme on le croit en France un soulèvement national contre le principe d'auto rité, ce sera une lutte de classes, une jacquerie, c sera la lutte de ceux qui portent la chemise hor du pantalon contre ceux qui portent la chemis dans le pantalon. »

Cette chemise du *moujik* est presque toujours d couleur claire, rose ou rouge vif; elle a plutôt, d'ail leurs, la forme d'une jaquette que d'une chemise elle constitue, avec des grègues assez larges et de

bottes montant à mi-jambe, tout le costume du *moujik*, le costume d'intérieur ou d'été bien entendu; car, une fois la mauvaise saison arrivée, vous ne verrez jamais dans la rue un *moujik* sans sa *touloupe*.

La *touloupe* est une peau de mouton, qui se porte la laine en dedans. Quand elle est neuve, la peau fraîchement tannée est d'un ton saumon pâle assez agréable à l'œil, elle est agrémentée de quelques piqûres simulant des ornements, et le tout ne manque pas de caractère. Mais elle ne tarde guère à se glacer, à se graisser, à se miroiter de crasse et à prendre des tons de bitume d'un aspect repoussant.

Une fois sa *touloupe* endossée, en effet, le *moujik* ne la retire plus jamais; c'est sa tente et son lit; il l'habite nuit et jour, dort avec elle dans tous les coins, sur tous les bancs, sur tous les poêles, et ne la quitte finalement que quand elle le quitte elle-même.

Et pourtant, sous cette crasseuse enveloppe qui s'en va souvent en lambeaux et dégage d'abominables parfums, le *moujik* est plus propre qu'on ne serait tenté de le croire; car jamais il ne manque d'aller aux étuves une fois par semaine, le samedi, et de procéder à un nettoyage en règle et à fond de toute sa personne, à grand renfort d'eau bouillante, de savon et de baguettes de bouleau. Il est vrai qu'en voilà pour huit jours et que jusqu'au samedi suivant, pas une goutte d'eau ne l'approchera.

Ces hommes vêtus de peaux de bête, aux longs cheveux pendants, aux larges barbes couleur de lin, à l'aspect farouche et hirsute (bien qu'au fond leur physionomie soit plutôt douce et polie), font un contraste étrange avec ces quais magnifiques, ces grandes voies bordées d'hôtels et de palais, derrière lesquels on voit surgir les coupoles étincelantes d'Isaac, ou la flèche dorée de l'Amirauté.

Le *moujik* a un vice, un vice qui le ravale au-dessous de la brute et qui faisait dire à Custine que c'était une simple machine incommodée d'une âme : l'ivrognerie ; non pas l'ivrognerie légèrement piquante de la guinguette, l'ivrognerie joyeuse et bon-enfant du pochard parisien, mais l'ivrognerie morne et stupide, qui passe lourdement, sans un cri, sans un mot, du comptoir du marchand de *vodka* (eau-de-vie de grain, le fléau de la Russie) à la borne.

Mais ici peut-être serait-il prudent de ne pas trop creuser, car mon ami le Pétersbourgeois d'adoption me souffle à l'oreille, que c'est encore le *moujik* qui vaut le mieux en Russie.

Un type de *moujik* assez curieux encore, et qui est en même temps une des particularités caractéristiques de Pétersbourg, c'est le *dvornik*, littéralement homme de la cour (de *dvor*, cour). C'est une espèce de portier, mais un portier, auprès duquel le dernier de nos concierges est un grand seigneur.

Le *dvornik*, tout d'abord, n'a pas de loge au sens propre du mot, ou, s'il a quelque mauvais trou qui

en fasse l'office, il ne s'y tient guère; c'est dehors et non pas dedans que son poste l'appelle; le cordon légendaire de nos tyrans parisiens est également une chose inconnue ici; le *dvornik* ouvre en personne la grille ou la porte de la maison dont il a la garde. Quelque temps qu'il fasse, il doit rester dehors toute la nuit, à veiller au grain: il est armé d'un bâton ferré qu'il doit de temps en temps laisser retomber bruyamment sur les dalles comme preuve de vigilance. Quand on songe combien les nuits d'hiver sont terriblement longues à Pétersbourg et que le thermomètre y descend parfois à 30 degrés au-dessous de zéro, on s'étonne comment ces hommes peuvent se coucher et s'endormir sur le seuil de leurs portes sans mourir gelés; il faut véritablement que le peuple russe ait en lui une capacité merveilleuse pour résister à l'extrême froid.

Le jour, le *dvornik* est chargé du soin de déblayer les trottoirs à l'aide de longues pelles, de casser la glace, de disposer sur la voie la neige amoncelée, comme les tas de cailloux sur le macadam, et, pendant l'été, d'arroser la rue sur le devant de la maison.

Mais le *dvornik* n'est pas seulement le serviteur du propriétaire, il n'a pas pour unique fonction l'entretien de la propriété dans la maison, il est quelque peu agent de police en même temps, il doit veiller à ce que tous les locataires observent scrupuleusement la loi des passeports, à ce qu'au-

cun personnage suspect ne se glisse à la faveur de la nuit dans les maisons dont il a la garde, à courir sus aux voleurs, à signaler les commencements d'incendie, etc.

C'est un pénible spectale, auquel on ne s'habitue pas sans peine, d'apercevoir, en regagnant son hôtel après une soirée dans le monde, ou au Théâtre Alexandre, ces pauvres diables de *dvornks*, adossés dans les angles des portes, accroupis sur le sol même ou contre les bornes, couchés à demi sur les marches de pierre, et roulés, enveloppés, dans leur touloupe comme des sacs de pommes de terre, — ou comme des cadavres.

V

ISAAC ET KAZAN

Le plus beau monument de Saint-Pétersbourg, sans contredit, le premier qu'on aperçoit en arrivant, celui qui domine et qui commande toute la ville, c'est Isaac.

Isaac, comme on dit ici, ou, pour lui restituer son véritable nom, la cathédrale de Saint-Isaac, dédiée à saint Isaac Dalmate, est une colossale église de granit, dans le style de la Renaissance, dont les proportions majestueuses, le dôme recouvert de cuivre doré, flanqué de quatre coupoles également dorées, et les gigantesques piliers monolithes en granit rouge de Finlande imposent tout d'abord l'admiration et le respect. Ce qui ajoute encore à l'effet, c'est qu'elle se dresse dans une situation magnifique, au milieu d'une des plus belles places

de la ville, bordée des quatre côtés par des édifices réguliers et superbes, quoiqu'un peu massifs.

Cette première impression passée, on s'étonne bien un peu de rencontrer à Pétersbourg un monument d'une architecture aussi peu appropriée au pays. On ne s'explique pas comment les Russes ont emprunté aussi largement aux contrées de l'Europe méridionale, semblables en cela du reste aux autres nations du Nord, sans tenir compte de la différence du climat; quelle rage les a poussés à copier presque servilement l'architecture italienne, comme s'ils avaient le beau ciel du Midi pour la justifier et la faire valoir, et surtout pourquoi ils ont cette prédilection évidente à dorer les coupoles de leurs églises puisque le soleil vient si rarement les faire reluire.

En dehors des constructions en bois qui dénotent quelques efforts d'originalité, il ne paraît pas qu'il y ait en Russie rien qui ressemble à un style d'architecture proprement dit.

Si l'extérieur d'Isaac est d'un bel aspect, l'intérieur n'est pas moins remarquable. La demi-obscurité, qui règne presque toujours dans l'énorme vaisseau, double l'effet de ces gigantesques proportions. Comme dans les mosquées, dont elle évoque le souvenir aussi bien par cette obscurité, par le silence solennel que rien ne vient troubler, que par le grand nombres de piliers massifs qui peuplent sa solitude et par l'absence complète de bancs, de chaises et

de toute espèce de sièges, l'imagination la plus rebelle est profondément impressionnée, et l'esprit s'élève de lui-même vers la voûte de l'immense coupole, où la fumée des cierges incessamment renouvelés maintient en suspension comme un nuage opaque et mystérieux.

Lorsque l'œil s'est habitué à l'obscurité, ou que, par aventure, le peu de jour qui pénètre par les étroites ouvertures est assez clair pour permettre de distinguer les détails, on finit par découvrir tout un monde de décorations plus riches et plus voyantes que délicates; les peintures à fresques, ou autres, qui couvrent la nudité des plafonds de la cathédrale et de l'attique, semblent d'une vulgarité quelque peu prétentieuse, et de simples colonnes de pierre d'un beau style seraient peut-être de meilleur goût que ces fastueuses colonnes de malachite et de lapis-lazuli qui entourent l'*iconostase*.

L'*iconostase*, que l'on retrouve dans toutes les églises grecques, est une cloison percée de trois portes et presque toujours très richement ornementée, qui sépare l'autel du public. Les portes s'ouvrent et se ferment à plusieurs reprises, pendant l'office, notamment au moment de la consécration, et les allées et venues répétées de l'officiant, qui se montre et se dérobe tour à tour et semble jouer à cache-cache avec les fidèles, ne laissent pas d'étonner au premier aspect.

L'*iconostase* d'Isaac, le principal et le plus im-

portant du moins, car il y en a trois, occupe toute la largeur de la cathédrale. Il est entièrement revêtu de plaques de cuivre, recouvertes de malachite, avec encadrement de marbre rouge foncé. A droite et à gauche se dressent deux colonnes en lapis-lazuli de quatorze pieds de haut et de deux pieds de diamètre; puis viennent huit colonnes en malachite, hautes de plus de trente pieds. Ces dix colonnes, qui ne sont, bien entendu, que des cylindres en fer, sur lesquelles on a appliqué la malachite et le lapis-lazuli, n'ont pas coûté à elles seules, me dit-on, moins de neuf cent mille francs.

Les différents meubles à l'usage des popes, l'estrade, le lutrin, les draps d'autel, les lustres et les porte-cierges qui éclairent la nef, sont également, de même que les objets relatifs au culte, d'une richesse et d'une magnificence fabuleuses.

Pour ne parler que des *icons*, ces images saintes de style byzantin sur fond d'or, en mosaïque ou en peinture, qu'on rencontre à chaque pas dans Isaac, tantôt appliquées contre la muraille, tantôt dans des cadres supportés par des trépieds richement ornés, on évalue leur prix de revient à trois millions de francs et plus.

Celle du Sauveur et celle de la sainte Vierge, qui sont placées de chaque côté de la porte royale, c'est-à-dire de la porte centrale de l'*iconostase*, sont surchargées de pierres précieuses d'une taille monstrueuse et d'une valeur exorbitante.

A propos de celle de la sainte Vierge, on m'a raconté ici une histoire bien typique, qui montre les mœurs russes sous un aspect bien particulier, et que je reproduis de souvenir et sous toutes réserves, comme dit la bonne agence Havas.

Un jour, il y a de cela cinq ou six mois, le bruit se répandit dans Pétersbourg qu'un *moujik* avait vu l'empereur défunt dans Isaac, avec le grand manteau d'uniforme qu'il portait lorsqu'il avait été assassiné; qu'après s'être agenouillée à plusieurs reprises devant la porte royale, l'apparition avait fait longuement ses dévotions aux saintes images, après quoi elle s'était enfoncée peu à peu dans un coin sombre de l'église, et avait disparu subitement derrière un pilier.

La nouvelle avait fait rapidement le tour de la ville et était arrivée à Gatchina, la résidence du czar actuel, où elle avait soulevé une émotion extrême. Le lendemain, à la même heure exactement, nouvelle apparition d'Alexandre II, dans les mêmes conditions que la veille. Cette fois, les gardiens de la cathédrale et plusieurs autres personnes l'avaient vue. Impossible de nier !

A Gatchina, où l'effrayante aventure fut de nouveau rapportée quelques heures après, l'émotion devint de la terreur. Plus de doute : si l'âme du feu czar revenait ainsi sur la terre, c'est qu'elle était mécontente, qu'elle voulait, qu'elle réclamait une satisfaction; mais laquelle ? Que faire pour calmer sa

colère, pour la satisfaire, pour la désarmer? On agita la question en conseil, en présence de l'impératrice, des grands-ducs et des principaux personnages de l'État, et l'on ne trouva rien de mieux que de décider qu'il y avait lieu d'étudier les voies et moyens pour arriver à faire canoniser le défunt empereur. Alexandre II parmi les saints, c'était bien un peu risqué; car jamais, et dans les dernières années de sa vie encore moins, l'illustre promoteur de l'émancipation des serfs n'avait fait preuve, dans sa vie privée, de vertus bien canoniques. Mais chacun se garda bien de formuler cette objection. Avant que la séance ne fût levée toutefois, un haut fonctionnaire du département de la police demanda que la délibération fût renvoyée au lendemain; d'ici là, il se mettrait en campagne et il se faisait fort d'apporter à la prochaine séance des renseignements de nature à éclairer le conseil.

Ce fonctionnaire était un homme avisé, que toute l'histoire avait laissé parfaitement incrédule.

Le lendemain, un quart d'heure avant le moment où l'apparition s'était montrée les deux jours précédents, notre homme se glissa sans bruit dans Isaac et se mit en observation dans l'ombre d'un pilier.

Le quart d'heure écoulé, il voit arriver en effet l'empereur défunt: il reconnaît sa démarche, sa grande taille, la casquette d'uniforme qu'il portait presque toujours et jusqu'à son grand manteau

blanc taché de larges plaques de sang, tel qu'on le ramassa sur le quai du canal Sainte-Catherine, après l'explosion de la deuxième bombe.

Stupéfait, il suit des yeux l'apparition, la voit s'approcher lentement de l'*iconostase*, puis, les génuflexions réglementaires achevées, se relever, se diriger successivement vers la sainte image du Sauveur, puis vers celle de la Vierge, se pencher sur celle-ci et l'embrasser avec une dévotion, une ferveur extraordinaires; dans son absorption pieuse, elle demeure immobile, abîmée, le cadre entièrement caché sous le grand manteau.

Cette excessive dévotion à la Vierge n'avait rien qui pût étonner : toutefois elle sembla quelque peu louche au vieux policier. Un doute venait de lui traverser l'esprit, et il résolut d'en avoir le cœur net.

Tout aussitôt que l'apparition eût enfin quitté l'image de la Vierge, il sortit discrètement de derrière son pilier, s'approcha à son tour de la sainte image, constata du premier coup que deux ou trois des principales pierres avaient disparu, et, rejoignant rapidement le pseudo-empereur qui n'avait pas encore eu le temps de s'évaporer, il lui mit délibérément la main au collet et le fit conduire en prison.

Le voleur fut jugé et condamné sans bruit, et il ne fut plus question, à Gatchina ni ailleurs, de décerner solennellement le nimbe des bienheureux à l'auguste époux de la princesse Dolgorouki.

Pour en revenir à notre sujet, on a déjà vu que tout le monde se tient debout ou s'agenouille sur les dalles, au cours des offices, dans la cathédrale d'Isaac. Les églises orthodoxes du rite grec de Russie ne renferment en effet ni chaises, ni rien qui en tienne lieu, semblables en cela du reste aux églises d'Espagne et d'Italie. Il n'y a point non plus de places réservées, et tout le monde prie côte à côte, sans distinction de classe ni de rang. Lorsque l'empereur assiste à la messe, il se tient debout, lui aussi, et baise le sol de la cathédrale, comme le dernier de ses sujets; seulement il a sa marche au-devant de l'*iconostase*, une marche en marbre de couleur, sur laquelle il se tient et qui lui est réservée.

Une autre particularité d'Isaac et des églises orthodoxes, c'est que la liturgie n'admet aucun instrument pour accompagner les chants. Nos orgues, nos contrebasses, nos serpents, sont absolument inconnus ici. Les voix d'homme, dont se compose uniquement la maîtrise, sont, du reste, d'une beauté et d'une pureté merveilleuses, surtout celles des basses, qui descendent parfois d'un ou de deux tons au-dessous de l'octave ordinaire.

J'ai assisté aux offices de Noël dans Isaac, et la magnifique voix de basse profonde du diacre, debout sur l'estrade, au centre de l'immense cathédrale, et auquel répondait, de l'autre côté de l'*iconostase*, un chœur invisible de voix plus jeunes et plus douces, a fait sur moi une impression profonde.

Il est vrai que les chantres d'Isaac viennent au premier rang, après toutefois ceux de la chapelle de la Cour, qui jouissent d'une réputation incontestée et pleinement méritée. Je regrette vivement de n'avoir pas entendu ces derniers, bien qu'on puisse assister à leurs répétitions en s'adressant au directeur de l'école au Pont des Chantres ; car il y a une école, une sorte de Conservatoire, où les églises orthodoxes de toute la Russie viennent se fournir de ces splendides voix de basse, qui feraient la fortune de plus d'un théâtre.

Quant aux mitres, aux chasubles et autres ornements sacerdotaux du métropolitain, de l'évêque vicaire et de tout le clergé, ils sont d'une rare magnificence. Leurs couleurs vives et brillantes, rehaussées de dorures et de pierreries, accompagnent dignement les barbes vénérables et les longs cheveux à la Christ des desservants.

Je trouve encore sur mes notes deux ou trois particularités ; c'est d'abord que l'usage des messes basses n'existe pas ici ; puis, que les femmes ne sont admises, sous aucun prétexte, à pénétrer à l'intérieur de l'*iconostase*, même en dehors des heures d'office, lorsque les portes sacrées s'ouvrent devant les visiteurs, pourvu qu'ils appartiennent au sexe fort, et qu'ils aient dans la main une jolie pièce de trente ou de quarante kopeks. Ajoutons encore, pour achever de vider notre sac, que la cathédrale est chauffée par d'immenses poêles, disposés de dis-

tance en distance, qui ne s'éteignent jamais et entretiennent nuit et jour une chaleur constamment égale dans l'immense vaisseau.

Ne quittons pas cependant Isaac sans consigner ici certaine aventure assez lugubre qui m'y arriva par une après-midi plus sombre encore qu'à l'ordinaire.

Il était bien rare que je passasse devant la superbe cathédrale, dans mes courses à travers Pétersbourg, sans y entrer quelques instants, ne fût-ce que pour me pénétrer de cette impression que l'immensité sombre et silencieuse ne manque jamais de produire sur l'esprit le plus dégagé de préjugés.

Un jour donc que j'errais au hasard sous ces voûtes à peine éclairées par quelques rares lumignons, mon attention fut attirée soudain vers un angle plus sombre encore que le milieu de la nef par un spectacle que je n'oublierai point de ma vie et que je ne distinguais point nettement tout d'abord. Je m'approchai et j'aperçus, à la lueur tremblotante de cinq ou six tout petits cierges piqués côte à côte sur la circonférence d'un porte-cierges en cuivre doré, un cercueil posé à même les dalles et sans couvercle, laissant à découvert le cadavre enveloppé dans son suaire, sauf le visage, auquel la lumière des cierges, dansant au moindre souffle d'air, donnait parfois l'illusion de la vie, s'accrochant à l'arête du nez ou à l'arcade sourcilière, ou s'étalant en nappe sur la grande barbe blanche

du mort. J'avais rarement vu quelque chose de plus triste et de plus navrant que ce cadavre exposé ainsi dans la solitude complète de l'immense cathédrale, et ce ne fut point sans un vague sentiment de terreur que je m'arrachai à ce pénible tête-à-tête.

Après Isaac, la seconde église, ou comme on dit ici la seconde cathédrale, de Pétersbourg, c'est Kazan, Notre-Dame-de-Kazan.

Bien que les Pétersbourgeois semblent très fiers de cet immense et prétentieux monument, par la raison probablement qu'il est l'œuvre d'un artiste indigène, tandis qu'Isaac a été bâtie par l'architecte français de Montferrand, il est extrêmement inférieur à cette dernière. Il a tout d'abord cet inconvénient d'offrir un exemple plus frappant encore de cet esprit d'imitation servile qui se rencontre trop souvent dans les institutions russes.

Sa gigantesque colonnade semi-circulaire n'est qu'une très faible parodie de celle de Saint-Pierre de Rome, dont elle est loin de reproduire l'effet grandiose ; elle est, en outre, tellement hors de proportions avec le reste de l'édifice qu'elle le cache presque complètement.

L'intérieur, cependant, pour être moins grand, moins imposant, que celui d'Isaac, dégage peut-être une impression plus pénétrante et rappelle davantage encore un intérieur de mosquée, avec sa quadruple colonnade de monolithes en granit de Finlande, s'étendant depuis les quatre piliers qui

soutiennent la coupole jusque vers l'autel et les trois principales portes de la cathédrale.

L'*iconostase* est en argent, ainsi que la balustrade qui le précède; il porte, en outre, encastrée dans l'un de ses vantaux, la fameuse Vierge dite de Kazan, qui fut apportée de cette ville en 1579 ; cette image miraculeuse est couverte d'or fin et d'une quantité de pierres précieuses évaluées à plus de cent mille roubles; on y remarque notamment un saphir énorme, gros comme un œuf, et qui vient de la grande duchesse Catherine Pavlovna, fille de l'empereur Paul.

Sur un des piliers de la nef est accroché un trophée de guerre, au milieu duquel je découvre quelques vieux drapeaux tricolores, couverts de poussière, un bâton de maréchal de France et sept ou huit grosses clefs toutes rouillées. C'est à la fois un souvenir de 1812 et un hommage à notre illustre ennemi, le général Koutousow, enterré au pied de ce pilier, à l'endroit même ou il vint prier *le Seigneur Dieu, son Créateur*, avant de partir pour l'armée, en mai 1812. Les grosses clefs rouillées sont celles des forteresses et des villes emportées par le célèbre général, notamment celles d'Hambourg, de Bréda, d'Utrecht, etc. ; et le bâton de maréchal est celui de Davoust, qu'un Cosaque ramassa dans la neige, pendant la légendaire retraite de Russie.

Le baptistère, qui se dresse au fond de la cathé-

drale, à gauche de la porte, n'a rien de remarquable en soi, sinon ses dimensions très supérieures à celles des nôtres. J'ai assisté, par hasard, dans cet angle reculé de Kasan, à un baptême orthodoxe, ou, pour être plus exact, à quatre baptêmes orthodoxes, célébrés simultanément par un seul et même desservant. Le cérémonial ne laisse pas de paraître assez étrange, et même assez barbare, à nous autres catholiques, dont la religion n'a pas, ou n'a plus, de prescriptions bien rigoureuses.

Les jeunes néophytes, qui semblaient âgés de quelques jours à peine, étaient tenus par une femme, nourrice ou sage-femme, qui les portait posés à plat et tout nus sur un oreiller, recouvert d'une petite couverture, le parrain et la marraine debout à droite et à gauche de l'enfant. Tout ce monde était rangé en cercle autour de la piscine, le pope au centre avec un scribe en costume civil, qui consignait sur un registre les noms et prénoms des futurs jeunes orthodoxes et ceux de leurs parents. Ces préliminaires terminés, le pope, un homme encore jeune, dont le visage rappelait d'une manière frappante celui qu'on donne ordinairement au Christ, prit un pinceau dans une espèce de petite trousse étalée sur la table du scribe, le trempa dans un petit flacon qui renfermait l'huile consacrée, et, faisant lentement le tour de l'assistance, il en barbouilla successivement le front, les yeux, la bouche, la paume des mains et la plante des

pieds des quatre enfants ; puis, les prenant dans ses bras les uns après les autres, il les plongea entièrement dans la piscine et les rendit tout ruisselants, tout hurlants, à la matrone, qui les réchauffa et les calma de son mieux en les roulant dans leur couverture. Après quoi, on passa à chaque enfant une petite chemisette ornée de rubans bleus ou rouges (suivant son sexe), avec une croix plusou moins en or au bout du ruban. Cela fait, le pope, les nourrices, les sages-femmes, les parrains et les marraines, toute l'assistance en un mot, se mirent en mouvement, chacun tenant à la main un petit cierge allumé, et firent le tour du baptistère à la queue leu-leu, en chantant des cantiques que venaient parfois interrompre les hurlements des pauvres petits malheureux, mal remis encore de l'immersion dans l'eau glacée. Combien en est-il qui emportent de cette cruelle cérémonie les germes d'une congestion mortelle? ce que je ne m'explique guère, c'est que la plupart ne soient pas suffoqués et ne succombent pas sur le coup.

Quelqu'un à qui je faisais part, le cœur encore serré, de ma stupéfaction révoltée, me raconta une scène analogue, mais d'un caractère tout particulier, dont il avait été témoin à Ortoma, dans le gouvernement de Tambow. Cette fois, ils ne s'agissait point de nouveau-nés, mais d'un jeune couple juif, marié récemment, qui, mû par des considérations d'intérêt, avait résolu de se convertir au culte

grec. L'église, à laquelle les jeunes époux étaient venus demander le baptême, n'avait pour piscine qu'une espèce de marmite en fonte, suffisante pour des jeunes enfants venant de naître, mais qui n'eût pu offrir qu'un bain de siège à nos catéchumènes. On dut emprunter pour la circonstance à une distillerie du voisinage un grand cuveau, qui fut placé au milieu de la nef et dissimulé le plus possible derrière des paravents, que de nombreuses fissures rendaient par malheur assez indiscrets.

« Jugez de mon ébahissement, continua mon interlocuteur, lorsque je vis arriver de la sacristie notre couple, vêtu d'une simple chemise ! Après une cérémonie préliminaire et publique, les deux néophytes passèrent derrière les paravents avec le pope, le diacre et la marraine, qui devait remettre une chemise neuve à la femme après l'immersion. Puis, on entendit le bruit de deux corps nus qui se plongeaient dans l'eau bénite, sous les regards des prêtres et de ceux des assistants, dont les fissures des paravents favorisaient la dévote curiosité. Les deux époux sortis du cuveau, le pope les essuya et oignit d'huile sacrée quelques-unes de leurs ouvertures, ainsi que les plantes de leurs pieds, en marmottant de saintes paroles qu'une émotion libidineuse semblait rendre tremblotantes et saccadées. Puis, l'homme et la femme reparurent dans la nef, devant le public, revêtus simplement de la chemise orthodoxe, dont le tissu laissait transparaître les formes

moites et potelées de la jeune juive régénérée. La fraîcheur du bain symbolique les avait tous deux couverts d'une pâleur, qui contrastait étrangement avec la mine érotiquement allumée de nos deux hommes d'église ! »

Et voilà ce que l'on appelle en Russie une cérémonie religieuse ! s'écriera le lecteur surpris, sous les yeux de qui passeront ces lignes.

A ce propos, il est généralement admis que le peuple russe est foncièrement religieux, surtout dans les basses classes. Il y a du vrai, certainement, dans cette assertion, mais il faut s'entendre sur le sens dans lequel ce mot religieux doit être pris.

Jamais vous ne verrez un *moujik* passer devant Isaac ou devant Kazan sans s'arrêter et se tourner brusquement, comme un conscrit en face d'un officier supérieur, sans ôter dévotement son bonnet fourré, quelque froid qu'il fasse, sans s'incliner coup sur coup un grand nombre de fois, avec la régularité d'un balancier, et sans se frapper la poitrine en multipliant les signes de croix.

Entrez à l'église pendant l'office, vous verrez les fidèles se prosterner toutes les cinq minutes, pour baiser les dalles souillées de poussière et de boue, se relever et agiter avec frénésie les bras comme s'ils se poivraient la poitrine à forte dose, en rejetant le reste par dessus leurs épaules.

Seulement dans toutes ces pratiques, dans cette haute gymnastique religieuse, il y a beaucoup plus

de superstition que de foi véritable, et la dévotion des Russes est de la dévotion à fleur de peau. Il est évident que la religion n'est en somme pour le Russe qu'un ensemble de cérémonies ayant une signification plutôt magique que religieuse, une masse de rites mystérieux qui ont un pouvoir secret et surnaturel pour écarter la malchance dans ce monde-ci et assurer la félicité dans l'autre.

Un dernier trait caractéristique, enfin, c'est le peu de respect dont les prêtres, ou les popes, jouissent dans cette société, si religieuse à la surface. C'est pour le Russe un présage de malheur si la première personne qu'il rencontre, en sortant de sa maison, est un pope, et, pour conjurer cette mauvaise chance, il n'a qu'une ressource, c'est de cracher trois fois en arrière par dessus son épaule. Et notez que ce n'est pas seulement parmi les classes les plus ignorantes que l'on témoigne aux ministres du culte une aussi mince considération ; témoin ce mot si souvent répété d'Alexandre Ier, entrant un jour inopinément dans une église, et disant au pope ébahi, que la timidité empêchait de venir au devant de lui :

« *Non svinia padi souda daï mnié roukou tsalavati* (Allons, cochon ! Viens donc me donner ta main à baiser !)

Quarante et un Rembrandt, dont deux ou trois seulement peuvent être contestés, n'y a-t-il point là, pour ceux qui se soucient tant soit peu de la question d'art, une raison suffisante de faire le voyage de Saint-Pétersbourg ?

Les villes les plus riches en peintures de l'Europe sont incomparablement moins bien partagées, sous ce rapport, que la capitale de la Russie. Cassel, qui vient en première ligne, n'a que vingt-huit Rembrandt ; Dresde, qui vient ensuite, n'en a que dix-neuf ; Munich et Paris n'en ont que quinze ; Londres n'en a que treize ; Vienne en a dix ; Berlin, huit ; Amsterdam six ou sept, et la Haye, quatre seulement.

Il est vrai que l'Ermitage ne possède aucune œuvre maîtresse, qui puisse entrer en comparaison avec *la Ronde de nuit* du *Trippen-Huis* d'Amsterdam, avec

la Leçon d'anatomie du *Maurits-Huis* de La Haye, avec l'*Enlèvement de Ganymède* de Dresde, avec *la Bénédiction de Jacob* de Cassel, avec *la Descente de croix* de la Pinacothèque de Munich, avec l'*Ecce homo* de la Galerie des princes Estherazy aujourd'hui transportée de Vienne à Pesth.

En revanche, nulle part on ne pourra étudier le maître avec autant d'avantage qu'ici, puisqu'il est représenté, non seulement par des toiles correspondant à toutes les périodes de sa longue carrière [1], mais aussi par des spécimens très remarquables de tous les genres qu'il a cultivés, portraits, tableaux d'histoire, sacrés et profanes, paysages, marines même, etc., et l'on sait si les paysages et les marines de cet artiste universel, qui fut Rembrandt, sont rares aujourd'hui.

Et maintenant, par quelle bonne fortune, ou plutôt, par quelle succession de bonnes fortunes, cette inestimable collection a-t-elle échu précisément à l'un des peuples qui semble à première vue le moins capable d'apprécier de pareils trésors ?

Les Russes, a dit, en effet, quelqu'un qui les connaissait bien, feignent d'aimer beaucoup les arts ; mais ils les respectent tant qu'ils y touchent fort

[1] Voir les deux portraits classés sous les numéros 827 et 828, un *Portrait d'un jeune homme*, daté de 1634, et un *Portrait d'homme*, daté de 1666. On les a placés côte à côte comme pour mieux éclairer et faire ressortir le premier et le dernier style du maître.

peu. Il n'est que juste d'ajouter que la nature ingrate qui les entoure n'est pas faite pour surexciter leur imagination. L'étranger lui-même n'échappera pas à cette influence négative : pour peu qu'on ait quelques notions de dessin, on aura toujours le crayon à la main en Italie, tandis qu'ici jamais l'idée ne vous viendrait de prendre le moindre croquis. Il n'en faut pas moins se rappeler que depuis vingt ans et plus les efforts les plus honorables ont été tentés en Russie pour fonder une école nationale de peinture. Si cette école n'est pas encore parvenue à prendre son rang en Europe, les noms de ses principaux représentants, des Aïvasofsky, des Bogoluboff, des Neff, des Bruni, des Bruloff, etc., ont su cependant s'acquérir une notoriété artistique très sérieuse. Avons-nous également besoin de rappeler aux Parisiens, qui n'ont pas fait le voyage de Russie, les immenses compositions, un peu discutables au point de vue de la peinture, mais essentiellement dramatiques et originales, de Basile Vereschaguine ?

Pour en revenir à la question que nous nous posions plus haut, ce n'est pas seulement au hasard, à d'heureux hasards, qu'il faut faire remonter l'origine du merveilleux musée de l'Ermitage. Il est juste d'en faire honneur à l'initiative intelligente et au goût éclairé des souverains qui se succédèrent sur le trône de Russie depuis l'impératrice Catherine II jusqu'à l'empereur actuel. Ce qui leur rendit en outre possible la réunion de toutes ces toiles de

grande valeur, acquises sur tous les points de l'Europe, c'est la facilité qu'ils avaient de puiser, à leur volonté et sans contrôle, dans le trésor de l'État, qui se confond volontiers en Russie avec la cassette impériale. Notre régime démocratique est assurément inestimable, et nous souhaiterions volontiers à nos amis les Russes d'en connaître un jour les bienfaits ; mais il n'est que trop certain que, si Catherine II, Paul Ier, Alexandre Ier, Nicolas Ier et Alexandre II avaient dû solliciter d'une chambre délibérante l'ouverture d'un crédit spécial chaque fois qu'il se présenta une occasion d'ajouter aux richesses artistiques de l'Ermitage, cette splendide collection n'existerait pas aujourd'hui.

C'est la Grande Catherine qui fit bâtir, en 1768, le petit palais voisin du Palais-d'Hiver, auquel elle donna le nom de l'Ermitage, parce que c'était là que, les affaires de l'État traitées, elle aimait à se retirer, loin des bruits de la cour, dans un petit cercle de personnes choisies, et à passer ses soirées avec des artistes, des hommes de lettres, des philosophes, au milieu de tableaux, de statues, et autres œuvres d'art[1]. On conserve encore soigneusement derrière un rideau vert, à la porte de la galerie Romanoff, qui relie le petit palais de l'Ermitage au

[1] Pour se faire une idée de la liberté qui régnait dans ces réunions et des affectueuses familiarités que la Grande Catherine permettait à ses hôtes, il n'y a qu'à se reporter à la correspondance de l'Impératrice.

Palais-d'Hiver, la tablette où Catherine avait fait inscrire les règles imposées par elle à ceux qui étaient admis à ses réunions intimes :

1° Que celui qui entre ici dépose d'abord son rang, son chapeau et surtout son épée ;

2° Laissez à la porte vos droits de préséance, votre orgueil et tout ce qui y ressemble ;

3° Soyez gai, mais ne gâtez rien ; ne cassez, ne rongez quoi que ce soit ;

4° Restez assis ou debout, promenez-vous à votre guise, sans égard pour personne ;

5° Parlez modérément et pas trop haut, pour ne pas assourdir les oreilles, ni casser la tête aux autres ;

6° Discutez sans colère ni passion ;

7° Ne soupirez, ne bâillez et n'ennuyez personne ;

8° Dans tous les jeux innocents, mettez-vous toujours de la partie, quoi que l'on propose ;

9° Mangez de tout ce qui est doux, savoureux, mais buvez avec modération, en sorte que vous puissiez toujours retrouver vos jambes en quittant la salle ;

10° Que rien, surtout, ne transpire de ce qui se fait ici, que tout entre dans une oreille pour sortir par l'autre avant de quitter la réunion.

N. B. — *a*. Tout transgresseur de ces règles, sans en excepter les dames, sera, en présence de deux témoins, obligé pour chaque infraction de boire un

verre d'eau froide et de lire à haute voix une page de la Télémachiade [1].

b. Quiconque aura enfreint trois de ces règles dans une même soirée apprendra par cœur six lignes de la Télémachiade.

c. Et celui qui oublierait une seconde fois la dixième règle sera exclu de nos conversations.

L'Ermitage actuel n'est pas celui de la grande Catherine. C'est l'empereur Nicolas qui, en 1839, donna l'ordre de construire, à la suite de ce petit palais, un autre palais plus spacieux, spécialement destiné à recueillir toutes les œuvres d'art, acquises par ses prédécesseurs, et qui se trouvaient dispersées dans les différents palais impériaux, particulièrement à Tsarskoé-Selo et dans le Palais de Tauride. Il en confia la construction au célèbre architecte de Munich, Léon de Klenze, l'architecte de la glyptothèque et de la pinacothèque de la capitale bavaroise.

Comparé à la masse imposante du Palais d'Hiver, son gigantesque voisin au style baroque et aux formes boursouflées, l'Ermitage, avec son style grec, ses fins profils, sa façade ornée d'un portique, fait un contraste assez peu harmonieux. Le ciel de Pétersbourg, d'ailleurs, ne semble pas, au premier coup d'œil ni même au second, comme nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer à propos de

[1] Poème de Tretiatofsky, poète russe, dont la muse ne passait pas pour déchaîner facilement les grelots de la folie.

l'église Saint-Isaac, s'harmoniser avec ces importations d'architecture italienne ou grecque. S'il est vrai que l'architecture doit se plier et s'approprier aux conditions climatériques d'un pays, Saint-Isaac avec ses coupoles dorées, et l'Ermitage avec ses élégantes et pures lignes grecques, feront toujours ici l'effet de plantes exotiques dans un jardin d'hiver.

Le portique de l'Ermitage est supporté par de gigantesques cariatides monolithes, d'un beau granit dur, gris clair et à grains fins, qui vient de Serdabol, dans le gouvernement d'Olonetz.

Quand on a franchi ce portique, on se trouve au pied d'un escalier monumental en marbre de Carrare, divisé par trois paliers, et dont les degrés n'ont pas moins de vingt-deux pieds de largeur.

L'atrium, dans lequel débouche l'escalier, est supporté par seize colonnes monolithes en granit rouge de Finlande, avec des chapiteaux ioniques en marbre de Carrare : on y remarque également deux obélisques en rhodonite (ou, comme disent les Russes, en *orletz*), magnifique pierre d'un rouge vif, traversé de fortes veines noires.

Des deux côtés de l'escalier, deux galeries supportées par vingt colonnes monolithes en granit gris.

L'intérieur du musée n'est pas moins somptueux. Ce n'est partout que colonnes monolithes, qu'obélisques, que candélabres, que tables et que vases

magnifiques en lapis-lazuli ou en malachite : aucun autre musée ne renferme une pareille profusion de granits et de porphyres de toute espèce, d'aventurines, de jaspes, et autres pierres précieuses, tirées de l'Oural, de l'Altaï et de la Sibérie orientale.

Le matériel, le mobilier, tout est d'une magnificence qui étonne et qui éblouit. Les murs, en tout ou en partie, sont de marbre, et ceux auxquels les tableaux sont accrochés tendus en étoffe de soie pourpre. Les sièges, fauteuils, canapés, etc., sont également recouverts en étoffe de soie à ramages.

Enfin, le parquet est en mosaïque de marbre, sauf dans quelques salles où la mosaïque de marbre est remplacée par une mosaïque de bois (c'est même le seul ouvrage en bois de l'Ermitage ; la toiture est entièrement en fer, avec des ornements en cuivre galvanoplastique).

Tout cela forme un ensemble d'une somptuosité véritablement grandiose.

Le seul défaut de ce magnifique palais élevé à l'Art, c'est qu'il est trop bas pour sa longueur et sa largeur [1], extérieurement surtout ; ce défaut est compensé, il est vrai, dans une certaine mesure, par les élévations isolées qu'on a ajoutées aux extrémités de la façade principale et au milieu des deux faces latérales.

[1] L'Ermitage, avec ses dépendances et ses deux cours intérieures, occupe un vaste parallélogramme de 515 pieds de long sur 375 de large.

Intérieurement, l'Ermitage a un défaut bien autrement regrettable : c'est son éclairage qui est absolument déplorable, à la fois insuffisant et mal réparti. Quand il arrive, ce qui n'est que trop souvent le cas, qu'une épaisse couche de neige obscurcit encore le plafond vitré des salles principales, on ne voit plus rien du tout. Ajoutez à cela que nombre de tableaux sont accrochés trop haut, et dans des coins trop obscurs, pour qu'on puisse les apprécier comme ils mériteraient de l'être.

En revanche, les tableaux sont exposés méthodiquement, par écoles; le visiteur trouvera en outre, à sa disposition, dans chaque salle, la liste détaillée, en russe et en français, de tous les tableaux qu'elle renferme.

Le catalogue officiel, publié sous la direction du baron B. de Kœhne, conseiller de l'Ermitage [1], comprend 1,632 numéros, ainsi répartis : pour les écoles d'Italie, 327; pour les écoles d'Espagne, 115 pour les écoles germaniques (flamande, allemande et hollandaise) 944; pour l'école anglaise, 8; pour l'école française, 172; pour l'école russe, 67.

Nous emprunterons encore à la préface de ce catalogue quelques renseignements précis sur la façon dont cette admirable collection a été formée.

Le fonds du musée provient de trois collections

[1] Saint-Pétersbourg, imprimerie de l'Académie impériale des sciences, Wassily-Ostrow, 9e ligne, n° 12.

célèbres ; celle de M. Crozat, baron de Thiers, lieutenant général des armées de Louis XV ; celle du comte Henri de Brühl, premier ministre d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe ; et la collection Walpole (acquise en 1779 pour la somme ronde de 875,000 francs).

A ces trois principales acquisitions, qui formèrent le noyau de l'Ermitage, il faut ajouter celles-ci, pour ne parler que des plus importantes :

Onze tableaux de la galerie de Choiseul, acquis en 1772, pour 650,000 francs ;

Trente-huit tableaux de la collection rassemblée par l'impératrice Joséphine à la Malmaison, achetés 940,000 francs en 1814 ;

La galerie espagnole d'un banquier d'Amsterdam, W. G. Cœswelt, acquise en 1814 également, pour la somme relativement minime de 55,000 roubles ;

Trente tableaux de la collection de la reine Hortense, achetés à la mort de celle-ci, pour la somme de 180,000 francs ;

La collection Barbarigo de Venise, achetée par l'Empereur Nicolas en 1850 ;

Quelques beaux tableaux de la célèbre galerie de Guillaume II, roi de Hollande ;

Cinq toiles magnifiques de la collection Soult ;

Et enfin les peintures à fresque du musée Campana, achetées en 1861 par l'entremise de M. de Guédéonoff (maître de la cour impériale et directeur du musée de l'Ermitage).

Nous avons dit que l'école française était représentée par 172 tableaux; nous y relevons les noms du Poussin, de Claude Lorrain, de Lesueur, de Lebrun, de Mignard, de de Troy, de Greuze, de Fragonard, de Boucher, de Watteau, de Demarne, de Van Loo, de Carle Vernet, etc. On voit que la France fait assez bonne figure à l'Ermitage.

Mais ce sont les Espagnols et les Flamands qui tiennent la tête : les Espagnols avec 8 Ribera, 4 Zurbaran, 6 Velasquez et 20 Murillo; et les Flamands avec 60 Rubens, 34 Van Dyck, 40 Téniers, 10 Van der Helst, 50 Wouvermans, 9 Paul Potter, 40 Snyders, 40 Ruysdaël et 41 Rembrandt.

Nous ne connaissons pas de galerie en Europe qui, en ce qui concerne les maîtres flamands, puisse ranger en ligne un pareil nombre de toiles signées de noms aussi retentissants. Les 41 Rembrandt surtout exercent une telle attraction sur le visiteur que la première chose qu'il fait, en entrant à l'Ermitage, c'est de traverser la grande salle de l'école italienne, sans même jeter un regard aux deux splendides Canaletti, *la Réception du comte Gergi à Venise*, et *le Départ du doge pour les épousailles avec la mer;* puis, tournant à gauche, de brûler rapidement la salle VI, celle des anciens Italiens et de Salvator Rosa; la salle VII, celle de Raphaël et de Corrège; la salle VIII, où se trouve la *Judith* de Moretto da Brescia; la salle IX, qui renferme les magnifiques Titiens de la collection Barbarigo et quelques superbes Véro-

nèses ; la salle X, celle des Carrache et de Salvator Rosa ; la salle XIII, celle dite des anciens tableaux germaniques, pour venir enfin s'arrêter dans la salle XV exclusivement réservée, à l'exception du dernier compartiment, au vieux Rembrandt.

Lors de ma première visite, le temps était assez clair, par exception. Malgré cela, il s'en fallait de beaucoup que tous ces merveilleux tableaux fussent en bonne lumière. La salle qui les renferme, en effet, est longue, peu large, et divisée en quatre compartiments par des cloisons, qui laissent un couloir libre du côté qui fait face aux fenêtres ; en outre, elle est assez basse de plafond.

J'étais seul, car il n'était que dix heures [1], et j'en profitai pour examiner avec soin et en détail cette incomparable collection. Ce qui me frappa, à première vue, ce fut précisément sa diversité. Nulle part on ne trouvera un pareil choix de portraits, de tableaux d'histoire, de paysages même, correspondant à toutes les époques de la vie du grand maître hollandais.

Ses deux paysages surtout piquaient vivement ma curiosité. Je savais bien que le paysage constituait une partie considérable de l'œuvre de Rembrandt ; mais, si je connaissais nombre de ses paysages gra-

[1] L'Ermitage est ouvert gratuitement tous les jours, sauf le lundi, de 11 heures à 3 heures (de février à juillet), et de 11 heures à 3 heures (de septembre à février). Il est fermé en juillet et en août.

vés, dessins de toute espèce, croquis à traits rapides et pris à la hâte, esquisses à la plume, quelquefois lavées à la suie ou à l'encre brune, ou avec de légères teintes en couleur, depuis le fameux *Moulin* jusqu'au non moins célèbre *Paysage aux trois arbres*, je n'avais jamais vu de paysages peints de Rembrandt. Il est vrai qu'on n'en connaît guère de par le monde entier que quinze ou seize; encore en est-il quelques-uns de fort contestés.

La *Vue du Rhin*, l'un des deux paysages de l'Ermitage (n° 831), est précisément un de ceux qu'on discute le plus. Quelques critiques l'attribuent à Johannès van de Cappelle, paysagiste de l'École de Rembrandt et l'un de ceux qui subirent le plus son influence. Quoi qu'il en soit, ce tableau est d'un ton chaud, doré, lumineux, qui en fait une œuvre de premier ordre. Le fleuve, couvert de barques, va se perdre et se confondre avec le ciel dans un horizon lointain. A gauche, une petite barque à voiles, avec deux figures; à droite, un bâtiment plus important, monté par plusieurs hommes; au fond, à gauche, une tour ronde, et, sur la plage, un pêcheur portant une hotte sur le dos. C'est tout, mais cela cause une impression profonde.

J'aime moins le *Paysage aride* (n° 830), où l'on voit, au premier plan, le Christ, entre deux disciples, allant à Emmaüs, et, à droite, des rochers escarpés, au pied desquels un groupe d'arbres; à gauche, un grand arbre.

Les portraits sont au nombre de vingt-six, parmi lesquels il y en a certainement dix-huit à vingt de premier ordre. Ne pouvant pas les décrire tous, je me contenterai de parler de ceux qui m'ont le plus frappé.

L'un des plus étonnants, par l'attitude énergique et hardie de la physionomie et par le rayonnement de lumière et de vie qui le font resplendir, c'est le *Portrait d'homme* (n° 811), longtemps connu sous le nom d'Étienne Batory ou de Jean III Sobiesky, l'un et l'autre rois de Pologne, probablement à cause de sa coiffure, une espèce de toque polonaise en fourrure, ornée d'une chaîne d'or, et du grand col de fourrure de son habit rouge, également orné d'une chaîne d'or. Il porte des pendants d'oreille en perles, et s'appuie de la main droite sur une canne à pommeau d'or, qui rappelle plus ou moins vaguement un bâton de commandement.

On sait que d'infaillibles auteurs et critiques se sont avisés de désigner sous le nom de portrait de la *Mère de Rembrandt* bon nombre de portraits de femme âgée, sans même prendre la peine de vérifier si l'âge du personnage, sa physionomie, et la date du tableau justifiaient tant soit peu l'affectation qu'ils lui assignaient. C'est ainsi qu'il n'y a pas moins de quatre *Mères de Rembrandt* à l'Ermitage sous les n°s 804, 805, 806, 807. Le premier, l'un des plus remarquables, représente la mère du peintre assise et tenant un livre sur les genoux; elle est vêtue

d'une robe gris foncé avec une jaquette rouge, la tête couverte d'une draperie blanche; à côté d'elle, à gauche, une table sur laquelle est posé un mouchoir. Seulement, le tableau est signé *Rembrandt f. 1654*, et la mère de Rembrandt (Neeltgen Willemsdotter van Zuybrouck, femme d'Harmen Gerritsz van Rijn) mourut à Leyde en septembre 1640. Si ce portrait est véritablement le sien, il faudrait donc admettre qu'il aurait été peint quatorze ans après sa mort.

On peut en dire autant du portrait n° 807, qui représente une femme âgée de cinquante ans environ, et qui est daté de 1643, soit trois ans après cette année 1640, où la mère de Rembrandt s'éteignit à l'âge de soixante-dix ans.

Quoi qu'il en soit, ces deux portraits, le dernier surtout, sont admirables de tout point, aussi bien pour l'attitude naturelle du modèle et pour son expression que pour la couleur juste et harmonieuse de l'ensemble.

Si presque tous les portraits de vieille femme laissés par Rembrandt passent pour être le portrait de sa mère, de même on a voulu voir celui de sa femme, de sa première femme, la gracieuse Saskia, dans tous les portraits de jeune femme qui sont venus jusqu'à nous. Il n'y a, du reste, rien que de très naturel à cela. De même que Dante chanta Béatrice dans ses vers immortels, que Michel Ange et Léonard de Vinci se plurent à reproduire les traits

de Vittoria Colonna et de Mona Lisa, de même Rembrandt prit Saskia pour modèle dans un grand nombre de compositions, portraits, tantôt réels, tantôt plus ou moins entourés d'un nimbe de fantaisie. On connaît de nombreux portraits authentiques de Saskia, peints, gravés ou à la mine de plomb, notamment au Musée de Berlin, d'Anvers, de Stockholm, de Dresde et à la galerie de Cassel. Mais on connaît encore davantage de dessins et de tableaux de Rembrandt, où l'on retrouve la tête fine, le visage ovale, les beaux yeux bleus, la jolie bouche fraîche et souriante de Saskia, avec de beaux costumes et des joyaux en profusion, comme dans *la Grande Mariée juive*, dans la *Bathséba recevant le message de David*, dans l'*Artémise* du Musée de Madrid, et dans *la Fête d'Assuérus* ou *le Festin de Samson* du Musée de Dresde.

Quant au portrait de l'Ermitage (n° 812. *Une jeune fille juive*), qu'on dit ressembler plus ou moins à Saskia, c'est celui d'une jeune femme vue de trois quarts, et portant une robe bariolée, avec un pardessus blanc brodé et un manteau bleuâtre; elle est tournée vers la gauche et porte dans sa main droite un long bâton enroulé de fleurs et de feuillage, la main gauche tenant un pli du manteau. Sa tête est couverte de fleurs et de feuilles, ce qui lui a fait donner aussi le nom de *la Jeune Femme aux fleurs*. Elle paraît, en outre, dans un état de grossesse assez avancée.

Un des beaux portraits de cette magnifique galerie, c'est encore celui du calligraphe Lieven Willemszon van Copenol (n° 808). Le célèbre calligraphe est représenté vêtu de noir avec une grande fraise; il est tourné à gauche, mais la tête dirigée vers le spectateur; il est assis devant une table sur laquelle repose un volume in-folio, dans lequel il écrit. Les mains surtout sont admirables. Quand on pense que ce portrait date de 1631, c'est-à-dire que Rembrandt n'avait pas encore vingt-quatre ans lorsqu'il le peignit, on ne sait si l'on doit admirer davantage la vigueur extraordinaire de son pinceau, ou sa précoce maturité.

Un tableau que quelques-uns ont cru également être le portrait de la femme de Rembrandt, non plus alors de Saskia, mais de sa seconde femme, Hendrickie Jaghers, c'est la *Danaë* (n° 802). C'est une femme nue, avec des bracelets et des perles pour tout vêtement, et couchée sur un lit doré et sculpté, que domine une figure de l'Amour. Une vieille femme, portant un trousseau de clefs suspendu à son bras, entr'ouvre le rideau du lit, pour laisser entrer Jupiter, sous la figure d'une lumière éclairant la scène. A droite, une petite table couverte d'un tapis rouge broché d'or, et, au pied du lit, une peau d'ours sur laquelle sont posées des pantoufles brodées. Ce tableau est de ceux qui étonnent et qui déconcertent au premier coup d'œil, tellement le modèle choisi par le Maître est d'une laideur re-

poussante. Franchement, si c'est réellement *Danaë* que Rembrandt a voulu représenter sous les traits de cette vulgaire maritorne flamande, il supposait des goûts bien canaille (il n'y a pas d'autre mot) au maître des dieux. En revanche, quelle harmonie incomparable dans ce tableau ! Où trouver plus de lumière, plus de transparence, de relief, de vie, d'illusion complète, d'effrayante réalité? Nulle part Rembrandt n'a donné plus complètement la mesure de ses défauts, qu'on ne saurait nier sans parti pris, et de ses merveilleuses qualités.

La Descente de Croix (n° 800), qu'on appelle la Grande pour la distinguer de celle de Munich, est encore un chef-d'œuvre de toute beauté. Plusieurs hommes, debout sur des échelles, descendent de la croix le corps du Christ. Au pied de la croix, Joseph d'Arimathie, saint Jean, Nicodème et d'autres personnages. A droite, la Vierge, évanouie, soutenue par sainte Anne et par un vieillard, entourée d'hommes et de femmes. A gauche, les autres saintes femmes étendant le linceul. La scène se passe la nuit, elle est éclairée par la lumière de deux torches tenues par un des hommes placés sur les échelles. Au fond, les murs de Jérusalem. — C'est émouvant comme la réalité même. « Après l'avoir vue, a dit un critique, on ne peut guère imaginer que la scène de l'ensevelissement du Christ se soit passée autrement. »

A citer encore *le Sacrifice d'Abraham* (n° 792),

tableau d'une exécution extrêmement brillante, que M. Vosmaer a cité à tort comme douteux ; et *l'Incrédulité de saint Thomas* (n° 801), petit tableau qui est une merveille de clair-obscur.

Un autre petit tableau, non moins remarquable au point de vue du clair-obscur et très supérieur pour la couleur, pour l'arrangement pittoresque et pour l'expression vivante et parlante des personnages, c'est celui intitulé *la Parabole des ouvriers de la vigne* (n° 798). Dans une chambre, assis près d'une table, placée non loin des fenêtres, le maître, coiffé d'un bonnet de peau, et, en face de lui, un scribe avec un livre. Le premier donne de l'argent à deux ouvriers, qui le saluent avec respect. Au fond, d'autres ouvriers, les uns roulant une barrique, les autres causant entre eux. Au premier plan, un chat angora et un chien, deux grands ballots et un coffre-fort, sur lequel sont posés des livres et des parchemins. Une cage en osier, avec un oiseau dedans, est suspendue au plafond de la chambre.

Mais pour moi, je l'avoue, les deux perles de cette merveilleuse collection de tableaux de Rembrandt, ce sont *le Benedicite* (n° 803) et *la Sainte Famille* (n° 796).

Le *Benedicite* est un chef-d'œuvre d'un sentiment exquis et d'une couleur on ne peut plus harmonieuse. Dans une chambre modeste, une famille assise à table. La mère, en robe rouge avec un pardessus gris rayé de bleu, joint les mains d'un

petit enfant placé sur ses genoux et lui fait réciter sa prière. Un homme, placé en face, vêtu de gris, prie aussi, les mains jointes. Sur la table, on voit un plat de viande et un panier plein, et, à côté de la mère, le berceau de l'enfant. Ce délicieux tableau provient de la galerie Choiseul; il a été payé 4,200 livres (en 1772).

Quant à *la Sainte Famille*, elle provient de la collection Crozat. Dans une chambre de modeste apparence, aux murs de laquelle sont suspendus des instruments de charpentier, l'Enfant Jésus sommeille dans un berceau d'osier. A côté, la Vierge, assise, tenant un livre sur les genoux, relève de la main gauche le voile qui couvre le berceau; elle porte la robe rouge, avec la coiffe et le fichu, des femmes hollandaises. Une gloire d'anges, dans un nuage lumineux, descend sur le divin Enfant. Au fond, à droite, saint Joseph, vêtu de brun, équarrissant un morceau de bois. « Cette scène, dit un écrivain qui l'a bien vue et très judicieusement appréciée [1], enveloppée d'une lumière blonde, dans une atmosphère transparente, avec une harmonie de couleur riche et étouffée en même temps, avec une exécution large qui supprime les détails mesquins, cette scène si simple exhale un parfum pénétrant, irrésistible, d'harmonie et de poésie intime. On s'y intéresse de

[1] E. Durand-Gréville. *Rembrandt à Saint-Pétersbourg* (*Nouvelle Revue* du 15 février 1880).

plus en plus à mesure qu'on la regarde davantage, et c'est là un des caractères des véritables chefs-d'œuvre ». La vérité est que je demeurai longtemps en face de ce merveilleux petit tableau, sans pouvoir m'en arracher ; et qu'en quittant la galerie, chassé par l'obscurité qui arrivait déjà, bien qu'il ne fût pas encore trois heures, je me promis de lui faire de nouvelles et plus longues visites, pendant tout le temps qu'il me restait encore à passer à Saint-Pétersbourg.

VII

A TRAVERS LES THÉATRES

On prétend généralement que le premier soin des Espagnols, quand ils s'établissent dans un pays, c'est d'y bâtir une église; des Anglais, d'y installer un magasin de marchandises; des Allemands, d'y construire un refuge où l'on vend de la bière, avec un kiosque à côté, où cinq où six malheureux à lunettes soufflent des valses poussives dans d'énormes instruments de cuivre : houblon et harmonie mélangés.

Quant aux Français, si l'on ne peut pas dire d'une manière absolue que leur première pensée, en pareille occurrence, soit pour l'édification d'un théâtre, ce qui est certain, tout au moins, c'est que le théâtre est la première chose dont ils se préoccupent quand ils arrivent dans une ville étrangère. Supposez deux Parisiens débarqués le

même jour des points les plus opposés : le soir même, inévitablement, fatalement, ils se rencontreront au théâtre, quelque fatigués qu'ils puissent être par de longues nuits et d'interminables journées de chemin de fer. Quand, par malheur, il n'y a point de théâtre, ou que le théâtre ou les théâtres sont fermés, ce qui n'est que trop souvent le cas à Venise, à Florence et généralement dans toute l'Italie, nos voyageurs versent immédiatement dans la mélancolie la plus grise et se promettent de ne point faire long feu dans une ville aussi peu hospitalière.

A Saint-Pétersbourg, on est mieux partagé sous ce rapport, pendant la saison d'hiver, du moins; ainsi je compte cinq théâtres entre lesquels on peut choisir à peu près tous les soirs, suivant qu'on préfère l'opéra ou le ballet, le drame ou la comédie, les pièces russes, les pièces allemandes ou françaises : le *Balchoi Théâtre* ou Grand-Théâtre, le Théâtre-Alexandra, le Théâtre-Marie, le Petit-Théâtre et le Théâtre-Michel, sans parler d'une scène d'ordre inférieur, le *Livadia d'hiver* ou *Demidoff sad* (Jardin Demidoff) où l'on chante l'opérette, et du Cirque Ciniselli, qui joue également tous les soirs.

THÉATRE-MICHEL

Naturellement, c'est au Théâtre-Michel que nous donnons tout d'abord la préférence, par la raison

qu'au Théâtre-Michel ce sont des pièces françaises jouées par des artistes français que l'on va voir.

C'est le Théâtre-Michel qui a vu défiler successivement sur ses planches les Rachel, les Arnould-Plessy, les Naptal, les Marie Delaporte, les Pasca et les Bressant, les Berton, les Adolphe Dupuis, les Worms, pour ne nommer que les plus illustres.

De tous ces artistes, Mlle Delaporte est peut-être celle qui a laissé ici le souvenir le plus vivant. Non seulement les sept années qu'elle y a passées, de 1858 à 1865, ont marqué l'apogée du Théâtre-Michel, qui possédait alors comme tête de troupe, outre l'éminente artiste, Mme Pasca, Dupuis, Worms et Dieudonné; mais encore, en dehors même de son théâtre, elle avait su se faire une situation tout à fait à part, grâce à son esprit charmant et cultivé, et à la dignité irréprochable de sa vie. La société pétersbourgeoise, si fermée d'ordinaire, s'était ouverte toute grande devant elle, et les plus hauts personnages se tenaient pour honorés de la traiter et de la recevoir en amie. Les littérateurs les plus en renom de la ville, comme le comte de Solohub, se donnaient rendez-vous dans son salon pour causer de théâtre et d'art. Quant aux habitués du Théâtre-Michel, Marie Delaporte était leur idole. Chaque fois que l'affiche portait son nom, on pouvait être certain de faire une salle comble; aussi son concours était-il la première chose dont s'assuraient ses camarades, quand arrivait le

jour de leur bénéfice. On m'a raconté, à ce propos, une petite histoire qui fait autant d'honneur au talent qu'au bon cœur de la charmante comédienne. Un artiste de la troupe, Lagrange, avait choisi *le Supplice d'une femme* pour son bénéfice, et comptait sur Mme Pasca pour jouer Mathilde. Le mercredi, Mme Pasca fait savoir à Lagrange qu'elle est trop souffrante et qu'elle ne pourra pas jouer le samedi. C'était une perte de cinq à six mille francs pour le pauvre artiste, qui avait trois enfants à nourrir. L'excellent comédien Dupuis dit alors à Lagrange atterré : « Pasca ne peut pas jouer, eh bien ! va trouver Delaporte, c'est elle qui jouera Mathilde. — Mais ce n'est pas dans son *emploi*. Jamais elle ne consentira. — Et moi, je te dis qu'elle le jouera. » Delaporte apprit en effet le rôle en trois jours et le joua merveilleusement, pour le plus grand profit du brave Lagrange; elle avait mis simplement pour condition expresse que l'affiche porterait qu'elle ne jouait Mathilde que par suite de l'indisposition de Mme Pasca, titulaire de l'emploi. Le public sut un gré infini à la vaillante actrice de son acte d'audace et de bonne confraternité artistique, et redoubla d'enthousiasme à son égard. Lorsqu'en 1865 l'éminente comédienne donna sa démission, motivée par une injustice criante de l'administration, il y eut une véritable insurrection au théâtre, le public brisa tout dans la salle et il fallut aller chercher la garde pour rétablir l'ordre. Mais Delaporte pouvait quitter

Pétersbourg après cette soirée orageuse et triomphale : elle était sûre d'y laisser de longs regrets. Elle revint en France avec une petite fortune laborieusement acquise à force de talent, sans parler des quatre-vingts ou cent mille francs de diamants offerts à l'artiste par ses nombreux admirateurs.

Je ne voudrais point décourager les rêves délicieux de nos jeunes artistes, aux yeux éblouis desquelles ces souvenirs glorieux font miroiter des horizons de roubles et de diamants, mais j'ai bien peur cependant que les beaux jours du Théâtre-Michel ne soient passés. Le contre-coup de l'épouvantable situation qui pèse aujourd'hui sur la Russie a cruellelement modifié l'état, naguère si prospère, du théâtre français de Saint-Pétersbourg. L'Empereur (on ne dit pas ici le Tzar ou le Czar; on dit l'Empereur), jadis un des habitués les plus assidus de la salle — et des coulisses — ne quitte plus sa résidence de Gatchina; et la Cour, suivant cet exemple auguste, mais désastreux, affecte de ne pas se montrer, ce qui ne laisse point de changer du tout au tout l'aspect, et le chiffre des recettes, du théâtre, ainsi du reste que des autres théâtres pétersbourgeois.

Il est même question, de temps en temps, de réformer conplètement le régime administratif de ces théâtres, qui perdraient leur situation et leur nom de théâtres impériaux, cesseraient de recevoir une subvention sur la cassette et passeraient entre les mains d'impresarii qni les prendraient et les diri-

geraient à leurs risques et périls [1]. Dès lors, adieu les brillants engagements, les bénéfices légendaires avec leur pluie de bouquets attachés par des épingles de diamants, et les petits cadeaux entretenant parfois de très grandes amitiés!

En tout cas, la pension, qui naguère encore était attribuée aux artistes du Théâtre-Michel après dix ans d'exercice, est dès aujourd'hui supprimée.

Ce léger détail, auquel certaines de nos plus aimables artistes ont parfois la faiblesse d'attacher quelque importance, contribuera sans doute à refroidir leur enthousiasme pour la Russie, d'autant plus que bon nombre d'entre elles n'ont plus guère besoin de s'expatrier pour émarger de fabuleux appointements et des feux non moins flamboyants.

Pour le moment, les têtes de colonne de la troupe du Théâtre-Michel sont MMmes Dica Petit, Céline Montalant, Delahays-Borelli, et, pour les hommes, Raynard (le légendaire Chabanais des *Chevaliers du Pince-nez)*, Hittemans, Guitry, Andrieu, et un acteur à peu près inconnu à Paris, Paul Devaux, qui ne manque ni de talent ni d'autorité.

C'est Dica Petit qui est la véritable étoile. On

[1] On a vu toutefois, depuis que ces lignes ont été écrites, que cette petite révolution économique a été ajournée, et qu'un certain nombre d'engagements, à de fort honorables conditions, ont été signés ces derniers temps par S. Exc. Vsévolojoski, venu tout exprès à Paris dans cette intention, notamment avec MMmes Jane Bernhardt, Alice Lody, Marie Laure, Samary-Esquier, et avec MM. Candé, Mesmacker fils, Michel, etc.

assure qu'elle est engagée pour trois ans aux appointements, tout à fait exceptionnels, de soixante mille francs par an. On ajoute, il est vrai, qu'elle a longtemps occupé une situation non moins exceptionnelle auprès de Son Excellence le baron Kustler, surintendant des théâtres impériaux, lequel fonctionnaire avait seul le droit et le pouvoir de signer les engagements : on va même jusqu'à dire que, pendant le consulat de l'inflammable baron, l'enchanteresse n'a pas toujours profité de l'ascendant qu'elle avait sur son esprit pour être agréable, ou utile à ses camarades. Mais ce sont là de ces choses que l'on verra toujours, tant qu'il y aura dans un théâtre, en Russie ou ailleurs, des artistes aux grands yeux pleins de flammes, et des directeurs sensibles à cette fragile mais toute-puissante supériorité.

Comme architecture, le Théâtre-Michel laisse énormément à désirer. C'est un bâtiment d'une simplicité plus qu'ordinaire, avec une longue galerie couverte, qui permet au public de descendre de voiture à l'abri de la neige ou de la pluie.

Intérieurement, il a meilleur air ; comme dimensions, il ressemble à l'Odéon, avec un peu moins de largeur. Il peut contenir mille personnes, me dit-on ; mais, si les places y étaient ménagées avec autant de parcimonie que dans nos théâtres parisiens, il en contiendrait certainement cinq ou six cents de plus.

L'aspect de la salle étonne tout d'abord, sans que

l'on se rende compte immédiatement pourquoi. Cela tient surtout à ce que la décoration des loges est tout autre et infiniment plus simple que chez nous. A proprement parler, même, les loges ne sont pas des loges, car elles sont séparées les unes des autres par des cloisons si basses et si peu apparentes, que pour les spectateurs de l'orchestre les personnes assises sur le devant semblent occuper plutôt des fauteuils de balcon. Point de rideaux en outre, ni de lambrequins, ni de rebords en velours rouge pour poser les mains gantées de blanc. Tout cela ne laisse pas que de jeter un froid, et, faute d'encadrement convenable, les toilettes de dames perdent beaucoup de leur valeur.

Autre chose : les fauteuils qui occupent tout l'orchestre (les stalles d'orchestre et le parterre n'existent point) ne sont point des fauteuils, mais des chaises à dossier droit en bois jaune clair, et rien n'est plus disgracieux et plus froid à l'œil que ces longues rangées de dossiers nus et secs.

Ce qui n'est pas d'une folle gaieté non plus, c'est le grand nombre de vides que l'on aperçoit au milieu des fauteuils ; ces vides tiennent, pour une bonne part, au système de location en vigueur. La plupart des places, les meilleures, les plus en vue, sont louées à l'année ; d'où il suit que, quand l'abonné est retenu ailleurs, son fauteuil demeure vide toute la soirée ; en outre, l'abonné arrive tard ou s'en va de bonne heure, à moins que la pièce ne l'intéresse pas-

sionnément, et le résultat est à peu près le même. Ce qui n'empêche pas du reste que, la salle fût-elle aux trois quarts vide, vous n'en aurez pas moins de peine à vous caser, car, les meilleures places étant réservées aux abonnés, vous êtes obligé de vous y prendre au moins un jour à l'avance pour vous assurer une de celles qui sont disponibles. La *cassa* (ou caisse), où se délivrent les billets à l'ouverture des portes, joue donc un rôle beaucoup moins important que chez nous. Ajoutons que les places délivrées par avance à la *cassa* ne coûtent pas plus cher qu'au moment de la représentation, contrairement à ce qui se passe à peu près partout ailleurs.

Un détail particulier, que nous n'avons jamais remarqué ailleurs qu'en Russie, c'est que le tarif des fauteuils d'orchestre n'est point uniforme : les premiers rangs sont beaucoup plus chers que les autres; les trois premiers sont cotés 2 roubles 20 copecks (soit 8 fr. 50 c.), les autres 1 rouble 50 copecks (soit 6 francs). Les trois premiers rangs sont généralement occupés par de hauts fonctionnaires, par des officiers de grade élevé ou de riches étrangers. On me montre dans un entr'acte, au premier rang, un petit homme en uniforme de général, très chauve avec des moustaches noires formidables : c'est le général Kazlow, le successeur du général Trépow comme grand-maître de la police.

Les uniformes, avec leurs plastrons chamarrés de décorations, uniformes de généraux, de colonels,

d'officiers de la garde, d'officiers de tcherkesses, de chevaliers-gardes, sont fort nombreux dans la salle. On sait que les officiers russes ne quittent jamais leur uniforme, même dans leur intérieur, et, à plus forte raison, en ville et au théâtre. Cet uniforme, décorations à part, est assez sobre d'ornements, bien qu'élégant et coquet; celui d'un général ne se distingue de celui d'un simple sous-lieutenant que par les pattes accrochées sur l'épaule et les diverses dispositions des filets rouges et des étoiles dont ces pattes sont ornées.

En outre, les employés du gouvernement, commis de ministère, fonctionnaires de tout ordre et de tout rang, sont également pourvus d'un uniforme, dont ils se parent complaisamment en toute occasion. Je rencontre au foyer un petit homme atrocement bossu qui cause avec une jeune femme, la tête rejetée en arrière, l'épée en verrou, et se carrant dans un assez joli uniforme en drap noir relevé d'argent et orné d'une plaque aux armes impériales, décoration civile ou insignes ; et, comme je demande dans quel corps peut bien servir un particulier aussi irrégulièrement bâti, on me répond que c'est un employé du Ministère de la marine.

Quoi qu'il en soit, tous ces uniformes jettent dans l'assistance une note riche et gaie, qui réjouit l'œil. Quand on arrive de Paris et qu'on a encore présent à l'esprit les magnificences du Châtelet, on peut se figurer en regardant le public du Théâtre-

Michel, que c'est *Michel Strogoff* qui se joue dans la salle.

Le foyer manque de gaieté, par exemple ; c'est un long couloir aussi mal éclairé que mal décoré, avec un buffet fort peu élégant, mais amplement garni, en revanche, de victuailles et de liquides de toutes sortes. Le seul détail typique de ce foyer, c'est la porte de l'empereur. Cette porte, qui correspond directement à la loge impériale, située au milieu des premières loges de face, ne doit servir qu'à l'empereur et aux personnes qui l'accompagnent. Aussi est-elle toujours fermée, et flanquée de deux factionnaires qui se font face, le fusil au pied et la main sur la couture du pantalon. Bien que l'empereur n'ait point mis les pieds au théâtre depuis son avénement, il est toujours attendu, et sa porte est réservée comme s'il pouvait venir d'un moment à l'autre ; et de même, à chaque représentation, on ne manque jamais de déposer sur le rebord de la loge impériale le programme de la soirée, richement imprimé en lettres d'or sur papier satiné.

Le Théâtre-Michel étant d'ailleurs théâtre impérial, comme les autres théâtres de Saint-Pétersbourg, on y est reçu et traité comme si on était chez l'empereur. C'est ainsi que personne, pendant les entr'actes, ne doit garder son chapeau — ou son bonnet fourré — sur la tête ; et cela, non seulement dans la salle, mais dans les couloirs et au foyer ;

je ne sais même pas si l'on ne vous rappellerait point impérativement à l'ordre, au cas où vous oublieriez la consigne. En outre, tout le personnel, depuis les employés du vestiaire, qui vous débarrassent dans le vestibule de vos galoches et de votre pelisse, jusqu'à ceux qui vous ouvrent la porte l'entrée de l'orchestre et vous vendent le programme (une simple feuille imprimée, fort modeste d'aspect), tout le personnel est habillé d'une grande capote, bordée sur toutes les coutures d'un large galon jaune et rouge, aux armes impériales.

Quant aux ouvreuses, aux petits bancs, aux marchands de lorgnettes, d'éventails, de programmes, d'oranges, d' « orgeat, limonade, bière », ce sont toutes choses parfaitement inconnues. Il faut aller dans ce pays d'autocratie pour se voir délivré de ces menues, mais insupportables tyrannies, que nous subissons, presque sans nous plaindre, dans notre pays de liberté.

Inconnues également ici, les colonnes Morris, aux affiches multicolores. En Russie, les affiches s'envoient à domicile, une ou deux fois par semaine, sous forme de grands placards d'imprimerie jaune-serin, indiquant les représentations des divers théâtres avec la distribution des rôles.

Mais c'est assez tourner autour du Théâtre-Michel, il est temps d'y entrer. De vous à moi, les pièces que l'on y donnait et l'interprétation annoncée n'étaient point ce qui m'y attirait le plus. Que voulez-

vous ? *La Princesse de Bagdad*, et *le Gendre de Monsieur Poirier*, avec Dica Petit dans le rôle de Croisette et dans celui de Favart, ou bien *Divorçons*, avec Raynard et Delahays-Borelli à la place de Daubray et de Chaumont, il n'y a pas là de quoi fouetter l'imagination d'un Parisien qui arrive de Paris en droite ligne. Quand nous vous aurons dit que Dica Petit, tout en se tenant encore à une distance fort appréciable de ses devancières, nous a paru cependant avoir infiniment gagné depuis son départ de la Porte-Saint-Martin, et que Raynard, en revanche, a perdu beaucoup de son entrain et de sa joyeuse fantaisie depuis les beaux jours, déjà quelque peu lointains, de Déjazet, nous aurons tout dit.

Ce qui m'intéressait davantage, je l'avoue, c'était l'accueil fait par le public du Théâtre-Michel à nos pièces et à nos artistes.

Au premier abord, la température de la salle ne semblait pas précisément saharienne. Bien que tous les spectateurs, ou presque tous, comprissent évidemment le français, on ne sentait pas dans l'air, entre la scène et la salle, ces échanges subits d'impressions et d'émotions, ces communications électriques, qui soulèvent, à certains moments, de longs frémissements depuis l'orchestre jusqu'au paradis. Les *effets* les mieux rendus ne passaient pas la rampe; les mots les plus forts, les plus justes, les plus en situation, tombaient dans le vide.

En revanche, à peine le rideau baissé, parfois

même à la fin d'une scène, les applaudissements éclataient de partout, mais surtout d'en haut, soutenus, nourris, avec une sorte de frénésie réglée, comme ceux d'une claque savamment dirigée (la claque, encore une de nos institutions que l'Europe nous envie peut-être, mais que la Russie s'est bien gardée d'adopter !) jusqu'à ce que les acteurs fussent revenus saluer le public, souvent, jusqu'à cinq et six fois de suite. Alors on a ce spectacle singulier, un quart d'heure durant, du rideau qui se lève et qui se baisse pour se relever encore et laisser reparaître les artistes, et de ceux-ci qui entrent, saluent, la main sur le cœur, et sortent pour rentrer, re-saluer, etc. : hommes ou femmes, nos acteurs passent généralement pour ne pas redouter outre mesure ces ovations brutales d'une foule en délire ; mais il me semble pourtant qu'un véritable artiste doit être bien plus sensible à ces frémissements subits et spontanés dont nous parlions tout à l'heure, qui mettent entre lui et le public comme un courant magnétique, qui le portent, qui l'entraînent, qui le soulèvent parfois jusque fort au-dessus de lui-même.

Pour moi, je le confesse, cet enthousiasme à froid me parut glacial, ces salves d'applaudissements méthodiques ne me donnèrent aucune envie d'y mêler les miens, tout au contraire.

C'est surtout les jours de bénéfices que ces ovations enthousiastes et bruyantes prennent des proportions incroyables.

Cette institution des bénéfices est un des principaux attraits qu'un engagement à Pétersbourg évoque immédiatement dans l'esprit de nos artistes ; mais, là encore, il faut singulièrement en rabattre aujourd'hui.

Le jour de son bénéfice (c'est généralement le samedi qui est choisi pour ces représentations extraordinaires), l'artiste favorisé compose l'affiche à son gré, en s'assurant du concours de ses camarades les plus goûtés du public, puis il envoie directement des billets de loges ou d'orchestre, avec sa carte, aux principales personnes de la société pétersbourgeoise, aux officiers supérieurs, aux fonctionnaires, aux directeurs des grandes administrations publiques ou privées, aux chefs des grandes maisons de commerce, etc.; ces billets, il est de bon goût de les payer deux ou trois fois (parfois même davantage) plus cher que le prix ordinaire.

Naguère encore, au lieu de les envoyer, le bénéficiaire portait lui-même ses billets à domicile, et l'on comprend dès lors que le résultat devait être d'autant plus brillant que le susdit bénéficiaire était plus aimé, surtout quand il s'agissait d'une jeune et jolie femme.

Aujourd'hui, paraît-il, la recette de ces bénéfices se chiffre généralement par deux mille roubles, soit, cinq ou six mille francs.

Il est vrai que le cadeau obligé n'est point compris dans ce chiffre. La représentation terminée,

lorsque le rideau se relève aux acclamations d'un public idolâtre rappelant à grands cris le bénéficiaire, celui-ci s'avance par le fond de la scène, rougissant, ému, la main ou les deux mains sur son cœur. Alors, par le trou du souffleur, on voit surgir une paire de bras qui dépose sur le parquet de la scène un objet quelconque, un écrin, une boîte, que l'artiste ramasse avec une surprise plus ou moins sincère, mais avec une joie qui n'a rien d'affecté. Cet écrin, cette boîte, c'est le cadeau, l'hommage des abonnés du théâtre, voire de quelques admirateurs particulièrement passionnés. Au temps jadis, l'empereur, un des plus assidus habitués du Théâtre-Michel, ne manquait jamais d'assister à ces bénéfices et de faire remettre à l'artiste son cadeau impérial; c'était généralement, pour les dames, une paire de boucles d'oreilles en diamants, un bracelet, une broche, et, pour les hommes, une tabatière avec portrait richement encadré de brillants. Ajoutons que, lorsque les artistes le préféraient, ils pouvaient se faire compter la valeur de ladite tabatière en espèces, d'après un tarif fort curieux, établi à cet effet.

Il m'est arrivé, pendant mon séjour ici, d'assister à un de ces bénéfices, et, malgré la dureté des temps, j'en ai vu assez pour me faire une idée de ce qu'ils pouvaient être il y a quelques années. Il s'agissait de Devaux, un des meilleurs artistes du Théâtre-Michel, bien que son nom ne soit guère connu à Paris.

Devaux avait choisi pour son bénéfice *le Gendre de M. Poirier* et *la Saint-François*, un petit acte assez agréable de Mme Amélie Perronnet. La salle était comble et la représentation marcha fort bien. Quand la toile se fut baissée sur le dernier acte du *Gendre de M. Poirier*, on rappela le bénéficiaire avec une véritable frénésie. Devaux reparut avec la longue rédingote flottante et le gilet blanc du bonhomme Poirier, salua, resalua et finalement, à un moment donné, s'approcha du trou du souffleur et en ramena, non sans quelques efforts, une assez pesante boîte carrée en bois gris clair; c'était une boîte d'argenterie, qui valait pour le moins 1,500 à 2,000 francs.

Le brave artiste posa la boîte sur un guéridon, l'ouvrit de façon que de la salle on pût voir ce qu'elle renfermait, puis il se remit à saluer avec une pantomime expressive qui témoignait d'une véritable émotion : et, comme je faisais remarquer à l'ami qui m'accompagnait que les regards mouillés du bénéficiaire semblaient dirigés du côté d'une loge du *Bel étage*, occupée par deux fort jolies dames en toilette des plus élégantes, mon ami me répondit en me nommant les deux dames, dont l'une n'était autre que la femme d'Albert Vizentini, l'ancien directeur de la Gaîté au temps de Capoul et de *Paul et Virginie*, qui préside aujourd'hui, sous le contrôle impérial, aux destinées du Grand-Théâtre de Saint-Pétersbourg. Quant à l'autre

dame, c'était une jeune artiste appartenant à la troupe du Théâtre-Michel, Mlle Mocourt. Et mon ami me raconta, au sujet de cette dernière, une jolie historiette qui vous a un petit ragoût Louis XV — du Louis XV russe — tout à fait régalant.

Il y a trois ans de cela, la séduisante pensionnaire du Théâtre-Michel, en dépit de sa triomphante jeunesse, se vit enfermée, par un vilain matin de mars ou d'avril, dans une fort désagréable situation. La saison théâtrale venait de se terminer, et la troupe était partie à tire d'aile dans la direction de la patrie. Seule, Mlle Mocourt avait dû rester au pays, qui n'est pas toujours, ni pour tout le monde, celui des roubles. Brouillée sans doute depuis longtemps avec les salutaires principes de l'arithmétique, la pauvrette avait accumulé un chiffre fort raisonnable, ou plutôt fort déraisonnable, de dettes; or, on sait qu'en Russie la police ne délivre de passeport aux étrangers qui veulent quitter la ville qu'autant qu'il est bien établi que ceux-ci ne laissent point de créances en souffrance derrière eux.

Les maigres appointements de l'infortunée cigale ayant pris fin d'autre part avec la clôture de la saison, la pauvre enfant se trouvait à la fois dans l'impossibilité de partir, puisqu'elle ne pouvait point payer ses dettes, et dans l'impossibilité de rester, puisqu'elle n'avait pas de quoi vivre.

Or, pendant que l'aimable Mocourt rongeait ses

jolis poings en cherchant, sans le trouver, le moyen de sortir de cette situation sans issue, un jeune homme de très grande maison — le Grand-Duc Alexis, fils du Grand-Duc Michel, pour ne point le nommer, — était en train de causer de bien cruels désagréments à son auguste famille; non pas qu'il s'abandonnât follement à ce que nous appelons *une vie de Polichinelle*, loin de là. Ce qui désolait ses nobles parents, c'était précisément qu'au lieu de se laisser voguer à pleines voiles sur l'océan des plaisirs faciles et des amours éphémères, l'auguste jeune homme avait eu l'idée fatale de s'éprendre passionnément d'une jeune fille de noble maison, mais point assez noble pour qu'un Romanoff pût l'épouser. Ni raisonnements ni prières n'avaient pu arracher le jeune héritier à sa passion, passion partagée, du reste, car il est sans exemple, en Russie comme ailleurs, qu'un amoureux si bien apparenté ait rencontré des cruelles, lorsque la famille éplorée, à bouts d'expédients, eut une inspiration de génie. *Un clou chasse l'autre* est un proverbe très connu et qui renferme en quatre mots tout le fonds de la sagesse — et surtout de la folie — humaines.

Pendant quatre ou cinq jours des émissaires choisis avec le plus grand soin battirent tous les buissons de la Perspective Nevski, de la Moïka et de la grande et petite Sadovaïa, voire de Vassili-Ostrof, à la recherche de cet oiseau rare, dont le programme

imposé détaillait ainsi le signalement : une aimable personne, jolie, spirituelle, bien élevée, et d'assez bonne composition pour accueillir et retenir les hommages d'un jeune homme au cœur expansif, sans être tentée d'exploiter la situation et de soulever des orages et des difficultés sans nombre au sein d'une illustre famille.

Le cinquième jour, le chambellan de service se précipita chez S. A. I. le Grand-Duc Michel, et s'écria tout essoufflé : *Eurêka*. Puis, quand le souffle lui fut revenu, il raconta qu'après bien des recherches infructueuses, il avait enfin déniché, au deuxième étage d'une assez modeste maison de la petite Sadovaïa, le *clou* rêvé, dans la personne de Mlle Mocourt, pensionnaire du Théâtre-Michel. A force d'éloquence et de diplomatie, il avait enlevé haut la main la délicate négociation ; et la jeune artiste se tenait à la disposition du gouvernement.

Trois ans se sont écoulés depuis ces événements mémorables, la paix est rentrée sous l'auguste toit du Grand-Duc Michel, et le jeune ménage, sous l'œil attendri des plus hauts personnages de toutes les Russies, file en paix des jours et des nuits tissés d'or, de soie et de beaucoup de roubles.

Est-ce que cette petite histoire, dont les moindres détails sont connus de tout le monde à Pétersbourg, ne semble point détachée de la chronique galante d'un autre âge, infiniment plus aimable que le nôtre?

Ajoutons bien vite, à l'honneur de Mlle Mocourt,

que les grandeurs n'ont altéré en rien la vive affection qu'elle portait à ses camarades, et qu'en toute occasion elle cherche à faire tourner à leur avantage et profit ses relations ultra-princières. Vous comprenez maintenant de quelle source provenait la boîte d'argenterie que le brave Devaux extrayait avec tant de peine du trou du souffleur, le soir de son bénéfice, et pourquoi ses yeux mouillés et ses gestes pénétrés s'adressaient de préférence à cette loge du Bel étage, où toute la salle lorgnait la charmante Mocourt, à côté de la belle Mme Vizentini.

Avant de quitter le Théâtre-Michel, il nous faut dire quelques mots des représentations allemandes qui y alternent avec les représentations françaises.

Jamais encore je n'avais trouvé l'occasion de voir jouer des artistes allemands, et je ne connaissais point davantage le théâtre allemand contemporain. Aussi étais-je fort curieux, malgré d'invincibles répugnances, d'assister à l'une de ces représentations, et de voir l'accueil qui leur était fait par le public pétersbourgeois.

Je ne savais de la langue harmonieuse de Schiller et de M. de Bismark que ce que m'en avaient laissé de vagues souvenirs de collège et les quelques rapports, plus ou moins volontaires, que les événements de 1870 m'avaient procurés avec Messieurs nos vainqueurs. C'était peu, sans doute, pour suivre, quatre heures durant, le fil passablement embrouillé d'un drame en cinq actes et pas mal de tableaux, et sur-

tout pour ne rien perdre du gros sel de cuisine germanique dont le tout devait être légèrement saupoudré. Mais j'espérais qu'à défaut des nuances, l'ordonnance générale ne m'échapperait point; que le jeu des acteurs, leur pantomime, l'expression de leur physionomie m'aideraient à deviner ce que je ne saisirais point.

Le soir où je risquai l'aventure, l'affiche apposée à la porte du théâtre, dans le petit cadre grillagé, annonçait *Der Präsident*, comédie-vaudeville en un acte, et une grande comédie bouffe, une *posse* en cinq tableaux, *Der Mann im Monde*.

Der Präsident ou *Le Président*, c'était, autant que j'ai pu le deviner, l'histoire d'un individu que tout le monde prend pour un personnage influent, et à qui chacun fait des politesses jusqu'au moment où l'on s'aperçoit qu'à la faveur de circonstances dont le sens comique m'a échappé, il s'est trompé d'habit et a pris au lieu du sien l'habit chamarré de décorations du fameux *Präsident*.

Quant à la comédie-bouffe, *Der Mann im Monde (L'Homme dans la lune)*, c'est une autre affaire. Entre nous, je vous avoue en toute humilité que je n'y compris point grand'chose. On m'a dit, depuis, que c'était une comédie de mœurs bourgeoises tirée d'un roman très populaire en Allemagne. En général, ces sortes de pièces ne sont guère intelligibles que pour ceux des spectateurs qui ont lu le roman. A plus forte raison, en ma qualité d'étranger, étais-je

excusable de mon défaut à peu près complet d'intelligence.

Quoi qu'il en soit, voici, à grands traits, les principales lignes de la susdite comédie.

Au premier acte, le rideau se lève sur la cour, ou le jardin, d'une maison de campagne d'apparence confortable : à gauche, la maison, en briques, avec des plantes grimpantes et un perron assez coquet; au milieu de la scène, un gros arbre à feuillage épais, avec un banc et des chaises de jardin; à droite et au fond, des plates-bandes de fleurs et des massifs d'arbustes.

Cinq grandes jeunes filles de dix-sept à vingt-cinq ans, blondes, assez jolies, animent la scène : les unes brodent sous le gros arbre ou font de la tapisserie ; les autres se promènent, arrosent les plates-bandes, cueillent des fleurs et bavardent joyeusement.

Une femme d'un certain âge, la mère évidemment, sort de la maison et vient s'asseoir sur le banc, son ouvrage à la main; puis, on voit arriver d'un air passablement déluré une sixième jeune fille, un petit paquet à la main; son entrée semble causer une joie profonde aux autres fillettes.

Bientôt après, apparition d'un brave homme en costume de chasseur campagnard, casquette à pont gigantesque, l'air à la fois jovial et ahuri; c'est le père de toute la nichée des *Gretchen* et en même temps le héros de la pièce, *der Mann im Monde*, l'homme dans la lune, c'est-à-dire, je suppose, le

lunatique, le rêveur, le toqué, dont tout le monde se moque et qui est berné par tout le monde.

Mais, au moment de m'embarquer dans l'exposition de la pièce, je m'aperçois avec terreur qu'il est impossible que je m'en tire à mon honneur. La prudence la plus vulgaire m'engage à m'échapper par la tangente, pendant qu'il en est temps encore. Au reste, personne ne prendrait, sans doute, un intérêt bien vif aux interminables péripéties de cette longue rapsodie, et l'on se tiendra pour parfaitement satisfait en apprenant qu'il s'agit, d'un bout de la pièce à l'autre, de faire passer un nombre considérable de vessies, aux yeux du vieux brave homme, pour autant de lanternes. Chacune des cinq *Gretchen* a son amoureux, pour le bon motif ou pour le mauvais, qu'elle reçoit et qu'elle entretient, à la barbe ou derrière le dos du papa, sourd et aveugle. Quant à la maman, elle n'a qu'un souci, celui de faire sauter l'anse du panier au profit de ses toilettes. Les filles et la mère sont aidées et servies dans l'exécution de leurs petites manœuvres par la sixième jeune fille que nous avons vue entrer par la droite, son petit paquet à la main. Celle-ci est une sorte de Figaro femelle, elle a l'œil et l'oreille à tout, elle est la confidente d'un chacun, ou plutôt d'une chacune, et mène toute l'intrigue.

Elle *monologuise*, elle chante, elle danse, elle tient la scène à elle seule, pendant des quarts d'heures entiers.

L'actrice qui jouait ce rôle multiple ne manquait ni de verve ni d'enjouement; non plus, du reste que le vieux toqué, dont les jeux de scène pleins de naturel et les perpétuels ahurissements étaient fort amusants à voir.

Ces deux artistes m'ont paru de beaucoup supérieurs, non seulement à leurs camarades, mais encore à la pièce elle-même, remplie de longueurs, d'entrées et de sorties incessantes, et alourdie encore par des bavardages interminables.

Le public ne paraissait pas, d'ailleurs, s'y intéresser d'une façon extraordinaire; j'aime à croire, cependant, qu'il y comprenait plus que moi.

Ce qui est certain, c'est que l'accueil fait la veille à *Divorçons* avait été beaucoup plus chaleureux, et que la salle était incomparablement mieux garnie. A peine avais-je constaté, la veille, un certain nombre de vides à l'orchestre. Le soir de *Der Mann im Monde*, au contraire, j'ai relevé, avec une satisfaction patriotique, d'innombrables trous noirs dans toutes les parties de la salle. Sur les quatorze baignoires, ou loges du rez-de-chaussée, cinq seulement étaient occupées; au Bel étage (c'est-à-dire aux premières loges) deux loges sur vingt-quatre avaient trouvé preneur, et quant à l'orchestre, les sept ou huit premières rangées de fauteuils étaient passablement garnies, mais les dix ou douze dernières étaient absolument vides. Il y avait un peu de monde au deuxième étage et dans le haut, mais rien de trop encore.

J'appris, à ce propos, que le peuple russe, en général, a pour tout ce qui est allemand une antipathie très prononcée, et qu'au contraire il se sent attiré vers tout ce qui vient de France. Et cela est d'autant plus remarquable qu'à Pétersbourg les Allemands sont au nombre de cinquante mille au moins, et occupent à eux seuls presque tout un quartier, au fond et à gauche de la Perspective Nevski, derrière le *Gostini-Dvor*, tandis que les Français sont à peine cinq ou six mille.

LE GRAND-THÉATRE

Le plus grand, le plus important, le premier théâtre de Saint-Pétersbourg c'est le *Balchoi Théâtre* ou le Grand-Théâtre. On y donne l'opéra italien et des ballets.

C'est un grand bâtiment carré, isolé de tous côtés, et qui ne manque pas d'un certain caractère architectural, surtout vu à distance; sur le devant à gauche on aperçoit un petit pavillon, ou plutôt une sorte de kiosque en tôle, sous lequel on allume des bûchers pour permettre aux cochers de ne pas geler tout à fait en attendant leurs maîtres. Le Grand-Théâtre date de la Grande Catherine; mais il a subi depuis son origine (1784) d'importantes modifications, notamment sous l'empereur Paul et sous Alexandre Ier; c'est ce dernier qui lui a donné l'aspect et les proportions colossales qu'il a aujourd'hui.

La grandeur, voilà le trait principal de ce théâtre: ici, tout est grand, tout est large, tout est vaste, la scène, la salle, les loges, les issues. On arrive au Bel étage par huit escaliers en pierre, et le nombre des portes n'est pas moindre de seize. Il y a six étages de loges et dix-sept rangées de fauteuils, et l'on peut recevoir jusqu'à trois mille personnes.

Les places sont fort chères, par exemple; les loges du Bel étage coûtent ving-cinq roubles, et les fauteuils d'orchestre de deux à huit roubles, selon les rangs. — C'est le lundi surtout, et, après le lundi, le mercredi, qui sont les jours élégants, les grands jours, du *Balchoi Théâtre*.

Malheureusement, comme nous l'avons déjà dit, le deuil de la cour enlève beaucoup de son éclat à la *Saison*. Le jour où je suis allé au *Balchoi Théâtre* (un lundi pourtant), la salle était plus que médiocrement garnie; et, malgré son immense lustre, d'un assez bel effet décoratif, et ses très nombreuses lampes d'argent, l'ensemble paraissait triste et froid. Les dames qui occupaient les belles loges étaient en noir, ce qui n'avait déjà rien de gai; et, de plus, ainsi qu'on le faisait remarquer à côté de moi, elles semblaient être venues au théâtre comme elles étaient chez elles, absolument, et sans même avoir pris la peine de se faire coiffer. Deux ou trois seulement attiraient les regards par l'élégance de leurs toilettes blanches, qui ressortaient scandaleusement sur l'uniformité banale des autres :

informations prises, il se trouva que deux de ces dames étaient de Paris, et la troisième de New-York.

On jouait ce jour-là *le Barbier de Séville* avec la Sembrich, Masini et Cotogni. La Sembrich (Marcella), une Danoise, m'a-t-on dit, est petite, très vive, très gaie, avec de grands yeux noirs, plutôt aimable et gracieuse que jolie — une Patti du Nord ! — la voix est jeune et chaude. Le beau ténor Masini (Angelo) m'a beaucoup moins enthousiasmé; court et replet, avec une barbe taillée en pointe, on peut difficilement trouver en lui l'idéal des Almaviva; c'est cependant un comédien et un chanteur fort estimable. Quant au baryton Cotogni, ce n'est certes point la verve qui lui manque; on pourrait plutôt lui reprocher un excès de zèle et de jovialité : bien que fort gros et lourd d'aspect, il sautait, frétillait, pirouettait incessamment, et riait en montrant ses dents, qu'il avait fort belles du reste. Ce diable d'homme paraissait fort goûté du public, et j'ai encore dans les oreilles les cris de *Cotogni ! Cotogni !* poussés par toute la salle après le deuxième acte. La Sembrich, que les bons Russes prononçaient *Sienbrich*, était également très chaleureusement rappelée ; seul, Masini semblait accueilli plus froidement.

Le dimanche qui suivit, je retournai au *Balchoi Théâtre* pour voir le ballet. Quand les Pétersbourgeois vous parlent du ballet du dimanche, c'est avec des gloussements d'enthousiasme et des yeux con-

vulsés par l'admiration ; ils vous donnent clairement à entendre qu'on ne sait point ce que c'est qu'un ballet, tant qu'on n'a pas vu celui du *Balchoi Théâtre*.

J'aurais désiré surtout voir un ballet russe, mais je dus me contenter de *Paquita*, un ballet pantomime absolument français et parisien, à telles enseignes que la première représentation en fut donnée à l'Opéra le 1er avril 1846, avec Carlotta Grisi, Plunkett et Dumilâtre, et que les deux principales décorations (détail qui ne laissait pas d'avoir pour moi son intérêt) avaient été exécutées par un oncle à moi, Séchan, le célèbre décorateur de l'Opéra, et ses deux associés, Diéterle et Despléchins. La scène se passe à Saragosse sous le premier Empire, pendant que nos armées occupaient l'Espagne. Mais un ballet ne se raconte pas ; qu'il me suffise de dire que, même pour ceux qui, comme moi, ne sont point fous des ballets, et surtout des ballets qui durent quatre ou cinq heures, celui-ci n'est pas trop ennuyeux. La mise en scène en était vraiment remarquable, et l'on avait tiré un grand parti de la lumière électrique. Très remarquables aussi les premiers sujets, ainsi que l'escadron de hussards, figuré par de toutes jeunes danseuses.

On m'assure que la Couronne dépense de très grosses sommes pour subventionner et entretenir un Conservatoire de danse, qui forme chaque

année des sujets tout à fait distingués : c'est de là, du reste, que sont sorties Mlle Mouravieff et d'autres étoiles russes, que nous avons pu applaudir à Paris.

La direction, effective sinon nominative (puisque ici tous les théâtres relèvent directement de S. Exc. le Surintendant des Théâtres Impériaux, baron Vsévolojoski), du *Balchoi Théâtre* est entre les mains d'Albert Vizentini, l'habile et aimable impresario que l'on sait, et dont la vieille expérience se reconnaît jusque dans les moindres détails.

Ajoutons qu'en dehors de son théâtre Vizentini, qui n'a jamais abandonné complètement son ancien bâton de chef d'orchestre, donne ici, pendant la *saison*, un certain nombre de concerts, dans le genre des concerts Pasdeloup, Colonne, etc. J'ai assisté à l'un de ces concerts, dans la salle de l'Assemblée de la Noblesse, et j'ai entendu la *Gallia* de Gounod avec Mme Fursch-Madier, et des fragments du fameux opéra de Rubinstein, *Stenka Razin*, aussi magistralement exécutés qu'ils eussent pu l'être n'importe où.

Le nom d'Albert Vizentini me rappelle une grande artiste russe, qui débuta sous ses auspices, alors qu'il dirigeait le théâtre de la Gaîté. Je veux parler de la princesse Engallicheff, Esperanza Nadège, qui n'est guère connue à Paris que sous le nom d'Engally. Admirablement douée au point de vue musical, cette chanteuse extrêmement origi-

nale m'avait tout de suite frappé par le caractère étrange de sa physionomie et par je ne sais quoi d'indompté, de sauvage presque, qui décelait à première vue son origine russe, ou plutôt tartare; car elle est née en pleine Sibérie, à Tobolsk, vers 1857 ou 1858. C'est en 1876 qu'elle vint à Paris, avec son mari, M. Alexieff, et qu'elle débuta avec un grand éclat dans *Marpha* de *Dimitri*. Elle chanta ensuite, au même théâtre, dans le *Bravo*, dans *Martha*, et enfin dans *Paul et Virginie*, où elle créa la négresse Méala avec un succès considérable. Puis elle passa à l'Opéra-Comique, et s'y fit entendre dans *Psyché*, dans *Jean de Nivelle*, dans *Roméo et Juliette* et dans l'*Étoile du Nord*. Mais c'est à l'Opéra qu'est sa place; c'est là que sa haute stature, ses traits sculpturaux, sa physionomie originale et expressive éclairée par des yeux superbes, et surtout l'ampleur extraordinaire de son magnifique *contralto* se montreront dans leur véritable cadre. Dans Fidès du *Prophète* et dans *Aïda* [1], elle produira certainement un grand effet. J'ai eu également occasion de l'entendre chanter en russe, avec un brio étourdissant, des fragments de la *Vie pour le Tsar* de Glinka, et des chansons de son pays pleines d'allure et de couleur,

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, Mme Engally a précisément débuté à l'Opéra, dans le rôle d'Amnéris d'*Aïda*, avec un succès éclatant qui donne pleinement raison à nos prévisions.

dans quelques salons parisiens célèbres, chez M. de Girardin, chez Mme Adam et chez Pierre Véron ; et je me souviens encore des transports qu'elle y souleva, non seulement par la puissance et l'étendue de sa voix splendide, mais encore par l'étrangeté pleine de saveur de sa physionomie, et par ce petit grain de folie sans lequel il n'y a pas de véritable grande artiste.

LE THÉATRE-ALEXANDRA

Le Théâtre-Alexandra, ainsi nommé en l'honneur de l'impératrice Alexandra, femme de Nicolas, date de 1828.

Extérieurement, avec sa façade ornée de colonnes et de statues en bronze, et le char de triomphe, surmonté d'une Victoire tenant une couronne à la main, qui domine la corniche, il offre un aspect véritablement imposant.

L'intérieur est également d'une grande richesse : quant aux dégagements, ils sont à la fois magnifiques et commodes.

On ne donne au Théâtre-Alexandra que des comédies russes. C'est là qu'on joue le fameux *Revisor* de Gogol, cette immortelle satire des mœurs russes, où la corruption du vieux *Tchinovnik* (fonctionnaire du gouvernement) est étalée dans toute sa beauté, et *le Chagrin vient de l'esprit*, de Griboyédoff, cette autre satire plus particulièrement con-

sacrée aux ridicules, petits et grands, de la société moscovite.

Je regrettais amèrement que mon ignorance absolue de la langue ne me permît point de chercher à acquérir quelque idée exacte du théâtre russe contemporain.

Fort heureusement, ma bonne étoile envoya sur mon chemin un homme aussi aimable que distingué (et pourquoi ne nommerais-je point ici M. Édouard Pingaud, chancelier du consulat de France à Pétersbourg, et frère de Mlle Favart, notre illustre artiste?), qui s'offrit à me servir de guide et de truchement à travers les arcanes du théâtre national russe.

M. Pingaud me conseilla toutefois de ne point aller au Théâtre-Alexandra, où l'on ne jouait pour le moment ni la comédie de Griboyédoff, ni le *Revisor*, mais seulement de gros drames du genre proscrit par le poète, c'est-à-dire du genre ennuyeux. Il m'engagea plutôt à choisir le Petit-Théâtre, où l'on donnait de véritables comédies de mœurs et de caractère, qui répondaient bien mieux à ce que j'étais curieux de voir.

LE PETIT-THÉATRE

Le Petit-Théâtre, situé à l'une des extrémités du *Gostini-Dvor*, n'est pas si petit, intérieurement surtout, qu'on pourrait le croire. Les dimensions et

la disposition de la salle, l'arrangement et la décoration des loges, sont, à peu de chose près, les mêmes que dans les autres théâtres de Pétersbourg: j'y retrouve ces éternels dossiers de fauteuil en bois, si froids à l'œil.

La représentation commence par une *choutka*, farce ou comédie-vaudeville, en un acte. Grâce à la complaisance de M. Pingaud, et surtout de sa charmante femme, qui, née à Pétersbourg, possède admirablement le russe, j'ai pu suivre, sans en rien perdre, le développement de la petite *choutka* en question.

Au lever du rideau, nous sommes chez un ancien beau, qui s'est arrangé une existence tout à fait confortable, avec une jeune gouvernante à visage avenant, qui l'entoure de petits soins et de petits plats sucrés. Un aimable étourdi, le propre neveu du vieux beau, tombe au milieu de cet intérieur si agréablement capitonné, et déclare brusquement à son oncle qu'il adore une personne charmante, mais sans le sou, et qu'il est décidé à l'épouser. Fureur de l'oncle qui n'aime guère à délier les cordons de sa bourse et chasse l'importun après une longue tirade de morale. Mais notre amoureux ne s'éloigne point ; à peine le vieil égoïste, mal remis encore de cette secousse en dépit des respectueuses consolations de la jolie gouvernante, est-il sorti pour prendre un peu l'air, après avoir changé sa confortable robe de chambre contre un coquet pardessus

gris clair orné d'une fleur à la boutonnière, que voici son coquin de neveu qui rentre ; il a guetté le moment favorable pour se ménager une entrevue avec la gouvernante et mettre celle-ci dans son jeu. La rusée friponne l'écoute avec un certain intérêt, sans quitter la crème fouettée qu'elle est en train de fabriquer, et lance des regards bienveillants à notre étourdi, qu'elle trouve incomparablement mieux tourné que son vieux maître. Le jeune homme s'aperçoit de la chose et change brusquement ses batteries ; il s'empare de la casserole et de la cuiller à crème, se ceint les reins d'une serviette en guise de tablier de cuisine, s'enroule une seconde serviette autour de la tête, puis, ainsi accoutré, il se met à battre les blancs d'œuf avec un entrain du diable, tout en racontant mille folies à la gouvernante ; gagnée par tant de bonne humeur, celle-ci s'adoucit tout à fait, et notre amoureux se jette à ses pieds, en lui avouant que c'est elle qu'il adore ; que, s'il a feint d'en aimer et d'en vouloir épouser une autre, c'était un pur stratagème pour se rapprocher d'elle. Notre belle se laisse persuader assez aisément, et, sans se faire prier davantage, accorde au jeune homme son cœur et sa main. Le vieux beau étant rentré sur ces entrefaites, nos deux amoureux s'approchent gravement de lui, et lui demandent de les unir. Stupéfaction de l'oncle, qui recule d'horreur, et accable de malédictions bien senties son polisson

de neveu. Celui-ci tient bon et déclare froidement que rien ne les empêchera de se marier, et qu'ils vont partir ensemble, sans plus tarder, pour aller procéder immédiatement à la petite cérémonie. Là-dessus, la perfide gouvernante met son châle et son chapeau, et tous deux s'apprêtent à déguerpir.

Accablé par ce coup imprévu, le pauvre bonhomme se laisse tomber au fond d'un fauteuil, en faisant des réflexions amères sur l'ingratitude des neveux, la légèreté des gouvernantes, et les tristesses de la solitude où il devra désormais passer ses jours. Alors, jugeant les choses à point, notre jeune roué redescend la scène et demande à son oncle de l'écouter un instant seul à seul ; puis, d'insinuations en insinuations, il lui donne à entendre qu'il y aurait peut-être encore un moyen d'arranger les choses ; il offre de renoncer à son projet, si son oncle veut bien consentir, de son côté, au mariage dont il a été question tout d'abord. Trop heureux de s'en tirer à si bon compte, l'ancien beau accepte avec joie, et tout finit le mieux du monde, même pour la tendre gouvernante qui se console de sa déconvenue en rêvant à la découverte qu'elle a faite de l'empire qu'elle exerce sur son vieux maître et aux horizons nouveaux que cette découverte ouvre devant elle.

Mon Dieu! il n'y a sans doute rien de bien neuf dans tout cela ; mais vivement enlevée par les trois artistes qui rivalisaient de verve et de naturel, cette *choutka* (puisque *choutka* il y a) était fort amusante.

L'autre pièce, le morceau de résistance de la soirée, était une grande comédie de mœurs, *Odnim grekhom bolie* (Un crime de plus), par Lavroff, un des auteurs dramatiques russes les plus féconds du temps présent.

Cette grande comédie m'intéressa davantage encore que la *choutka*, non pas tant par sa valeur dramatique, qui n'avait rien d'extraordinaire, qu'à cause des nombreux traits de mœurs russes qu'elle renfermait.

Le premier acte se passe dans une mansarde, où de pauvres gens, le père et la fille, abritent leur misère. Pendant que la fille travaille à je ne sais quel ouvrage de femme, dont le produit doit servir à faire bouillir la modeste marmite, le père geint et se désole, en comparant leur détresse présente à leurs beaux jours d'autrefois, alors qu'il était le riche et envié propriétaire d'une importante usine; une nuit, l'usine a brûlé, sans qu'on ait jamais su comment le feu avait pris, et le malheureux homme, ruiné du coup, se vit dans la nécessité de vendre ce qui restait de son établissement à l'un de ses anciens commis; et celui-ci l'avait relevé peu à peu et finalement avait fait une grosse fortune, pendant que son ancien patron dégringolait, jusqu'au dernier, les divers échelons de la misère. Sans le courage et le dévouement de sa chère Sacha [1], ils seraient morts tous deux

[1] *Sacha*, diminutif d'Alexandra.

de faim depuis longtemps. Sacha, tout attendrie, se lève de sa table, et, à force de caresses et de câlineries, ramène le sourire sur les lèvres flétries de son *batushka* (prononcez *batiouchka*), ou petit père; puis, elle jette sur ses épaules un pauvre châle tout rapiécé, et sort pour aller porter l'ouvrage qu'elle vient d'achever.

Sacha partie, le vieux Stépanof (c'est le nom de l'ancien usinier, autant que je m'en souvienne) appelle la vieille femme qui tient leur petit ménage, et tâche de lui soutirer quelques *copeks* pour aller les boire; car le *vodka* est son péché mignon. La vieille se fait un peu tirer l'oreille, mais elle finit par lâcher les *copeks;* transporté d'une joie d'enfant, le père Stépanof oublie tous ses chagrins passés et présents, gambade autour de la vieille femme, qu'il embrasse en l'appelant sa *matushka*, sa petite mère, et se sauve au *traktir* le plus voisin.

A peine est-il sorti, que la pauvre Sacha rentre toute désolée; on n'a pas voulu de son ouvrage et le buffet est vide! Pendant qu'elle rêve tristement à la fatalité qui s'acharne sur elle, on frappe à la porte. La jeune fille va ouvrir et recule avec dégoût. Ce visiteur si froidement reçu, c'est le traître Netchaëf, l'âme damnée de Varguine, l'ancien commis du père Stépanof, devenu son successeur. Netchaëf, un vilain homme à mine louche et cauteleuse, a guetté la sortie du père de Sacha, pour trouver celle-ci seule, et l'entretenir de son grotesque amour.

Sacha repousse avec horreur les avances du triste sire, qui tire alors de sa poche et pose sur la table un écrin de proportions fort engageantes. Comme Sacha est femme, après tout, elle ne résiste point à la curiosité d'ouvrir l'écrin, et elle en tire un joli collier qui lui paraît merveilleux. Enchanté de son succès, Netchaëf essaye de pousser ses avantages; mais Sacha, subitement dégrisée, referme l'écrin et montre la porte au vilain personnage avec un énergique *Poshli von!* (Allez-vous-en!) Celui-ci se retire, tout piteux, mais sans que le dépit lui fasse perdre de vue l'écrin, qu'il remet soigneusement dans sa poche.

Un instant après, on frappe de nouveau. Cette fois, c'est avec des transports de joie que Sacha salue l'arrivée de ce second visiteur; car il s'agit de son cher Andréi, de son amoureux, de son fiancé.

Après une jolie scène d'amour, pendant laquelle les deux jeunes gens échangent les plus doux serments et se renvoient de l'un à l'autre, avec force baisers sur les lèvres (dans ce pays-ci on ne s'embrasse pas autrement), les appellations les plus tendres du vocabulaire russe, les *galoubchik* (mon petit pigeon), les *douchinka* (ma petite âme) et les *krassaika* (ma petite belle), etc., Andréi s'esquive et le rideau baisse.

A l'acte suivant, nous sommes transportés chez le père d'Andréi, lequel n'est autre que l'ancien commis du père Stépanof, Ivan Varguine. Et tout

d'abord, notons en passant un petit trait de mœurs, qui est bien russe : dans un coin du salon, confortable et même luxueux, une petite table est dressée avec le *samowar* tout fumant, des bouteilles de liqueurs, et quantité de soucoupes remplies de hors-d'œuvre, caviar, hareng fumé, etc., ce qu'on appelle ici la *zakouska*. Cette petite table, vous la retrouverez dans toutes les familles, à toute heure du jour, et le premier soin de chaque visiteur, après avoir salué le maître ou la maîtresse de la maison, ce sera d'aller faire un tour du côté de la *zakouska* et de se servir deux ou trois petits verres de kummel d'Ékau ou quelques tasses de thé. Justement, voici le vieux Stépanof qui entre. Par un restant de charité et de pudeur, l'opulent Varguine a toujours laissé à son ancien patron ses libres entrées dans la maison, et celui-ci en profite pour satisfaire son amour du kummel et du *vodka*. Mais le domestique annonce une visite : ce sont les Baloughine, des gens riches dont Varguine voudrait faire épouser la fille à son fils Andréi. Varguine s'empresse d'envoyer à la cuisine le vieux Stépanof, dont la redingote râpée n'est pas pour lui faire honneur, et se précipite au-devant des Baloughine. Ceux-ci, qui connaissent ses intentions et qui les approuvent, ont amené leur fille, et, sous un prétexte quelconque, on laisse les deux jeunes gens en tête à tête. Mais à peine la porte est-elle fermée qu'Andréi Varguine avoue à la jeune Baloughine qu'il

aime ailleurs, et celle-ci, de son côté, lui confesse qu'elle a également disposé de son cœur. Cette double confidence, loin de les éloigner l'un de l'autre, les rapproche au contraire, et les voilà qui se mettent à causer à cœur ouvert en bons camarades. Là-dessus, les parents rentrent et s'épanouissent en croyant s'apercevoir que tout marche comme sur des roulettes. Aussi, quand ils découvrent la vérité, leur désillusion et leur colère n'en sont-elles que plus vives. Les Baloughine, furieux, emmènent leur fille, et Varguine, resté seul avec son fils, lui fait une scène extrêmement violente. Andréi riposte fièrement en avouant tout haut le nom de celle qu'il aime. Exaspéré, son père le chasse de sa présence, et, dans un monologue d'une longueur un peu exagérée, donne un libre cours à sa fureur! Quoi! c'est pour épouser la fille de ce misérable Stépanof, une fille sans un *copek*, qu'Andréi refuse une héritière de plus de deux cent mille roubles! Il trouvera donc toujours ce Stépanof sur son chemin! Il croyait pourtant bien en être débarrassé! Ah! pourquoi ce vieillard importun n'est-il pas mort avec sa fille maudite, sous les ruines de son usine!

A ce moment, une voix chevrotante se fait entendre sous les fenêtres du salon: c'est le vieux Stépanof qui a fini de se griser à la cuisine et qui chante avec la joyeuse insouciance du buveur, satisfait de son sort. Hors de lui, Varguine se penche par la fenêtre et crie à ses gens de chasser l'ivrogne.

Celui-ci s'éloigne lentement, mais sa voix s'entend longtemps encore et poursuit Varguine, comme une obsession, comme un remords. A quelques mots entrecoupés qui lui échappent, on devine que c'est lui qui a dû mettre le feu jadis à l'usine et consommer ainsi la ruine de son ancien patron. Bientôt son trouble augmente et se change en une véritable hallucination. Son crime se dresse devant ses yeux, agrandis par l'épouvante; il a beau se cacher la tête entre les mains, les moindres circonstances de ce passé reparaissent et se retracent en face de lui avec une netteté inexorable. Torturé par l'angoisse et par l'horreur, il recule, en repoussant des mains la terrifiante vision, et va tomber à demi évanoui sur un fauteuil, en criant : Au secours! d'une voix étouffée. Netchaëf, son âme damnée, accourt au bruit, et s'efforce de rappeler le malheureux au sentiment de la réalité; pour lui rendre un peu de calme, il lui promet d'amener son fils Andréi à renoncer de lui-même à la fille du vieux Stépanof.

Varguine finit par reprendre son sang-froid et prête l'oreille aux suggestions de Netchaëf : celui-ci propose alors de faire passer le vieux Stépanof pour un voleur, de le faire arrêter et condamner comme tel; ce qui forcément rendra tout mariage impossible entre sa fille et Andréi. Épouvanté, au premier abord, par la noirceur de cette odieuse machination, Varguine s'y habitue peu à peu et,

finalement, l'accepte en se disant : Après tout, ce ne sera qu'un crime de plus *(Odnim grekhom bolie)*.

Avec l'acte suivant, nous assistons aux diverses phases de l'exécution de l'infâme complot. Nous voyons d'abord le misérable Netchaëf s'introduisant subrepticement chez le vieux Stépanof, et glissant entre les deux matelas de son lit un portefeuille appartenant à Varguine et renfermant cinquante mille roubles en billets; puis nous le voyons revenir quelque temps après, accompagné de Varguine, de son fils Andréi et d'une sorte de commissaire de police flanqué de ses deux acolytes; et là, devant tout ce monde, il accuse hautement Stépanof d'avoir volé les cinquante mille roubles qui ont disparu de chez Varguine. Naturellement, le pauvre Stépanof proteste avec indignation de son innocence et offre lui-même aux gens de la police de fouiller partout chez lui. Puis, quand le portefeuille est découvert dans le lit, terrifié, stupéfait, ne comprenant rien à ce qui arrive, il se laisse tomber inerte sur sa chaise; il se redresse cependant bientôt, et, fort de toute une vie d'honnêteté, il s'avance vers le commissaire de police et veut lui expliquer qu'il doit y avoir quelque horrible malentendu. Mais l'évidence est contre lui et personne ne croit à ses protestations. Sa fille elle-même, vers laquelle le malheureux se tourne avec angoisse, semble mettre en doute la probité de son père. Ce dernier coup

achève l'infortuné qui, à bout de forces et de cou-rage, se traîne jusqu'au pied de son lit, où il tomb comme foudroyé. Cependant la pauvre Sacha, inca pable de survivre au déshonneur de son père et la ruine de toutes ses espérances, saisit un pistol et se tue d'une balle dans le cœur. Arraché à so anéantissement par le bruit de la détonation, vieux Stépanof se relève et vient se jeter en san glotant sur le cadavre de sa fille.

Cette dernière scène était jouée par l'acteur charg du rôle de Stépanof avec une vérité et un pathétiqu extrêmement saisissants, qui faisaient oublier le côtés légèrement puérils de ce noir mélodrame.

Les rôles de Varguine et des deux jeunes gen étaient également tenus avec beaucoup de tale et surtout avec un naturel remarquable.

En somme, les acteurs de *Odnim grekhom bol* me parurent fort supérieurs à la pièce qu'ils venaie d'interpréter, tandis qu'au contraire, en écouta *Divorçons, la Princesse de Bagdad* et surtout *Gendre de M. Poirier,* j'avais trouvé les artistes d Théâtre-Michel de beaucoup au-dessous de le rôle.

LE THÉATRE-MARIE

Le Théâtre-Marie est un très grand et très be théâtre, situé entre la Moïka et le canal Catherin en face le *Balchoi-Théâtre.* On l'appelle aussi que quefois le Théâtre-Bleu, à cause de la décoratio

de la salle, qui est bleu et or. Comme on est habitué à voir les salles décorées plutôt en rouge, on est un peu dérouté tout d'abord, mais l'œil s'y fait très vite et l'on trouve alors que l'effet produit est très doux, très élégant et très harmonieux. Malheureusement, la salle est à peine éclairée; malgré ses proportions énormes, le lustre, composé de quatre cercles concentriques de becs de gaz, surplombés par des cordons de verre qui retombent en nappes les uns sur les autres, ne projette qu'une lumière beaucoup trop tamisée, ce qui enveloppe la salle entière d'un voile de tristesse.

Quant aux arrangements intérieurs, aux escaliers, au foyer, aux couloirs, à la disposition des loges et de l'orchestre, je ne remarque rien que je n'aie déjà vu au Théâtre-Alexandra ou au *Balchoi Théâtre.*

On joue l'opéra russe au Théâtre-Marie. C'est là qu'on donne *La Vie pour le Tzar*, de Glinka, le plus célèbre et le plus populaire des compositeurs russes contemporains.

— Surtout, m'avait-on dit, ne manquez pas d'aller voir *La Vie pour le Tsar*. C'est alors seulement que vous pourrez vous faire une idée juste et complète de la musique et des danses russes.

Je m'étais bien promis de n'y point manquer et je saisis avec empressement la première occasion qui se présenta. Mais, avec ma franchise ordinaire je dois confesser, dût-on s'en scandaliser, que l'effet ne répondit pas complètement à mon attente.

Le sujet de *La Vie pour le Tsar* [1] (*Djizn za Tsara*) est l'histoire, ou plutôt la légende, du paysan Soussanine se dévouant pour sauver le Tsar Michel, et conduisant le détachement de Polonais lancés à sa poursuite dans une forêt, où ils périssent tous jusqu'au dernier, mais non point sans avoir égorgé au préalable l'héroïque paysan.

Les mélodies brodées sur ce canevas éminemment dramatique ne manquent pas de caractère ni d'originalité; presque toutes jouissent en Russie d'une popularité immense. Le chœur final, sorte de marche triomphale qui accompagne l'entrée du Tsar dans sa bonne ville de Moscou, est passé à l'état de second hymne national. Tout le monde se lève pour l'écouter.

Le deuxième acte presque tout entier se compose de danses. On y danse notamment la mazurka, toujours fort en vogue dans ce pays.

Quant aux parties purement déclamatoires, qui abondent dans les derniers actes, et que les plus savants critiques admirent sans réserve, je vous confesserai tout bas qu'elles m'ont paru démesurément longues.

Si même j'étais sûr que ces lignes ne tomberont jamais sous les yeux de M. Octave Fouque, le savant et enthousiaste biographe de Glinka, j'avouerais,

[1] *La Vie pour le Tsar* a été représentée pour la première fois à Saint-Pétersbourg, en 1839.

non sans rougeur, qu'au beau milieu d'un des interminables récits du brave Soussanine, je m'assoupis légèrement,bercé par le ronronnement monotone de la basse profonde du héros national; et que, lorsque je repris mes esprits, après un temps que je ne veux point chercher à calculer, l'intrépide paysan continuait toujours son immortel solo en faux bourdon. Je dois dire, il est vrai, à ma décharge, que non seulement je ne me pique point d'être un fin connaisseur, mais que ce jour-là, en outre, j'étais absolument éreinté par quatre heures de flâneries devant les Rembrandt et les David Teniers de l'Ermitage.

Quant au bon public, il applaudissait en conscience, mais, à ce qu'il m'a paru du moins, avec un enthousiasme relatif, comme on applaudit un beau chant d'église, j'allais dire un beau chant d'enterrement.

Quoi qu'il en soit, m'est avis que Rossini, Meyerbeer, Verdi et Gounod peuvent dormir paisiblement dans leurs lits de marbre blanc ou de bois de rose; ce n'est point la gloire de Glinka qui fera beaucoup de tort à la leur, sauf en Russie bien entendu, où l'on ne voit rien au-dessus, ni même à côté, du compositeur national.

Le buste en marbre de Glinka occupe la place d'honneur au foyer du Théâtre-Marie. S'il faut en croire ce marbre, fort ressemblant, dit-on, l'illustre auteur de *La Vie pour le Tsar* avait le facies éner-

gique, intelligent, mais légèrement tourmenté, d'Halévy ou du père Strauss, l'ancien chef d'orchestre des bals de l'Opéra. Glinka (Michel Ivanovitch) est mort à Berlin en 1857 à l'âge de cinquante-quatre ans.

Ce buste n'est point, du reste, le seul ornement du foyer du Théâtre-Marie. On y voit encore, dans un superbe cadre richement ouvragé, le portrait, grandeur naturelle, de l'incomparable, de la cosmopolite Sarah Bernhardt.

C'est au Théâtre-Marie, en effet, et aussi au Petit-Théâtre, que Sarah a donné ses représentations.

Les dernières vibrations du passage de Sarah Bernhardt à Pétersbourg ne sont pas éteintes et l'on peut voir encore aux vitrines de la plupart des magasins de la Perspective Newski ses portraits-cartes, ses cartes-albums, ses portraits-cabinet, etc., dans toutes les poses et dans tous les rôles.

On me dit cependant que son succès n'a pas été absolument complet, moralement du moins; au point de vue de la recette, il n'a rien laissé à désirer, paraît-il. Quant aux motifs de cet insuccès relatif, ils sont de diverses natures. Tout d'abord, cette enfant gâtée de la gloire, cette toquée de génie, semble avoir traité le bon public pétersbourgeois avec un peu trop de désinvolture, jusqu'à jouer, m'a-t-on dit, les trois premiers actes de *Froufrou*, couchée sur un canapé. En outre, les satellites, qui évoluaient dans l'orbite de l'astre éblouissant, bril-

laient d'un éclat tellement modeste que, soit pour ne pas étaler trop ouvertement leur insuffisance, soit pour ne point laisser refroidir l'admiration de la foule idolâtre, Sarah avait pris le parti de couper radicalement toutes les scènes où elle ne paraissait point, sans s'arrêter à ce que pouvaient devenir les pauvres pièces, ainsi mutilées.

Or, il faut savoir que le public de Pétersbourg, et surtout celui qui suivait les représentations de Sarah Bernhardt, a la prétention de connaître à fond notre répertoire, et qu'aucune des coupures susdites ne lui échappait; le sans-gêne, un peu trop fantaisiste, de l'incomparable artiste le froissa extrêmement, d'autant plus qu'il avait payé ses places fort cher. De là, une froideur, ou tout au moins une fraîcheur, qui faillit, à plusieurs reprises, se traduire par des manifestations non équivoques.

C'est à cette froideur, sans doute, que faisait allusion un mot malheureux, que Sarah se permit à la grande soirée, donnée en son honneur par Ivan de Wœstyne, le correspondant du *New-York Herald* et du *Figaro* à Pétersbourg. L'aimable et remuant journaliste avait réuni chez lui ce soir-là, pour faire cortège à dona Sol, toute la presse pétersbourgeoise et, en même temps, le dessus du panier des diverses troupes théâtrales. Le doyen de ces artistes, un homme de beaucoup de talent et d'une réputation consacrée par de longs succès, prit la parole pour souhaiter la bienvenue à la glorieuse étrangère

au nom de tous ses camarades, et, rappelant qu'il avait eu l'honneur de saluer la grande Rachel, trente ans auparavant, il se félicita de pouvoir saluer aujourd'hui la Rachel moderne, et termina son *speech* en buvant à la fraternité qui devrait unir les artistes de toutes les nations.

— Et moi, répondit Sarah, avec cette voix nonchalante que vous lui connaissez, je bois au dégel de la salle du Théâtre-Marie.

Un autre soir, chez le directeur du *Journal de Saint-Pétersbourg*, M. Horn, elle ne se montra guère plus aimable pour les amis de son hôte. L'assistance se composait exclusivement de journalistes appartenant à la rédaction des principaux journaux de la ville. Un de ces messieurs ayant cru pouvoir glisser quelques réserves respectueuses au milieu du gros bouquet de compliments et d'éloges qu'il avait déposé aux pieds de l'altière tragédienne, celle-ci releva ses paroles avec une vivacité et une crânerie tout à fait inattendues, avouant nettement qu'elle était fixée sur ce qu'elle pouvait valoir comme artiste, que ce n'était point la consécration de son talent, mais une ample moisson de roubles, qu'elle était venue chercher en Russie; que, du reste, ladite moisson ayant parfaitement répondu à ses espérances, elle avait tout ce qu'elle voulait et se souciait fort peu du reste.

Or, non seulement les Pétersbourgeois sont fort au courant de notre littérature contemporaine, mais

ils se flattent volontiers d'être des connaisseurs très fins et très difficiles en la matière. A les entendre, ils comprennent, ils goûtent et jugent nos artistes bien mieux que nous ne le faisons nous-mêmes. Pour un peu, ils se vanteraient presque d'avoir inventé les Arnould-Plessy, les Bressant, les Delaporte, les Pasca, les Worms. Aussi le compliment, plus qu'aigre-doux, de la fantasque Sarah sonna-t-il fort désagréablement aux oreilles de ces journalistes, dont la prétention était précisément de diriger ce public, si friand des hommes et des choses de notre théâtre.

Les représentations de Sarah Bernhardt au Théâtre-Marie et au Petit-Théâtre soulevèrent également quelques manifestations d'une tout autre nature. Les nombreux Allemands qui habitent Pétersbourg (nous avons dit qu'ils sont au moins cinquante mille) se piquèrent d'honneur, et, voulant suivre et vaincre l'ennemi héréditaire sur le terrain dramatique, ils eurent l'idée de faire venir une artiste en grande réputation à Berlin, paraît-il, *Die Frau* Bourkany. De leur côté, les Russes, ne voulant pas rester en arrière, appelèrent de Moscou les deux plus célèbres artistes femmes de Russie, la Savina et la Strépétowa. Si bien que, pendant près de deux mois, les amateurs des belles soirées dramatiques eurent la bonne fortune de voir les gracieuses *championnes* des trois nations se disputer leurs faveurs. Je n'ai pu établir bien nettement laquelle était sortie victorieuse de ce mémorable tournoi; cepen-

dant, et tout chauvinisme à part, j'inclinerais à croire que ni la Bourkany, ni la Savina ou la Strépédowa ne soulevèrent une aussi vive curiosité, une attraction aussi irrésistible, que notre incomparable Sarah. D'abord, et en dehors de son talent, incontestablement supérieur à celui de ses rivales, elle venait de plus loin que celles-ci, et elle était entourée d'une auréole fantastique, qui leur faisait complètement défaut.

Si la présence de Sarah Bernhardt eut pour effet de faire monter les recettes, non seulement des deux théâtres où elle donna ses représentations, mais encore de ceux où parurent la Bourkany, la Savina et la Strépétowa, en revanche elle porta le plus grand dommage, et cela s'explique, aux artistes du Théâtre-Michel, ainsi qu'à la troupe d'opéra d'Albert Vizentini, dont la saison fut désastreuse.

LE DEMIDOF SAD

Nous avons fait le tour des théâtres de Pétersbourg. Il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots de deux ou trois établissements d'un ordre inférieur, où le voyageur peut encore passer sa soirée avec un certain agrément.

— Où pourrais-je bien aller ce soir? demandai-je au suisse de l'hôtel d'Europe, un jour que le Théâtre-Michel ne jouait point et que le Théâtre-Marie jouait encore *La Vie pour le Tsar*.

Le igantesque suisse, sans me répondre, héla un *drosky* et dit à l'*isvostchik:*

— *Demidof Sad, Officierskaïa oulitsa!* (Au jardin Demidof, rue des Officiers!)

Je montai de confiance dans le *drosky*, sans en demander davantage, et je partis, laissant mon imagination vaguer librement dans le vaste champ des suppositions.

Après avoir roulé vingt bonnes minutes dans des quartiers de moins en moins rassurants, le *drosky* vint s'arrêter à l'entrée d'un long passage en bois, dans lequel je m'engageai les yeux fermés, moralement s'entend; car, le plancher étant fort accidenté, j'aurais pu me trouver fort mal de ne point regarder où je posais le pied. Au bout du passage, un moujik préposé au vestiaire me débarrassa de ma pelisse et de mes galoches; puis je passai dans un vestibule où j'avisai une sorte de guérite décorée du mot *cassa* en russe. A tout hasard, je mis un billet de trois roubles sur le rebord du guichet; une tête se pencha, me dit quelques mots auxquels je répondis bravement : *Da* (oui); puis on me tendit une petite fiche en papier, sur laquelle je distinguai le n° 54.

Je poussai une seconde porte et me trouvai à l'entrée d'une salle de théâtre, toute petite et entièrement en bois; la décoration extrêmement modeste, et l'éclairage plus que restreint rappelaient ceux d'un théâtre d'une ville de province de douzième

ordre. Le rideau (et quel rideau !) était encore baissé.

En attendant qu'il se levât, je gagnai le fauteuil n° 54 (une simple chaise du reste, ce fauteuil), et je me mis à regarder autour de moi. Le public, encore peu nombreux, n'était pas très sensiblement différent, à l'œil, de celui que j'avais vu au Théâtre-Michel, ou même dans les autres théâtres. De ci, de là, cependant, j'aperçus quelques jeunes femmes, soit seules, soit avec des officiers, discrètement vêtues, d'ailleurs, de toilettes fort peu tapageuses.

Je me demandai fort intrigué où je pouvais bien être, et à quel genre de représentation j'allais assister, lorsque les quatre ou cinq musiciens de l'orchestre attaquèrent une ouverture composée, à ce qu'il me sembla, d'une suite de valses allemandes d'un Strauss quelconque ; après quoi, l'abominable rideau (ah ! mes amis, comme dirait M. Sarcey, quel abominable rideau !) se leva.

Ce que je vis jouer alors, ô désillusion cruelle ! c'était une simple opérette, le *Bocaccio* de Suppé, que je devais retrouver, à mon retour à Paris, aux Folies-Dramatiques. Je n'avais pas encore vu *Bocaccio*, mais il ne me fut point difficile de reconnaître au passage le cuvier, le poirier enchanté, et les autres inventions du vieux conteur florentin ; et, malgré ma parfaite ignorance de la langue russe, je pus suivre sans trop de peine la marche et l'intrigue de la pièce. Une opérette, d'ailleurs, se comprend toujours assez,

surtout lorsqu'elle n'est pas ennuyeuse, et celle-ci ne l'était point. Elle était, en outre, très agréablement chantée, malgré l'insuffisance trop criante des décors et le peu de largeur de la scène.

Je goûtai surtout certain chœur d'étudiants et de grisettes, mêlé de danse, avec un refrain plein de saveur, galamment terminé par une pluie de baisers, et de baisers à la russe, c'est-à-dire à pleines lèvres; il est vrai qu'étudiants et grisettes étaient figurés par de jeunes artistes appartenant toutes au même sexe enchanteur; mais enfin l'illusion était assez grande pour que le coup d'œil fût des plus agréables à voir.

Pendant les entr'actes, je descendis au foyer. Il était affreusement sale et misérable, ce foyer; mais le buffet, installé immédiatement à côté, semblait fort apprécié du public; on y buvait, on y mangeait, on y fumait surtout énormément, au point que j'eus quelque peine tout d'abord à distinguer, à travers l'épais nuage de fumée qui régnait partout, un certain nombre de femmes, plus ou moins jeunes, assises autour des tables, ou se promenant au milieu de la foule. Bien que ces femmes ne fussent point toutes jolies (tant s'en fallait!) ni surtout qu'elles fussent habillées avec beaucoup de goût, leur présence n'en suffisait pas moins pour donner à l'aimable réunion un faux air de nos Folies-Bergère, mais de Folies très modérément folles, je dois en convenir.

J'ai lu depuis, dans les journaux, que ce pauvre *Demidof Sad*, que l'on appellait aussi le *Livadia d'hiver*, avait été entièrement détruit par un incendie; je n'en fus que médiocrement surpris, en me rappelant l'extrême légèreté de sa construction où il n'entrait que du bois.

LE CIRQUE CINISELLI

Un autre soir, on me conduisit au cirque, au cirque Ciniselli, le seul, je le crois du moins, que possède Pétersbourg.

Le cirque est un genre de distraction qui me laisse assez froid d'ordinaire; mais n'est-ce pas en voyage surtout qu'on doit prendre son plaisir où on le trouve ? J'avalai donc consciencieusement tous les numéros du programme, et les chevaux dressés en liberté, et l'équilibriste noir, et le jongleur aux poignards dorés, et le célèbre cheval Ivanof présenté par Mlle Caroline Ciniselli.

Mlle Ciniselli, la propre fille du directeur de la troupe, et en même temps la sœur de deux principaux sujets (une dynastie, ces Ciniselli, comme les Franconi, les Loyal, les Loisset, etc.), est une superbe personne, admirablement bâtie, avec un profil d'une élégance, d'une pureté parfaites.

L'ami qui m'accompagnait me dit à l'oreille que cette charmante amazone, italienne d'ailleurs comme son nom l'indique, passait pour avoir attaché à son

char le feu roi Victor-Emmanuel, *il re galantuomo*, lequel, on le sait de reste, était *galantuomo* surtout avec les dames.

Mon ami aurait pu ajouter un autre cancan du même genre, peu connu alors, mais qui, depuis, a fait le tour des journaux bien informés. Cette fois, c'est de l'Empereur lui-même, de l'Empereur Alexandre III, le meilleur et le plus fidèle des maris de son vaste empire, qu'il s'agit. Oui, dans un moment où l'état extrêmement intéressant de l'Impératrice lui donnait des loisirs, l'empereur qui est d'une stature colossale et d'un... appétit merveillleux, se passa certain soir la fantaisie de succéder à feu son cousin le roi d'Italie dans le cœur de la délicieuse écuyère. Or, la fatalité voulut que la nouvelle de ce léger coup de canif (le premier que se fût jamais permis l'auguste personnage !) donné dans le contrat impérial, parvint aux oreilles de l'Impératrice. Le désespoir de celle-ci fut immense, assure-t-on, à ce point qu'elle voulut un moment se retirer chez son père, à la Cour de Copenhague.

Mais je reviens à la représentation. Après un joli ballet dansé par des petites danseuses anglaises presque toutes jolies, et pittoresquement éclairé à la lumière électrique, elle se termina par une pantomime célèbre, celle de Cendrillon. Bien que fort habilement montée, la susdite pantomime ne m'inspira qu'un intérêt relatif, sauf pourtant la réception solennelle du prince Charmant et de la

princesse Cendrillon, et surtout l'arrivée de leurs nombreux invités. Imaginez-vous qu'on avait eu l'idée bizarre, mais fort amusante, de faire figurer au nombre de ces invités les plus augustes personnages de l'histoire contemporaine, et même quelques autres en possession depuis longtemps déjà de l'immortalité. C'est ainsi que nous vîmes défiler successivement, fort comiquement représentés par de jeunes garçonnets, Napoléon Ier, Frédéric II et Victor-Emmanuel, puis l'empereur Guillaume de Prusse avec Bismarck, l'empereur d'Autriche, le sultan, le shah de Perse, le lord-maire de Londres, le Tsar actuel Alexandre III, et enfin Gambetta : Gambetta, en redingote, avec un chapeau de haute forme, des gants blancs, un binocle, et une superbe rosette de la Légion d'honneur. On avait même poussé la recherche de la vérité jusqu'à semer quelques fils d'argent dans l'ébène de sa barbe et de sa chevelure. En outre, on lui avait dessiné une entrée fantaisiste, qui souleva les applaudissements et les rires du public tout entier. Il entrait d'un air délibéré, marchait droit à l'estrade où trônaient le prince Charmant et son épouse, saluait fort gracieusement le couple royal, puis se dirigeait vers la place qui lui était réservée ; mais alors il apercevait Bismarck, arrivé avant lui et assis déjà, de l'autre côté de l'arène, auprès de l'empereur Guillaume ; aussitôt il s'arrêtait, et, tandis que Bismarck se levait et s'avançait vers lui, il l'attendait au

centre de la piste ; les deux champions une fois en présence, au lieu de se prendre aux cheveux comme on aurait pu le croire, se serraient chaleureusement la main ; puis, ils échangeaient un regard d'intelligence, se mettaient le doigt sur les lèvres pour se recommander le secret, après quoi les deux malins compères regagnaient paisiblement leurs places respectives. Cette petite scène drôlatique était enlevée si lestement qu'il était impossible de ne pas éclater de rire.

Une petite remarque que cette pantomime me permit encore de faire, c'est l'antipathie très prononcée que le peuple russe manifeste en toute occasion contre l'Allemagne et les Allemands. Ainsi, l'entrée de chaque souverain était accueillie par une salve d'applaudissements plus ou moins nourrie. Eh bien ! savez-vous quels furent les personnages, dont l'entrée souleva le plus d'enthousiasme, après celle, bien entendu, du Tsar actuel, Alexandre III ? Ce fut Napoléon Ier (on ne se doute pas chez nous de la popularité extraordinaire dont jouit ici l'homme de 1812), et, après Napoléon Ier, Gambetta. L'entrée de l'empereur Guillaume, au contraire, et de son fidèle Bismarck, fut accueillie beaucoup plus froidement.

LES BALAGANS

Pour ne rien oublier, nous dirons encore quelques mots des *Balagans* et des Bohémiennes, deux *insti-*

tutions qu'on ne rencontre guère en dehors de la Russie.

Les *Balagans* sont des pantomimes russes, exécutées par des artistes russes, et qui ne manquent pas de caractère. Malheureusement, on ne peut les voir que pendant les fêtes de la *Maslénitsa*, la semaine au beurre (c'est la semaine qui précède le grand carême, et qui répond à notre carnaval); on dresse alors tout spécialement des petits théâtres en planches, à l'entrée du Champ de Mars, en face le jardin d'Été. Or, comme je dus quitter Pétersbourg bien avant cette époque, je n'ai point vu les *Balagans* et je n'en parle ici que pour mémoire, comme il est dit dans les inventaires.

LES BOHÉMIENNES

Quant aux Bohémiennes, je fus plus heureux et je puis en parler *de visu*.

C'est aux Iles, généralement, qu'il faut aller pour voir ces étranges créatures et les entendre chanter les chants mélancoliques et pleins de saveur de leur pays. Les Iles sont pour Pétersbourg ce que sont les Parcs pour Londres, le Bois de Boulogne pour Paris, le *Prater* pour Vienne, les *Cascines* pour Florence et le *Thiergarten* pour Berlin.

Elles sont au nombre de trois, Krestoffsky, Kamenny et Yélaghine. Pour y arriver, il faut traver-

ser Vassili Ostrof ou Kamennoï Ostrof dans toute leur largeur : la route est longue, mais elle est presque toujours sillonnée, surtout pendant la belle saison, par un nombre incroyable d'équipages fort élégants. Les Iles sont remplies de jardins, de petits théâtres, de concerts, de cafés chantants, de restaurants, où les viveurs jeunes et vieux organisent de joyeuses parties. Le dernier mot, le grand *chic* de la vie élégante ici, c'est de partir au milieu de la nuit, en *troïka,* pour aller entendre les Bohémiennes chez Isler, dans Yélaghine. Seulement, il faut pour cela que le traînage soit bien établi ; or, cet hiver, les beaux froids ne se décident point à prendre, et par suite les Iles sont fort négligées.

Je désespérais donc de faire connaissance avec les sauvages enfants de la Bohême (car je ne pouvais point me flatter que quelque Prince Demidoff me fît la gracieuseté de donner tout exprès pour moi dans son splendide hôtel de la Moïka une fête de nuit, avec les Bohémiennes, le grand luxe des fêtes de millionnaire, ici) lorsqu'un ami vint m'avertir que les susdites Bohémiennes avaient organisé elles-mêmes une représentation pour le lendemain soir dans la Salle du Crédit Mutuel. Voyant que la douceur relative de la température empêchait décidément les amateurs de venir apporter jusque chez Isler leurs applaudissements et leurs roubles, les excentriques artistes avaient fait comme la monta-

gne, elles étaient venues au-devant des amateurs — et des roubles.

On pense bien que je ne fus point le dernier à faire retenir ma place, ni le moins empressé, le lendemain soir, à venir l'occuper.

Le Salle du Crédit Mutuel est une grande salle neuve, d'une simplicité exagérée. Avec ses murs nus et blancs et ses rangées de chaises cannées à dossier de bois, elle a tout juste la gaieté d'un *church* anglais, ou d'une *kirche* hollandaise. Au fond, une grande estrade en bois blanc, peu élevée, avec trois rangs de chaises alignées côte à côte : c'est sur ces chaises, évidemment, que vont s'asseoir les Bohémiennes.

Les voici : elles entrent une à une par une petite porte au bas et à gauche de l'estrade, et vont prendre les places qui leur sont réservées. J'en compte une quarantaine. Sans leur teint bronzé, leurs yeux quelque peu bridés et le noir luisant de leurs cheveux, elles n'auraient absolument rien d'extraordinaire ; il s'en faut de quelque chose qu'elles soient toutes jolies et toutes jeunes, et les robes de soie défraîchies, dont elles se sont parées pour la circonstance, n'ajoutent rien à leurs charmes.

Derrière elles, je vois entrer dix à douze gaillards à grandes moustaches noires et à mine passablement farouche, vêtus de tuniques en drap noir ou en soie bleue, bordées de galon doré : ils vont se placer debout, à quelques pas en arrière des femmes.

Quand tout ce monde a pris place, un des hommes passe sur le devant de l'estrade, comme un ténor qui vient soupirer sa cavatine. Celui-là est habillé plus richement que ses camarades; sa tunique est en velours noir avec le devant et les manches en satin cerise, et son pantalon est orné d'un large galon doré, comme celui des écuyers de l'Hippodrome. C'est le chef de la bande évidemment, le coryphée, celui qui commande aux chanteuses, et qui les dirige. Il porte en travers de la poitrine une guitare, dont il gratte les cordes d'une main, pendant qu'il l'accorde de l'autre.

Les quatre premières chanteuses sont assises au centre et au premier rang; elles chantent, tantôt seules, tantôt deux à la fois, tantôt toutes les quatre ensemble; l'une d'elles, la plus âgée, s'accompagne elle-même d'une guitare. Les autres Bohémiennes sont là pour reprendre les refrains en chœur et surtout pour faire figure. Quant aux hommes, debout au second plan, ils accompagnent également les refrains de la voix et de la guitare dont ils sont munis presque tous.

Ces chants, qui rappellent tout de suite les notes criardes et la monotonie des chants arabes, ne laissent pas que d'avoir une certaine étrangeté pleine de saveur. Parfois même ils sont empreints d'une douceur mélancolique, ou d'une gaieté, d'une fantaisie sauvage, qui ont beaucoup de caractère et de charme.

Le chœur reprend le refrain avec une ardeur qui finit par monter au cerveau de toutes ces femmes; elles entrecoupent leur chant de cris sauvages, elles trépignent sur leurs chaises, elles frémissent, agitées de la tête aux pieds par un tremblement inconscient, elles agitent leurs mouchoirs avec des mouvements fébriles, et se dressent tout debout, comme emportées malgré elles par l'appel des ronflements précipités de la guitare.

Alors, il arrive une chose singulière; ces femmes assez banales, en somme, prennent une figure toute nouvelle sous l'empire de la passion qui les possède. Leur vulgarité disparaît, et leurs visages transfigurés par les éclairs qui s'échappent de leurs yeux fauves, revêtent une sorte de beauté étrange, extrêmement troublante.

Je sortis absolument ravi de la Salle du Crédit Mutuel, et, comme mon ami, moins enthousiaste, essayait de me calmer, en me disant :

— Que serait-ce donc, si vous entendiez les Bohémiennes de Moscou?

— Eh bien, lui répondis-je tranquillement, je ferai le voyage de Moscou tout exprès pour les entendre.

VIII

ET LES FEMMES ?

Ah ! voilà. Faut-il, en ces matières délicates, dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, comme si nous étions devant le fameux Christ de Bonnat, au Palais de Justice? ou plutôt, ne serait-il point prudent d'adoucir un peu la note, d'une main légère et discrète, pour éviter à mes yeux trop clairvoyants l'effrayante perspective d'être arrangés à la façon de ceux de Mounet-Sully dans *Œdipe roi* au cas où cet impertinent chapitre viendrait à tomber entre les mains de quelques belles dames russes ?

Tout d'abord, je dois avouer que je me suis trouvé placé dans des conditions absolument déplorables pour me faire une idée exacte du beau sexe pétersbourgeois.

Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, le deuil

de la Cour et l'internement volontaire de la famille impériale dans sa résidence de Gatchina avaient entraîné forcément la suppression presque complète de toute espèce de fêtes et de réceptions. Les théâtres eux-mêmes étaient à peu près désertés par la haute société, et les quelques dames qui s'y laissaient emmener par aventure ne se croyaient pas tenues, bien au contraire, de se mettre en frais de toilette pour la circonstance : de sorte que ce champ d'observations, si fertile ordinairement pour le voyageur, m'était complètement fermé.

D'autre part, ce n'était pas non plus d'après les échantillons qu'il m'était donné de rencontrer dans la rue, en cette saison, que je pouvais apprécier à leur véritable valeur les charmes du sexe enchanteur des bords de la Néva. Une dame appartenant aux classes élevées de Pétersbourg ne se risque guère sur la voie publique, pendant l'hiver, autrement que dans des voitures bien closes. Si par hasard vous en apercevez quelqu'une traversant la Perspective Newski dans son traîneau ou dans sa *troïka*, vous n'y gagnez pas grand'chose : car cette frileuse beauté sera enveloppée, du talon à la nuque, d'une ample pelisse de satin noir garnie de martre zibeline, de renard bleu de Sibérie ou d'autres fourrures d'un prix extravagant, qui lui donne l'air d'un sac informe. Quelquefois, par exception, ces belles infantes, entre deux visites, font arrêter leur voiture au coin de la Moïka et s'aventurent à marcher

quelque cinquante pas sur le large trottoir de la Perspective; mais leurs mains mignonnes sont enfouies dans un manchon de zibeline ou de renard, un châle d'Oldenbourg plusieurs fois replié autour de leur col de cygne achève de les rendre invisibles, et leurs pieds d'enfant disparaissent dans de larges chaussures de feutre ou de caoutchouc, excellentes contre le froid, mais désolantes pour l'œil des curieux.

Par-ci, par-là, il est vrai, vous croiserez quelques jolies femmes en toilettes tapageuses, au grand chapeau à plume, au manteau de loutre de coupe élégante, mais soyez assuré qu'il s'agit ici d'une Parisienne égarée ou d'une Anglaise accourue de Londres pour assister au couronnement, toujours annoncé et toujours ajourné, de l'Empereur. Quant aux femmes des négociants allemands, assez nombreux à Pétersbourg, comme je l'ai dit, vous les reconnaîtrez à leur type germanique, à leur air de douceur rêveuse, à leurs vêtements confortables, mais peu élégants et d'étoffe plus que simple.

Je serais donc fort embarrassé pour satisfaire sur cet article la curiosité légitime de mes aimables lectrices, si je n'avais pas rencontré là-bas, à point nommé, un Parisien de Pétersbourg fort au courant de la question, et qui se laissa tirer du nez tous les vers que je voulus, avec une complaisance admirable.

Malheureusement, il faut bien le dire, comme un

certain nombre de ses compatriotes, ce diable de Parisien était assez mauvaise langue ; si donc quelques lecteurs timorés me reprochent de n'avoir pas vu le beau sexe pétersbourgeois en beau, c'est à mon Parisien qu'ils devront s'en prendre, et non pas à moi.

Il est incontestable que l'aristocratie renferme bon nombre de jolies femmes, mais ce qui me semble également certain (je le répète, c'est mon ami, ce n'est pas moi, qui parle), c'est que ces jolies femmes savent merveilleusement emprunter à l'art ce que la nature leur a quelquefois méchamment refusé. On m'assure que ces charmantes beautés ont parfois autant, ou même un peu plus, de perles fausses que de vraies perles dans l'écrin de leur bouche mignonne, et que la science compliquée du *maquillage* n'a point de secrets pour elles. Cette habitude de revoir et de corriger les erreurs ou les oublis de la nature est tellement passée dans les mœurs, qu'il est peu de corbeilles de mariage, dit-on, qui ne contiennent un pot de fard.

Mon terrible ami ajoutait (mais cela je n'en crois rien) que ces belles dames ne sont qu'à moitié prudes, bien qu'elles tiennent essentiellement à afficher les apparences d'une vertu solide et bien caractérisée.

Entrez dans le boudoir d'une grande dame russe, vous verrez, étalés sur les guéridons qui avoisinent son canapé, les *Homélies* de saint François de

Sales, *la Cité de Dieu* de saint Augustin, et autres volumes de piété transcendante; mais, si vous avez l'indiscrétion de lever un peu les coussins en cuir brodé de Toula du lit de repos, il y a gros à parler que vous y trouverez le dernier roman de Zola, qui semble avoir hérité de la vogue autrefois attachée à ce bon Paul de Kock.

Indolentes comme des créoles, les dames russes passent la majeure partie de leur temps, étendues sur leur chaise longue, le *papiros* à la bouche. Leur plus active occupation consiste à faire des réussites avec un mignon jeu de cartes, afin de chercher à prévoir l'heureuse réalisation de leurs secrets désirs.

Les superstitions les plus incroyables peuplent ces cervelles inoccupées. Le vendredi ne leur suffit pas comme jour néfaste; elles y ont ajouté le samedi Renverser le sel est, chez nous, un présage sinistre, pour quelques-uns du moins; chez les Russes, il suffit de le passer, à table, à son voisin, pour mériter le courroux du ciel. Si vous voulez éloigner un orage qui vous menace, vous n'avez qu'à réunir dans votre pensée, avant que le nuage n'arrive au-dessus de vous, les noms de huit personnes chauves de votre connaissance, et l'orage passe inoffensif. Vous demande-t-on de vos nouvelles ? Gardez-vous de répondre que vous vous portez bien; le ciel peut vous punir de votre outrecuidance. J'ai vu une dame fort distinguée attribuer devant moi la migraine qui la faisait souffrir à certaine

ceinture violette que sa femme de chambre lui avait mise à son insu. Enfin, vous ne verrez jamais une Russe, ni un Russe du reste, manquer de faire le signe de la croix, chaque fois qu'ils sortent de chez eux, ou quand la voiture se met en marche, quand ils piquent une tête au bain froid, voire même quand ils bâillent! Pensez donc, si le diable allait profiter de l'occasion et entrer chez eux par leur bouche ouverte ! Et je ne parle que pour mémoire du treize, de la chaise qui tombe, de la glace qui se brise , tous présages éminemment néfastes, moins redoutés encore, toutefois, que les trois bougies allumées.

Ces innombrables et minutieuses superstitions tiennent, naturellement, une large place dans les conversations des salons même les plus civilisés en apparence. Au surplus, ce qu'on appelle la conversation n'est ici, en général, qu'un échange de phrases banales et sans intérêt comme sans gaieté. Le Russe a toujours à la bouche les mêmes futilités ; seulement, pour feindre de varier l'entretien, il les dit tantôt en riant, tantôt d'un air profondément sérieux. La causerie s'élève bien rarement jusqu'à prendre le caractère d'une discussion en règle. Toute discussion s'alimente, en effet, d'idées et de principes ; et, comme il n'est point permis au Russe d'en avoir, soit en politique, soit en théologie, soit en philosophie, il est bien forcé de se rabattre sur les menus détails de modes, de théâtre, d'étiquette, sur les faits courants

de la vie quotidienne, les anecdotes et les petits cancans du jour. Tout autre sujet lui étant interdit, il ne s'y aventure que juste assez pour prouver qu'il aurait mieux fait de se taire.

Cette société, toute jeune encore, est frottée d'un brillant vernis, comme un jouet tout neuf; mais, sous ce vernis, la peinture n'est qu'en détrempe et n'a rien de solide. Tout est à la surface. Le Russe vous fera illusion pendant une demi-heure d'entretien; mais, en trois quarts d'heure, vous pourrez le vider à fond et le sonder jusqu'au tuf; ou, pour mieux dire, il n'y a pas de tuf chez lui. Aussi le Russe est-il merveilleusement propre à être un écho et réussit-il fort bien dans la pratique de toutes les langues. Ici encore, il faut nous entendre. Déjà Gautier disait, dans son temps, que les Russes qu'il avait fréquentés à Pétersbourg lui semblaient n'avoir appris le français que dans le *Guide du voyageur*, et qu'ils ne comprenaient plus rien dès qu'on dépassait avec eux les limites de ces dialogues élémentaires. La remarque est vraie encore aujourd'hui, en général du moins : confiez à un Russe des mots, il les rendra avec une sonorité parfaitement exacte; exposez-lui des idées, il ne saura qu'en faire comme d'une monnaie qui n'a pas cours dans le pays.

La vraie vie du Russe, c'est de papillonner de visite en visite; à la mode vénitienne, jusqu'à une heure très avancée de la nuit. Il déploie, pour chan-

mer les brillantes beautés de la société, toutes les ressources d'une galanterie beaucoup plus réelle que la galanterie proverbiale des Français. Nulle part, dans aucun pays, on ne trouve un respect plus exquis de la femme, même chez les militaires.

Cette société russe est, en somme et avant tout, une société polie; j'ai bien envie d'ajouter (si l'on veut bien me passer le calembour) qu'elle l'est surtout en ce sens qu'elle aime à reluire. Le Russe adore en effet les paillettes du costume officiel et les uniformes brodés à l'excès : quand il a conquis le droit de les endosser, il ne rêve plus qu'une chose, c'est de pouvoir les constellér d'insignes, de décorations, de crachats, qui pleuvent ici comme neige, et ce n'est pas peu dire! Tout cela devient parfois une mascarade assez divertissante.

Il va sans dire que les Russes sont extrêmement entichés de leurs distinctions nobiliaires, bien que, vis-à-vis de l'Empereur, ils ne soient guère tous que des « esclaves supérieurs ». La population est divisée en classes et en castes nettement définies.

— Nous avons, me disait une dame en m'énumérant avec complaisance toutes ces distinctions, l'aristocratie de race et l'aristocratie de grades ; puis, nous avons les lettrés, les gens d'esprit, c'est encore une classe à part.

— Je m'en doute bien, Madame,... Et les serfs?

— Comment : les serfs! Il n'y a plus de serfs,

ou pour mieux dire, il n'y en a jamais eu. Les paysans, voulez-vous dire?

— Les paysans, soit, bien que les paysans soient les hommes du pays (le mot le dit), et que les serfs, ceux que j'appelle ainsi, me semblent plutôt les hommes de leur seigneur.

— Oh ! les paysans, est-ce que cela compte?

Les *lions* de cette société russe, ceux qui tiennent le haut du pavé, du parquet, veux-je dire, dans les galantes visites, ce sont ces brillants officiers de la garde que vous rencontrez un peu partout, avec leur capote grise ornée sur l'épaule d'une patte marquant le grade, la poitrine étoilée de décorations, la tête coiffée du casque étincelant ou de la casquette plate à bande rouge. Ces forçats de l'uniforme (forçats très résignés à leur sort, il est vrai) sont condamnés à l'épaulette forcée. Jamais de costume civil, même dans leur intérieur.

Hélas! ces mêmes hommes, que vous voyez si courtois, si galants dans le monde, vous auriez peine à les reconnaître dans ces officiers que vous croisez sur la Perspective, au moment où ils reçoivent, avec une insouciance hautaine, avec une morgue brutale et dédaigneuse, le salut des pauvres diables de soldats qui passent. Du plus loin que ceux-ci aperçoivent un de leurs supérieurs, ils doivent s'arrêter devant lui, faire un demi-tour à droite, et ôter leur casquette, malgré la bise qui souffle, ou la neige qui tombe, sur leur crâne tondu.

Mais revenons (j'allais dire à nos moutons), revenons à nos belles dames de Pétersbourg. Est-ce belles qu'il faut écrire, décidément? Théophile Gautier, le grand admirateur et le peintre exquis de la beauté, disait en 1866, dans son *Voyage en Russie :* Le type de la beauté féminine varie beaucoup dans les races diverses que comprend la Russie dans son immense étendue. Cependant, on peut signaler, comme traits distinctifs, une extrême blancheur de peau, des yeux gris bleu, des cheveux blonds ou châtains, un certain embonpoint provenant du manque d'exercice et de la reclusion que commande un hiver de sept à huit mois. On dirait, à voir les beautés russes, des odalisques que le Génie du Nord tient enfermées dans une serre chaude. Elles ont un teint de cold-cream et de neige, avec des nuances de camélia près de l'onglet, comme ces femmes du sérail toujours voilées et dont le soleil n'a jamais effleuré l'épiderme. Dans la blancheur de leurs visages, leurs traits délicats s'estompent à demi comme les traits du visage de la lune, et ces lignes peu accusées forment des physionomies d'une douceur hyperboréenne et d'une grâce parfaite.

Le croquis ne manque pas de charme, mais il est un peu vague. Ce qu'il en faut retenir surtout, ce sont les lignes peu accusées de la physionomie de la femme russe et l'extrême blancheur de son teint, blancheur due en effet à la vie de serre chaude à laquelle sont condamnées ces indolentes personnes;

joignez à cela l'usage fréquent des bains de vapeur, qui les étiole et les fane très vite.

Quant au costume, il n'a rien, mais rien du tout de caractéristique. Sous leur pelisse de satin noir, doublée de martre zibeline ou de renard bleu de Sibérie, les dames russes portent des costumes de ville, en tout semblables à ceux de nos élégantes Parisiennes. Leurs chapeaux, leurs modes, les moindres détails de leur toilette viennent généralement de Paris. C'est tout au plus si l'on peut dire, comme trait général, que le bleu semble être la couleur favorite des femmes élégantes de Pétersbourg, probablement parce qu'il sied mieux à leur teint blanc et à leurs cheveux blonds.

Si l'on tient absolument à voir un costume national, il faut tâcher d'assister à quelque cérémonie officielle de la Cour, couronnement, mariage, baptême, sortie de Cour, baise-main, etc. Là vous verrez les demoiselles d'honneur de l'Impératrice en grand costume de gala, un costume ruisselant d'or et constellé de diamants, taillé sur le patron du costume de la paysanne de la Grande-Russie.

Cette fonction de demoiselles d'honneur de l'Impératrice, attribuée généralement aux filles des ministres, des ambassadeurs et autres grands dignitaires, est d'ailleurs purement honorifique ; seulement elle donne un rang à la cour, et un rang personnel, en dehors de la famille et du mari. Une demoiselle d'honneur a la libre entrée à toutes les fêtes offi-

cielles, sans que pour cela son époux, si elle vient à se marier, jouisse de la même prérogative : n'eût-elle que seize ans, la demoiselle d'honneur, en outre, est émancipée et a le droit de porter des diamants.

Le grand costume de gala des demoiselles d'honneur *à chiffre* est rouge et or, et coûte au moins cinq à six mille francs; le devant est en satin blanc brodé d'or fin, et la tunique avec la traîne en velours rouge; par-dessus le tout on jette un grand voile en tulle blanc uni. Enfin, elles sont coiffées du *kakochnik*, espèce de diadème en velours rouge, brodé d'or et orné de perles et de diamants, haut de forme, qui encadre d'une manière charmante un joli visage.

Cette coiffure originale se rapproche beaucoup de celle des nourrices, les seules femmes qui dans les villes portent encore le costume russe. Seulement la coiffure des nourrices, ou *pavonik*, diffère du *kakochnik* en ce qu'elle porte un fond fermé, tandis que le *kakochnik* n'est qu'une espèce de large diadème brodé. Avec le *pavonik*, les nourrices portent une robe de damas ouaté, avec une taille sous les bras et une jupe très courte ressemblant à une tunique et laissant voir une jupe d'une étoffe moins riche; ladite tunique rouge ou bleue, ainsi que le *pavonik*, suivant que le nourrisson est un garçon ou une fille; elle est bordée d'un large galon d'or. Porté par une belle femme, ce costume, foncièrement russe, ne manque ni de style ni de noblesse.

Pour en revenir aux demoiselles d'honneur, il y a les demoiselles d'honneur *à chiffre,* celles dont j'ai décrit le costume (le chiffre qui est celui de l'Impératrice, est en diamants sur un ruban bleu clair de la couleur de l'ordre de Saint-André, et se porte sur l'épaule gauche), et les demoiselles d'honneur *à portrait.* Celles-ci sont d'un âge plus vénérable, ce sont d'anciennes demoiselles d'honneur à chiffre qui comptent nombre d'années de service; leur costume est vert et beaucoup moins riche.

Chaque Cour, c'est-à-dire la *maison* de chacune des grandes-duchesses ou princesses de la famille impériale, a également ses demoiselles d'honneur. Naturellement le costume de celles-ci est infiniment moins somptueux que celui des demoiselles d'honneur de l'Impératrice; les broderies ne sont plus en or, mais en argent.

En cherchant bien, on trouvera encore à Saint-Pétersbourg, en dehors des demoiselles d'honneur et des nourrices, un costume qui présente quelques particularités curieuses : c'est celui des jeunes personnes élevées dans ces grands établissements, fondés et entretenus par la Couronne, qu'on appelle ici des *instituts.*

Le premier, le plus important et le plus somptueux de ces instituts, est celui de Smolna qui se divise en deux sections : l'institut des demoiselles nobles et l'institut des demoiselles de la bourgeoisie. Puis vient l'institut Nicolas pour les orphelines des

officiers supérieurs et des hauts fonctionnaires ; il est situé au centre de la ville, quai de la Moïka, près le pont de Police. Citons encore l'institut Sainte-Catherine, quai de la Fontanka, au pont Anitchkine, et l'institut Alexandre, pour les orphelines de classe pauvre.

Rien de magnifique comme ces gigantesques établissements, qui rappellent nos Invalides, tout au moins par leurs dimensions et par la multiplicité des cours, des escaliers, des couloirs, etc. ; pour donner une idée de la largeur grandiose avec laquelle l'installation de ces instituts est comprise, rien qu'en ce qui concerne la musique, l'institut de Smolna ne comporte pas moins de trente salles spéciales, toutes munies d'un piano, où trente élèves peuvent étudier et s'exercer simultanément sans se gêner les unes les autres, tandis qu'à Saint-Denis, notre établissement similaire, c'est à peine si les filles de nos braves légionnaires ont à leur disposition deux ou trois salles renfermant chacune plusieurs pianos : les jeunes élèves étant ainsi forcées d'étudier plusieurs à la fois, je vous laisse à penser si la cacophonie qui en résulte doit faciliter leurs progrès et charmer les oreilles sensibles du voisinage.

Les moindres détails sont traités sur la même échelle. Chaque dame de classe, et elles sont quarante à l'institut Nicolas, a son appartement particulier, où elle peut recevoir ses visites : elle a en outre, pour la servir, une ou plusieurs orphelines

pauvres sorties de l'institut Alexandre. Quant au service extérieur, aux grosses besognes, balayage, entretien des cours, escaliers, calorifères, etc. ; tout cela est fait par des moujiks et par des domestiques habillés avec la livrée impériale.

Le budget de ces instituts, sans aucune doute, est fort lourd ; mais la cassette de l'Empereur est là, qui paye sans marchander, — sans marchander assez même, disent les mauvaises langues.

J'arrive maintenant aux particularités que je vous ai signalées dans le costume des élèves de ces instituts. Le trait le plus saillant de ces costumes, c'est qu'il laisse les bras et le cou nus jusqu'au-dessus du coude et jusqu'à la naissance de la gorge. Pour sortir dans les couloirs, ou quand elles reçoivent les leçons d'un professeur appartenant au sexe moustachu, les élèves jettent sur leurs blanches épaules une petite pèlerine de même étoffe que la robe, et cachent également leurs bras sous des manches qui viennent s'ajuster au-dessus du coude. Le reste du costume se compose d'une robe en lainage, couverte devant par un grand tablier, tantôt noir, tantôt blanc, pour les petites classes du moins ; dans les grandes classes, ou *pépinières*, comme on les appelle, le tablier noir ou blanc tout uni est remplacé par un petit tablier plus coquet en soie noire orné de ruches. Il y a deux costumes, du reste : le costume de classe et celui de gala, mais l'étoffe seule varie, la forme restant la même.

Pour revenir au décolletage des jeunes élèves, l'établissement étant entièrement chauffé du haut en bas par d'immenses calorifères qui ne s'éteignent jamais, cette aimable tenue n'entraîne pas les inconvénients que l'on pourrait craindre au point de vue des rhumes de cerveau. J'ai cherché à savoir, comme de juste, les raisons de ce décolletage; on m'a répondu que c'était surtout dans le but de forcer les jeunes fillettes à être toujours propres et bien tenues. Cette réponse ne m'a satisfait qu'à moitié cependant; mais quelle autre raison pourrait-il y avoir, à moins que... J'ai dit que, lorsque les professeurs à moustache venaient faire leurs cours, le gracieux troupeau des jeunes élèves se couvrait immédiatement les épaules et les bras de la pèlerine pudibonde et des manches protectrices. A part ces professeurs, aucun homme ne peut pénétrer dans les classes; aucun homme, sauf l'Empereur. Ici, en effet, à Smolna comme à l'institut Nicolas, comme aux autres instituts, l'Empereur est chez lui; c'est sa cassette qui défraye ces établissements, c'est sa livrée que portent les laquais; enfin il est maître et seigneur, et, comme tel, il a la libre disposition de toute chose et la libre entrée à toute heure. On m'assure que c'est précisément afin de les mettre toujours en état de recevoir la visite impériale, à n'importe quel moment, que l'on a adopté pour les jeunes élèves cette tenue de cérémonie. Je me figure que le spectacle de toutes ces jeunes épaules

aux formes juvéniles ne doit rien avoir de particulièrement désagréable. L'empereur Alexandre II semble avoir été de cet avis, car il faisait, à Smolna surtout, de fréquentes visites, paraît-il ; et, à chacune de ses visites, pour témoigner sa satisfaction de la bonne conduite et de la remarquable tenue des élèves, il ne manquait jamais de leur distribuer lui-même... sa propre photographie.

C'est même dans une de ces visites à Smolna qu'Alexandre remarqua la belle princesse Dolgorouki qu'il devait épouser plus tard, après la mort de l'Impératrice. La princesse Dolgorouki-Youriefsky était d'ailleurs de noblesse très ancienne, plus ancienne même que celle des Romanoff, sa mère était née Vichnieffsky. Depuis mon retour à Paris, j'ai rencontré la princesse Dolgorouki avec ses trois enfants : c'est une jeune femme, âgée d'une trentaine d'années, d'une beauté quasi impériale, comme sa fortune. On peut la considérer comme le type de la Petite-Russienne, les Petites-Russiennes étant, comme l'on sait, les plus belles femmes de l'Empire. Ajoutons que, malgré la froideur que la haute société russe témoigne à la veuve d'Alexandre II (ce qui explique pourquoi celle-ci préfère le séjour à l'étranger), c'est une personne digne à tous égards du respect de tout le monde. L'Empereur Alexandre III a du reste donné l'exemple, en mettant à la disposition de la princesse une maison somptueusement montée et en lui laissant le soin de fixer elle-même le

chiffre de la pension qui devait lui être allouée pour elle et pour ses enfants.

Mais quittons ces hautes régions et redescendons sur la terre. Jusqu'à présent, d'ailleurs, je n'ai parlé que des femmes appartenant aux classes élevées de la société russe : si même j'en ai parlé avec moins de respect que je l'aurais voulu, influencé que j'étais par les perfides insinuations de l'ami que j'ai dit, j'ai bien peur qu'on ne me trouve encore plus inconvenant, maintenant que j'arrive aux femmes de moujik, aux moujiks femelles, comme les appelle mon terrible cicerone.

Il est certain que la première fois que l'on croise dans les rues de Pétersbourg ces paquets de loques et de chiffons, sans forme ni couleur bien distinctes, on a peine à se figurer qu'on a devant soi des échantillons de ce sexe enchanteur à qui nous devons... celle que nous aimons.

— N'est-ce pas qu'elles sont amoureusement provocantes, me disait mon ami me montrant deux femmes de moujik qui traversaient devant nous la place de l'Amirauté, les jambes enfoncées dans d'informes galoches de bois et des gros bas de feutre montant jusqu'à mi-jambe; le corps perdu dans de larges paletots ouatés d'étoffe commune, de couleur neutre et de propreté plus que douteuse, sous lesquels descendait une jupe d'indienne grossière? Voyez comme ce mouchoir, noué sous le menton, encadre d'une façon ravissante ces déli-

cieux visages au teint blafard et terreux, aux yeux bleus ternes, aux pommettes saillantes, aux cheveux blond filasse, au nez court et retroussé? Entre nous, je n'ai jamais pu me persuader complètement que ces créatures hybrides étaient bien réellement des femmes?

Il faut croire, cependant, que ces pauvres diablesses ont quelque utilité pratique, car les tables statistiques constataient, cette année encore, que les femmes sont d'un tiers moins nombreuses à Pétersbourg que les hommes.

Si encore, pour laisser au malheureux voyageur quelque ombre de consolation, ces fadasses *beautés* avaient quelque chose de caractéristique dans leurs vêtements! Mais point du tout. Il faut pénétrer assez loin dans l'intérieur du pays pour rencontrer des femmes ayant un peu de caractère, sinon par leur physionomie, au moins par leur costume.

A Moscou, les costumes des femmes de moujik ne sont guère plus pittoresques qu'à Pétersbourg. Elles n'ont d'original que la *duschagraïka,* espèce de caraco long, serré et plissé à la taille, bordé d'une ganse d'or ou de fourrures, et dont le nom signifie littéralement *chaufferette de l'âme.*

Les paysannes russes des villages de l'intérieur s'habillent généralement, sous leur touloupe graisseuse, de tissus de coton de couleur éclatante[1];

[1] La fabrication des tissus de coton a pris une grande ex-

elles ne sont jamais plus heureuses que lorsqu'elles sont vêtues des pieds à la tête de violet ou de rouge vif (rouge et beau, c'est tout un dans la langue populaire), ou lorsqu'elles se pavoisent, par plaques, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : robe vert éclatant, tablier jaune, sarafane blanc et mouchoir rouge sur la tête.

Les hasards du voyage m'ayant entraîné jusque dans un domaine voisin d'Ortoma, dans le gouvernement de Tambow, j'ai pu juger par moi-même de la passion des paysannes pour les couleurs vives et hétéroclites. Le costume de ces paysannes ne manquait, du reste, ni d'une certaine grâce, ni d'originalité. Je fus étonné surtout de l'architecture assez compliquée de leur bonnet, dans lequel il entrait même une planchette de bois revêtue de clinquant et enfoncée dans une espèce de *panno* italien aux pans retombant sur les épaules. D'énormes boucles d'oreille, dont la partie inférieure était renflée par un gros flocon de duvet de canard, pendaient sur leurs joues. Au cou, elles portaient un collier fait avec de grosses boules qui semblaient empruntées à des petits jeux de quilles et à l'extrémité duquel étaient accrochés des trochets de médailles et de

tension en Russie, bien que la matière première vienne de l'étranger. Les cotonnades communes sont fort bonnes ; les tissus de coton rouge surtout, qu'on appelle *koumatch*, et dont les paysans font leurs *chemises russes*, sont d'une solidité très grande.

croix bénites. Un spencer de toile blanche, sans taille, à manches larges, et festonné de dessins rougeâtres, leur descendait jusqu'à mi-cuisses, sur un jupon bleu quadrillé de raies jaunes, et mamelonné de gros boutons par devant. Les jambes, dégagées jusqu'au-dessus du genou, plongeaient dans des sandales tressées d'écorces de bouleau et étaient enveloppées, en spirale, de bandes de drap noir, dont une vanité singulièrement placée les portait à exagérer l'ampleur. Pour elles, l'opulence se mesurait à la quantité de bandes de drap dont on pouvait disposer au profit de ses mollets : aussi ne doit-on pas dire en ces contrées naïves, *les plus huppées* mais *les plus pattues* du pays. Il fallait les voir s'apitoyer avec étonnement, ces braves paysannes, sur la parcimonie des belles dames du château, dont elles reluquaient ironiquement les jambes fines et dégagées. Elles ne pouvaient comprendre que des femmes si riches eussent les jambes si menues et si médiocrement garnies.

Le costume, que ces femmes endossaient dans les grandes occasions, ne différait pas sensiblement de celui que je viens de décrire. Cependant, j'ai remarqué un détail de toilette assez curieux, à une noce de paysans à laquelle j'ai eu la bonne fortune d'assister. C'est une espèce de couronne impériale en métal argenté, que les deux conjoints portent sur la tête, pendant toute la durée de la cérémonie. C'était même un spectacle amusant que de voir l'air

embarrassé de ces pauvres malheureux, n'osant plus bouger sous cette luxueuse casquette, qui leur retombait à chaque instant sur le nez !

La cérémonie achevée, les matrones du village[1] emmenèrent la jeune mariée dans un coin de l'église, lui enlevèrent la *Pavieska*, espèce de diadème de clinquant qui est la coiffure exclusive de la jeune fille dans le pays; puis elles coupèrent ses tresses, que jusqu'alors elle avait laissées pendre sur son dos, le bout noué d'une houppe de soie cramoisie, relevèrent ses cheveux sur le haut de sa tête et l'affublèrent du bonnet de la femme mariée, un vaste et peu gracieux bonnet, qui ne permet à aucune mèche de laisser voir le moindre bout de cheveu. A partir du jour de son mariage, en effet, l'épousée doit soigneusement cacher sa chevelure aux yeux des profanes. Ainsi l'exige la pudeur.

Du reste, il n'est que trop facile de constater que la femme russe ne semble pas jouir, auprès de son seigneur et maître, d'une bien grande considération. Le moujik n'a aucune espèce d'idée de ce que nous appelons chez nous les droits de la femme; et l'intelligence de son épouse ne lui inspire qu'une confiance très médiocre, témoin le dicton populaire:

[1] Le mariage, dans les villages russes, est presque toujours une affaire bâclée par les parents ou par des intermédiaires. Dans les grands villages, il y a des marieuses, des *svakvi*, vieilles commères rusées et intrigantes qui tiennent de véritables agences matrimoniales.

les femmes ont les cheveux longs, mais l'intelligence courte. Un autre proverbe assure que sept femmes n'ont qu'une âme toutes ensemble. Un autre, moins galant encore, va plus loin : les femmes n'ont point d'âme du tout, mais seulement une vapeur *(par)*. Il en est d'autres encore qui comparent les femmes à toutes sortes de bêtes désagréables, notamment aux serpents.

En voici encore deux qui donnent une légère idée des agréments que la vie en commun réserve à la femme russe de la campagne : un mari qui ne bat pas sa femme ne l'aime pas; — l'oie n'est pas camarade du cochon.

Aux yeux du paysan russe, un mari est maître absolu de sa femme. Les lois consacrent, du reste, cette sujétion de l'épouse à l'époux : ainsi, le mari peut témoigner en justice contre sa femme, tandis que le témoignage de celle-ci n'est point admis. Le mari a le droit d'exiger que sa femme travaille pour lui, sans qu'il soit tenu pour cela de lui fournir la nourriture et l'entretien. On a vu des paysans russes demander à la femme qui divorçait des dommages-intérêts, sous prétexte qu'ils perdaient en elle une servante, une ouvrière.

A l'église, les hommes se tiennent toujours par devant, près de l'autel; quant aux femmes, elles se placent, comme elles peuvent, derrière eux. Quand l'église est trop petite pour contenir tous les fidèles, les hommes seuls y trouvent place; les femmes

restent dehors, exposées à la neige, à la pluie, ou au brûlant soleil.

Mais le point de l'empire russe où la vie de famille a le caractère le plus despotique, c'est chez les *Pomori*, ou gens de la mer (c'est le nom qu'on donne à tous les Grands-Russiens du versant septentrional, jusque dans le gouvernement de Vologda) qui sont restés à certains égards les Grands-Russiens par excellence, à cause surtout de l'immensité des espaces qui les séparent du reste de la Russie. La fiancée appelle son futur *ostoudnitchok*, « celui qui donne le frisson de la peur », et le mari, avant d'accorder le baiser rituel à l'épousée, lui tire la tresse des cheveux et lui chante une chanson menaçante : « Sous le matelas du lit nuptial il y a un bâton de chêne; à ce bâton de chêne[1] est attaché un fouet de soie à trois bouts, et, quand il fustige, le sang jaillit. » Aussi la pauvre fille voit-elle avec angoisse fuir « sa liberté divine » (*vola bojeskaya)*; elle s'incline trois fois en pleurant devant les saintes images : « Je fais la première génuflexion pour le Tsar très pieux; je fais la deuxième génuflexion pour la Tsarine très pieuse, et je fais la troisième pour moi, jeunette, afin que le Sauveur ait pitié de moi dans la maison étrangère[2].»

[1] E. Barsov; — P. Yefimenko.

[2] *Bulletin de la Société anthropologique de Moscou*, XIII. — P. Yefimenko, *Matériaux...*

Et cependant, il est hors de doute pour nous que la femme russe est généralement supérieure à l'homme par l'intelligence, dans les basses classes tout aussi bien que dans les classes élevées.

Dans les gouvernements un peu éloignés de la capitale, le paysan passe la plus grande partie de son hiver à ne rien faire. Une fois sa récolte rentrée et sa moisson de l'année suivante préparée, quand la neige couvre la terre qui dort jusqu'au retour des chaleurs, le paysan fait comme la terre, il dort. Tout son temps, il le passe, accroupi ou couché, sur son large poêle, un véritable four, d'où il ne descend guère que pour aller chercher de l'eau ou couper du bois dans la forêt prochaine.

Quant à la femme, c'est autre chose. Elle ne dort pas, elle; et, quand elle a pris soin du ménage et des enfants, elle emploie le temps qui lui reste à différents travaux: elle ne reste pas une heure oisive, elle fait de la toile, de la dentelle, de la broderie. Cela ne rapporte guère, faute de débouchés; toutefois, cela fait rentrer un peu d'argent à la maison; les jeunes filles s'amassent ainsi une petite dot. Des colporteurs passent acheter ces marchandises sur place, à un prix extrêmement bas, puis ils les revendent à d'autres qui vont les offrir par les maisons, dans les villes, à un prix fort inférieur à ce que cela coûterait dans les magasins.

Le chapitre des vertus domestiques des femmes russes de la campagne n'est guère plus édifiant que

celui des vertus domestiques des femmes russes des villes[1]. Mais, en cette matière délicate, je ne puis parler que par ouï-dire bien entendu. Je décline donc, en ce qui me concerne, la responsabilité de mes impertinentes assertions.

Tout le monde a un peu dit que la pudeur était une affaire de latitude. Ici, dans l'intérieur de la Russie, elle ordonne à la jeune fille, une fois mariée, de dissimuler scrupuleusement ses cheveux sous un bonnet en forme d'éteignoir : mais pour les autres trésors féminins qu'en certains pays il est de bon goût de cacher avec le plus grand soin, leur divulgation ne semble pas présenter pour ces primitives populations la même importance. Un ami, que j'ai rencontré dans ce domaine voisin d'Ortoma dont je parlais plus haut, m'a raconté que durant la saison des chaleurs, alors qu'il faisait la sieste sur la rive d'un étang voisin du château, il avait vu vingt fois des bandes de paysannes de tout âge et de toute nuance laisser tomber, à quelques pas devant lui, jusqu'aux voiles les plus mystérieux, sans hésitation, sans embarras, avec une insouciance naïve qui désarmait toute velléité fantaisiste.

[1] Ci-joint quelques petits, mais éloquents, renseignements empruntés à la statistique :

Naissances illégitimes à Pétersbourg, de 1856 à 1865 : 30 pour 100.

Entrées aux Enfants trouvés de Pétersbourg en 1876 : 7,578 enfants, dont 7,190 illégitimes

Et, comme je poussais un peu mon ami, en lui demandant si ces Chloés campagnardes avaient toutes conservé, à défaut de l'innocence de la chaste héroïne du vieux Longus, la fermeté conjugale de dame Lucrèce, il me répondit par une belle tirade sur les conditions particulières de l'existence en ce pays de Cocagne, qui se terminait ainsi : « En somme, le pays n'ayant aucun débouché et devant consommer tous ses produits, il en résulte que la vie y est à bon marché. Pour le prix d'une côtelette *première* à Paris, vous avez ici un mouton complet (autant qu'un mouton peut l'être). Pour dix copecks, vous avez un petit cochon de lait; et, pour le double.... la vertu d'une paysanne. Vous voyez que les objets de première nécessité sont à la portée de tous les appétits. »

IX

COMMENT L'ON MANGE A SAINT-PÉTERSBOURG

Il n'est pas absolument indispensable d'être un gourmand, ou un gourmet, breveté, pour attacher une certaine importance à l'alimentation des pays où vous amènent les hasards du voyage. Nous autres Français, en particulier, nous avons une tendance marquée à vouloir goûter, quand même et à tout prix, aux plats extraordinaires, excentriques, invraisemblables, que nous ne connaissions que par un vague ouï-dire et que nous sommes assurés de ne pas retrouver ailleurs! Parfois l'expérience nous coûte cher, cher à l'estomac surtout; et alors il arrive ceci, c'est que, notre première curiosité satisfaite, ou déçue plutôt, nous repoussons avec horreur toute nouvelle tentative d'acclimatation... stomachique, et nous ne voulons plus entendre parler que de ce qui se rapproche de notre cuisine.

Je ne crois pas avoir le palais d'une délicatesse exagérée, mais je vous confesserai tout bas, et même tout haut, que quant à moi l'expérience en question ne m'a rien moins que ravi.

J'ai d'ailleurs, pour me couvrir de l'audace impertinente de ma profession de foi, l'autorité d'un homme qui aurait été un grand cuisinier, comme chacun sait, s'il n'avait point été détourné de sa véritable vocation par les attraits décevants de cet autre genre de cuisine qui s'appelle la littérature, Alexandre Dumas.

Dès son arrivée à Saint-Pétersbourg, sous prétexte de lui faire honneur et plaisir, c'était à qui avait voulu le mettre à même d'apprécier les mérites de la cuisine nationale russe; cela était devenu une véritable persécution, à laquelle le malheureux se dérobait le plus souvent qu'il pouvait, pour aller savourer voluptueusement, dans quelque hôtel cosmopolite, un os de côtelette moins barbare ou un bifteck plus civilisé. Aussi avait-il emporté pour la cuisine russe une horreur solidement caractérisée qu'il ne se donna pas la peine de dissimuler dans son amusant *Voyage en Russie.*

Pour moi, ce qui m'a frappé tout d'abord, c'est la quantité invraisemblable de nourriture, tant solide que liquide, qu'un estomac russe est susceptible d'absorber. On dîne généralement, à Saint-Pétersbourg, vers cinq ou six heures. Les soirées, qui commencent assez tard et se prolongent fort avant dans la nuit,

se terminent immanquablement par un plantureux souper, auquel les invités font grand honneur, sans préjudice des gâteaux de toute sorte et des innombrables tasses de thé qu'ils ont pu ingurgiter au cours de la soirée. J'ai vu des gens d'aspect plutôt chétif, et qui devaient avoir dîné comme tout le monde, engloutir successivement sous mes yeux, vers une heure du matin, de formidables tranches de poisson, plusieurs assiettées de rostbeef aux pommes et des cuisses entières de poulet froid, le tout arrosé de grands verres de vin pur.

Je ne pus m'empêcher de témoigner de mon étonnement devant un docteur pétersbourgeois, qui me répondit philosophiquement, tout en acceptant de la main du maître d'hôtel une énorme tranche d'esturgeon au raifort ;

— Oui, on mange trop à Pétersbourg, et on ne s'en porte pas mieux pour cela !

Il est vrai qu'en sa qualité de fils d'Esculape, il avait à son service des immunités, ou des recettes, spéciales, pour prévenir ou corriger les inconvénients de ces excès de nourriture.

Quelque chose de tout à fait spécial à la Russie, en la matière, et de tout à fait caractéristique, ou typique, comme l'on dit, c'est le *zakousk* ou la *zakouska*. On appelle ainsi une petite dînette préliminaire, qui sert de prélude à chaque repas et qui est destinée à ouvrir l'appétit des convives. Elle se compose d'une série de hors-d'œuvre très variés, tels que caviar frais,

filets de harengs marinés, anchois, saumons, *stroemlings* (petits poissons crus marinés que fournissent plus spécialement les pêcheurs de l'île d'Œsel, l'île des vieux sanctuaires du nord), olives, bœuf fumé, tranches de saucisson, sandwichs de pain blanc et de pain bis, radis, beurre, fromage de plusieurs sortes et confitures de toute espèce.

La *zakouska* est arrosée généralement d'un petit verre de kummel d'Asslach ou d'Ekau, d'eau-de-vie, de *cumin* (espèce d'anisette qui rappelle le *raki* de Constantinople et des îles grecques), de *listafka*, excellente liqueur confectionnée avec les jeunes feuilles du *black currant*, et de quelque autre liqueur à base d'eau-de-vie faite avec les cerises, les prunes, les myrtils ou l'*amonika*, fruit très voisin de notre mûre des ronces.

La *zakouska* se prend debout, devant un guéridon placé dans un coin de la salle à manger, et qui sert de buffet. A l'hôtel, avant de gagner sa place à la table d'hôte, chacun des convives va faire une station devant une sorte de dressoir, sur lequel la *zakouska* est préparée avec un grand nombre de soucoupes et de petits verres. Si vous préférez vous faire servir dans votre appartement, le garçon ne manquera jamais de vous apporter avant toute autre chose un plateau chargé de la *zakouska*. Bien entendu, la *zakouska* se paye à part, pas trop cher d'ailleurs.

Le caviar frais, qui joue le principal rôle dans la

zakouska, est un merveilleux hors-d'œuvre, inconnu, on peut le dire, en dehors de la Russie. Le caviar n'est autre chose que la laitance de l'esturgeon : lorsque ce poisson est encore vivant ou à peu près, sa laitance est un régal tout bonnement exquis. Il y a, en réalité, trois espèces de caviar : le caviar tout à fait frais (c'est le plus estimé) ; le caviar moins frais ou un peu salé ; et le caviar conservé, c'est-à-dire très salé. C'est ce dernier seul que nous connaissons en Europe, où il arrive pressé en baril. On le consomme surtout entre deux tartines de pain, sous forme de sandwichs. Inutile d'ajouter que cet apéritif est non moins propre à développer la faim que la soif.

L'esturgeon, d'où l'on tire le caviar, est un poisson infiniment plus estimé d'ailleurs en Russie qu'en Angleterre, où il n'est guère servi sur les tables recherchées. Je dois convenir, pour être véridique, qu'une tranche d'esturgeon froid avec de la gelée et du beurre de raifort n'est pas chose à dédaigner.

Mais je reprends mon discours. La *zakouska* une fois avalée, chaque convive, en s'asseyant à sa place, trouve à côté de son couvert plusieurs rondelles de pain, minces comme les jetons de présence d'un académicien. Chacune de ces rondelles est d'un pain différent : l'une est de pain noir ou pain de seigle, grossier, pâteux et désagréable quand il est frais, fort aromatisé de coriandre, d'anis,

d'écorce de citron, de cumin ; l'autre, de pain gris, ou pain aigre, fait avec de la farine d'orge tamisée très fin (ce pain, *tchorne bled* en russe, est fort estimé et on le retrouve sur les meilleures tables; quant aux paysans, ils le préfèrent au pain blanc) ; la troisième enfin de pain de froment [1] ou pain blanc.

L'usage du pain est extrêmement restreint, du reste, en Russie. L'abus de cet aliment, si populaire chez nous, passe pour développer là-bas certains vices du sang auxquels les habitants du pays sont fort sujets.

Quant aux potages russes, je ne suis pas de l'avis de cet aimable ministre des Beaux-Arts dont on disait qu'il préférait également tout le monde, j'avouerai plutôt que je les ai trouvés plus exécrables les uns que les autres. Et Dieu sait si la liste en est variée ! potage au poisson, potage au vinaigre et au cochon de lait, potage aux poires tapées, potage à la glace, et enfin potage à la choucroute, au mouton et au bœuf. Ce dernier, qu'on appelle le *tchi* ou *stchi*, est le mets favori des Russes, et

(1) Le froment, comme le maïs, ne croît guère que dans le midi de la Russie ; l'orge et l'avoine viennent surtout au nord et à l'ouest. Le seigle, lui, est le blé national par excellence. Tout bon Russe préfère le pain noir de seigle au pain blanc de froment. C'est du seigle que se tire la boisson nationale russe, le *kwass ;* c'est du seigle aussi que l'on distille ces énormes quantités d'eau-de-vie qui enrichissent les propriétaires, tout en ruinant la santé des pauvres gens.

la principale, je dirai presque la seule, nourriture des paysans et du soldat. Il n'a pourtant pas l'aspect bien appétissant, avec la graisse flottant sur les feuilles de choux, tandis que les brindilles de bois, éparses parmi les morceaux de viande hachée, peuvent donner à penser qu'un des fagots a dû tomber dans la marmite. Il paraît que, pour que cette sorte de chou farci mis en soupe soit mangeable, il faut qu'il soit préparé au moins vingt-quatre heures à l'avance. Alexandre Dumas en a parlé sans le moindre enthousiasme.

Le *tchi*, dit-il, dont l'étymologie doit être chinoise, est une soupe aux choux, infiniment moins bonne que celle que notre plus pauvre fermier envoie à ses ouvriers, quand sonne midi. On la sert avec les morceaux de viande, bœuf ou mouton, qui ont servi à la confectionner. Il va sans dire que ce bœuf ou ce mouton a perdu toute saveur. En outre, comme on ne se doute pas de ce que c'est qu'un pot-au-feu en Russie, la viande, mal cuite ou cuite à grand bouillon, reste coriace, filandreuse, immangeable enfin.

Tout cela n'empêche pas que d'un bout à l'autre de l'empire russe, depuis le moujik jusqu'au boyard, tout le monde dévore avec délices cette soupe nationale. L'hiver, quand un *barine* voyage dans l'intérieur, il ne manque jamais d'emporter dans la caisse de son traîneau du *tchi* congelé, qu'il fait dégeler et qu'il mange aux stations.

Une autre soupe dont raffolent également les Russes, c'est la soupe au sterlet, ce poisson presque inconnu en dehors de la Russie et qui, même à Saint-Pétersbourg, coûte des prix fabuleux, trente ou quarante roubles, quelquefois davantage; par la raison que, pour être servi dans les conditions voulues, il ne doit faire qu'un saut de l'eau sur le feu. Or le sterlet ne vit que dans les eaux de l'Oka et du Volga, et, pour qu'il arrive vivant à Pétersbourg, il faut qu'il y soit transporté dans de l'eau provenant du fleuve même où il est né. L'été encore, où l'on peut conserver cette eau à une température convenable en s'arrangeant pour qu'elle ne soit pas exposée au soleil, il n'y pas grand mal. Mais l'hiver, quand il gèle à 30 degrés et que le sterlet doit faire 700 à 800 verstes pour passer du fleuve natal dans la marmite et y passer vivant, c'est une autre affaire. On est alors obligé, à l'aide d'un fourneau habilement ménagé, non seulement d'empêcher l'eau de se glacer, mais de la maintenu à sa température ordinaire, température moyenne entre l'hiver et l'été, c'est-à-dire 8 ou 10 degrés au-dessus de zéro. Aussi le sterlet coûte-t-il trois ou quatre fois davantage en hiver qu'en été. Autrefois, avant la création des chemins de fer, les grands seigneurs russes, amateurs de la soupe au sterlet, avaient des fourgons spéciaux avec four et vivier, pour transporter les sterlets du Volga et de l'Oka à Saint-Pétersbourg : ce qui leur permettait

de faire voir à leurs convives, vivant et nageant, le poisson qu'un quart d'heure après ils devaient manger en potage. Cela ne rappelle-t-il pas le beau temps des Romains, où les Lucullus faisaient transporter vivants les poissons destinés à leur table, d'Ostie à Rome, au moyen d'une poste d'esclaves ayant ses relais de trois milles en trois milles, et se donnaient la suprême jouissance de voir, à mesure qu'agonisaient la dorade ou le surmulet, s'effacer peu à peu les nuances irisées de leurs écailles ? Ajoutons qu'à Saint-Pétersbourg presque tous les grands restaurants ont un petit réservoir destiné à conserver les sterlets ; de sorte que les amateurs peuvent choisir eux-mêmes et faire retirer sous leurs yeux, à l'aide d'un filet, celui qu'ils désirent déguster.

Le sterlet n'a point l'écaille brillante de la dorade ou du surmulet ; il tient, à la fois, de la perche et du barbillon, dont il a surtout le goût de vase. Alexandre Dumas prétendait que ce poisson n'était pas autre chose que l'esturgeon en bas âge, *Acipenser ruthenus*; bien que, ajoutait-il, les Russes soutiennent que c'est lui que M. Scribe a désigné dans *la Muette de Portici* sous l'ambitieuse dénomination de *Roi des mers*. Le célèbre romancier était bien loin, d'ailleurs, de partager le fanatisme de ses hôtes pour le sterlet : il lui préférait de beaucoup la simple bouillabaisse marseillaise. Je suis, quant à moi, absolument de l'avis de Dumas, et j'avoue ne pas comprendre l'enthousiasme que

le sterlet excite dans ce pays. Sa chair m'a paru fade et grasse ; et l'on ne sait même pas en relever la molle saveur à l'aide d'une sauce savamment combinée. Ses arêtes, en outre, sont gélatineuses et se mâchent facilement, ce qui n'a rien de particulièrement agréable.

Sterlet à part, le poisson en général fait l'objet. à Pétersbourg, d'une consommation considérable. Il y arrive de tous les points de l'empire, et par tous les moyens de communication, par eau aussi bien que par terre ; il y arrive vivant et mort, sec et gelé. Mais c'est surtout à l'état gelé et par le traînage que les rivières du Nord et de la mer Blanche, principalement, l'expédient en quantités invraisemblables. C'est en accompagnant l'un de ces convois de poisson, d'Arkhangel à Pétersbourg, que le grand poète russe, Lomonosoff, alors pauvre et inconnu, fit son entrée dans la capitale qu'il devait illustrer par son génie [1]. La mer Caspienne et la mer Noire

[1] Né en 1711, près d'Arkhangel, Lomonosoff était le fils d'un pauvre pêcheur. Ce ne fut qu'après bien des privations et des difficultés de tout genre qu'il acquit les connaissances les plus variées dans les sciences comme dans les lettres, car il fut non seulement poète, mais chimiste, mathématicien, historien ; il avait une activité d'esprit qui tenait du prodige. Ses méditations sur la gloire de Dieu ont été traduites en français. Outre sa *Pétréide*, ou poème sur Pierre le Grand, il a écrit deux tragédies, une histoire de Russie, plusieurs traités de grammaire, de physique et de métallurgie. Il cultivait en outre les beaux-arts et s'occupait aussi d'industrie. Enfin, ce fut lui qui, le premier en Russie introduisit la rime dans les vers et fixa les règles de la versification.

envoient aussi à Pétersbourg le dessus du panier de leurs pêches. Les poissons les plus recherchés ici, après le sterlet et l'esturgeon, sont les saumons, les brochets et les truites de la Néva ; puis viennent les brêmes, les perches, les soudacs, les truites saumonées, les mugils, les éperlans, etc. Outre les réservoirs particuliers des principaux restaurants, on peut acheter des poissons vivants dans de vastes boutiques établies sur la Néva même et sur presque sur tous les canaux, ceux de la Moïka et de la Fontanka notamment : le poisson y est conservé dans de larges viviers , dont l'eau est fréquemment renouvelée et maintenue à une température constante. On est sûr de l'avoir ainsi toujours frais et pas trop cher, sauf les jours de jeûne où il double de prix. L'aspect de ces grandes boutiques de poisson en forme de bateau, qu'on appelle ici des *sadoks*, est très original, surtout pendant l'hiver, alors que la Néva et les canaux sont gelés et couverts de neige. C'est un spectacle fort amusant, quand on passe sur le Quai Anglais ou qu'on se promène à pied sur la Néva de regarder les poissons qu'on retire de ces *sadoks*, pour les livrer aux acheteurs. Lorsque l'écope les ramène du fond de leurs caisses et les jette tout palpitants sur le pont du bateau, ils cabriolent deux ou trois fois en se tordant, mais bientôt ils s'arrêtent raidis et comme emprisonnés dans un étui transparent : l'eau qui les mouillait s'est subitement gelée autour d'eux.

Le gibier est également très commun à Pétersbourg. Il y arrive surtout des gouvernements d'Olonetz et de Vologda. Les espèces les plus abondantes sont la gélinotte, la perdrix grise, le coq de bruyère, la caille, l'outarde, le faisan, la bécassine, le pluvier, le courlis, le râle. Le lièvre est très commun.

Quant à la viande de boucherie, les bêtes à cornes arrivent à Pétersbourg par la voie de terre, soit des provinces méridionales, soit des bords de la Baltique ou de la mer Blanche. Les bestiaux qu'on élève dans les environs de Pétersbourg ne sont pas si appréciés pour la boucherie. Les bœufs les plus estimés sont ceux qui viennent du pays des Cosaques et les veaux les plus délicats ceux qui viennent d'Arkhangel; les premiers voyagent en troupeaux sous la conduite de Cosaques à cheval, armés de fouets et de longs aiguillons et qui ont en eux quelque chose de sauvage et de farouche.

L'usage de la viande est, du reste, limité aux classes élevées presque exclusivement. Quant au moujik, il n'en consomme qu'exceptionnellement; la viande lui est interdite, en outre (ainsi que les œufs et même le lait), par les règlements de l'Église, pendant plusieurs mois de l'année, notamment pendant les sept semaines de carême, pendant deux ou trois semaines de juin, et pendant les cinquante-cinq jours qui s'écoulent du commencement de novembre à la Noël, sans parler du mercredi et du vendredi de chaque semaine.

Ajoutons que, si la viande de boucherie est rare et généralement peu succulente, la façon dont on l'accommode n'est pas faite pour en relever la saveur. Tout rôti, en Russie, se fait au four, a dit Alexandre Dumas, de sorte qu'il n'y a pas de rôti en Russie.

En fait de légumes, les nombreux jardins maraîchers, qui occupent les environs immédiats de la capitale, en fournissent de toutes sortes à son marché, mais ils demeurent d'un prix élevé. Les seuls légumes, ou à peu près, que le paysan russe puisse se procurer, sont les choux aigres et les concombres ; ce sont, du reste, les ingrédients favoris qui forment la base de la cuisine du moujik ; il les arrose du *kwass*, boisson fermentée que nous ne recommandons pas sans réserve, non plus du reste que les deux légumes en question, au voyageur dont le palais n'est pas suffisamment acclimaté.

Si les légumes sont difficilement abordables à Pétersbourg, que dire des fruits qui y atteignent le prix de véritables objets de luxe? A moins qu'il ne s'agisse d'une maison tout à fait riche, vous verrez rarement sur les tables, même les plus abondamment servies, d'autre dessert que des entremets, des plats sucrés, des gâteaux secs, des confitures, et ce qu'on appelle ici des *délicatesses* et en Allemagne des *delicatessen ;* quant aux fruits, ils brillent généralement par leur absence, sauf les raisins de Crimée, de gros raisins d'un jaune opaque, assez

frais à la bouche, mais sans grande saveur. Malgré le prix élevé des fruits, vous en trouverez de superbes échantillons, groupés avec art aux vitrines des marchands de comestibles de la Perspective Newski et des autres principales voies : tels qu'ananas, raisins de Portugal, citrons, grenades, poires et pommes de France, prunes de reine claude, melons et pastèques; mais ne vous hasardez point à vous laisser tenter par leurs mines appétissantes, si vous n'avez pas le porte-monnaie surabondamment garni. Quant aux pommes vertes, acides et à moitié gâtées, que les moujiks offrent aux passants sur les trottoirs de la Perspective ou sous les arcades du *Gostini-Dvor*, il faut une grande bonne volonté pour admettre que ce sont des fruits; elles n'en trouvent pas moins de nombreux acheteurs.

Pour compléter l'édification de mes lecteurs sur ce chapitre, je les conduirai maintenant dans quelqu'un des grands restaurants de Pétersbourg, où il m'a été donné de savourer la cuisine nationale dans toute sa beauté. Ces restaurants n'ont d'ailleurs, en dehors des menus, rien d'original ni de caractéristique. Voici quelques-uns de ces menus, que j'ai conservés avec un soin religieux : d'abord, bien entendu, avant le potage, l'inévitable *zakouska*, composée de caviar frais, arrosée de kummel d'Ekau et de *hatchichenné*, sorte d'eau-de-vie aromatisée; comme potage : du *tchi* au gruau, et, avec le *tchi*, des *piroggi*, petits pâtés à la viande ou au

poisson qui se servent ici avec toutes les soupes; puis, un cochon de lait au raifort; un *bitok*, espèce de hachis de viande; un sterlet du Volga; du raisin (de Crimée, naturellement); du thé jaune aromatisé. Comme boisson, pendant le repas, du champagne frappé, la base de tout dîner russe de bonne compagnie, et du *lompapo*, boisson originale et fort agréable, mais qu'il faut boire sans l'avoir vu faire; c'est un mélange de bière, de citron, de sucre et de pain noir grillé, qui se sert sur la table dans un grand vase d'argent, en forme de gobelet d'escamoteur retourné, qu'on appelle une *shopka*.

Voici encore le menu d'un dîner qui me fut offert dans un des premiers restaurants pétersbourgeois par un aimable Conseiller d'État Actuel, fort au courant, à ce qu'il me parut, des petits mystères de la cuisine de son pays natal: la *zakouska* d'abord, composée de caviar frais, de saumon fumé, de *bialaribitza* fumé, de salade de hareng en mayonnaise; la *selianka* (ou potage) au sterlet frais, avec les *piroggi* au poisson; le petit cochon de lait au raifort; les côtelettes de poulet Pojarsky aux légumes frais; le *gourievska kacha* (ou gâteau de gruau de Gourieff) aux fruits de France.

Donnons encore les noms de quelques plats russes, relevés au vol, parmi les menus du jour, que certains restaurants et certains hôtels font ordinairement insérer à la quatrième page du *Journal de Saint-Pétersbourg*.

Potages : *Rastégai*, *Rassolnik*, *Tchi* aigre.

Poissons : Filet de Soudac à la Colbert, Soudac sauce ravigote, sigui à la meunière.

Entrées : Côtelettes de volaille Pojarsky, *Zrazy* à la Nilson, Cochon de lait farci de Kacha.

Rôt : *Irishtew* de mouton.

Légumes : Pommes de terre Pouschkine.

Ces dîners sont cotés deux roubles, deux roubles et demi, ce qui, au taux actuel du rouble, représente cinq francs et six francs cinquante, un prix qui n'a rien d'exorbitant, en somme. Il est vrai que le vin se paie à part et qu'il est fort cher : je parle du vin de France, car on trouvera dans les caves à vin (débits à la bouteille ou au panier) établis aux sous-sols des maisons de la Perspective et de la rue Gorokovaïa, des vins de toute sorte et de toute provenance, sans parler des vins que la Russie méridionale produit en assez grandes quantités [1].

[1] C'est surtout en Crimée, dans le Caucase et en Bessarabie, que cette industrie s'est développée depuis quelques années. Dans le Caucase, on conserve le vin dans des peaux et il en garde toujours le goût. Les vins de Crimée et de Bessarabie sont assez agréables sur place ; mais quand ils parviennent à Pétersbourg ils sont généralement très mauvais. Cela tient sans doute à ce que l'on augmente la quantité aux dépens de la qualité, afin de pouvoir les vendre à bas prix malgré la cherté des transports. Il y a aussi en Crimée plusieurs établissements où l'on fabrique des vins de toutes sortes : bordeaux, madère, bourgogne. Quant aux champagnes, c'est principalement à Pétersbourg et à Moscou qu'ils se fabriquent.

La bière est à peu près inconnue dans les provinces du midi

Néanmoins le vin n'entrera jamais ici dans la grande consommation : la véritable boisson nationale, celle qui est d'un usage universel du haut en bas de l'échelle sociale, avec le *kwass*, sorte de très petite bière faite de pain noir [1], et le *vodka*, eau-de-vie de seigle qui fait de grands ravages dans le peuple, c'est le thé *(tsa)*.

Dans le premier restaurant, ou le premier *traktir*, venu, chez le plus pauvre moujik, ou dans la somptueuse maison d'une *Haute noblesse* quelconque, l'objet qui vous frappera les yeux tout d'abord c'est le *samovar*, l'inévitable *samovar*, le meuble russe par excellence. Vous n'ignorez pas que le *samovar*

et du centre de la Russie ; mais les provinces de l'ouest se livrent à sa fabrication avec un grand succès. La bière de Varsovie, notamment, tient son rang à côté des meilleures bières d'Allemagne ; elle se vend dans des bouteilles qui ont la forme de celles de Champagne et qui font sauter le bouchon comme le vin favori des Russes.

Une autre liqueur peu usitée en France, mais fort appréciée en Russie, où elle est la boisson de luxe par excellence du peuple, bien que le prix n'en soit pas beaucoup plus élevé que la bière, c'est l'hydromel. L'apiculture est une branche secondaire de l'agriculture russe, mais non une branche sans importance. Les ruches, moins pittoresques qu'en France, sont de simples troncs d'arbres évidés et fermés soigneusement ensuite, sauf une toute petite ouverture laissée pour le passage des abeilles. Nos ruches de paille, ouvertes par en bas, ne les défendraient pas suffisamment contre le froid de l'hiver.

[1] Le *kwass* s'obtient en faisant fermenter dans de l'eau de la farine de seigle et des croûtes de pain ; on l'extrait aussi de certains fruits acides. Celui qui se fabrique à Saint-Pétersbourg est justement renommé ; il est jaune, mousseux et d'un goût piquant et agréable qui rappelle celui du cidre.

qui se prononce *samavar* et qui signifie littéralement *qui bout par soi-même*, est une espèce de bouilloire en cuivre poli, d'une forme généralement charmante [1]; il est traversé intérieurement par un cylindre creux, que l'on remplit de braise, ce qui permet d'entretenir l'eau à la température de l'ébullition. L'eau bouillante est un des éléments de la vie de ce pays, où la consommation du thé est de tous les instants. On prend le thé ici le matin en se levant, le soir avant de se coucher, au milieu de la journée, à toute heure enfin et sous tous les prétextes. Déterminer le nombre de tasses de thé, ou plutôt de verres de thé (car c'est dans un verre sans pied, dans un gobelet de cristal ou de verre, et non dans une tasse, que le thé se prend), qu'un Russe peut ingurgiter dans le courant d'une soirée, serait impossible; douze, quinze, vingt verres ne sont rien pour un amateur, et, si vous le laissez seul en tête à tête avec la théière, tenez pour certain qu'il ne désertera point son poste avant d'avoir complètement vidé celle-ci, quelles que soient d'ailleurs ses dimensions.

Les Russes mêlent quelquefois un peu de crème à leur thé, une tranche de citron avec un petit morceau de sucre, mais jamais ils n'y mettent de lait; ils prétendent que le lait ne fait que gâter le thé. On vous sert aussi avec le thé, dans les mai-

[1] Les plus renommés se font à Toula.

sons bourgeoises, des gâteaux secs et des soucoupes remplies de confitures d'airelles, de baies de sorbier et de cassis.

Dans les *traktirs*, établissements très répandus à Saint-Pétersbourg et qui tiennent à la fois du débit de bière et de liqueurs et du traiteur (dont ils rappellent du reste le nom) [1], le thé se prend à l'état naturel, tout simplement, sans crème, sans lait, presque sans sucre. Le sucre se sert ici d'ailleurs par tout petits morceaux, comme un objet de luxe. Il est dur comme le marbre, fond difficilement et sucre peu. Dans le peuple, avant de porter son verre à sa bouche, on se contente généralement de se mettre entre les dents un petit morceau de la précieuse denrée.

Voulez-vous que nous entrions dans un de ces *traktirs*, où les marchands de condition ordinaire, les petits employés, et généralement tous les gens appartenant aux classes inférieures, vont prendre le thé? Ce qui vous frappera tout d'abord, c'est l'aspect tranquille et correct de ces établissements : les buveurs sont assis quelquefois seuls, mais plus souvent réunis en petites sociétés, autour de petites tables couvertes avec propreté et sur lesquelles la théière et le *samovar* sont installés; ils boivent lentement, les coudes sur la table, et tiennent leur

[1] Dans l'*Offitzierskaya oulitza* (ou rue des Officiers), il y a un *traktir* de bas étage, qui, désireux de franciser son enseigne, a écrit au-dessus de sa porte : *trakteur*.

verre à deux mains pour le porter à leur bouche. Le service est excellent; les garçons sont nombreux, parfois habillés de blanc et d'une propreté méticuleuse. Ils s'empressent autour des clients et n'attendent qu'un signe pour verser le thé, apporter des gâteaux, allumer les pipes ou les *papiros*. En dehors du thé, on ne trouve guère dans ces *traktirs* d'autres objets de consommation.

Vous rencontrerez en outre, dans les rues et dans les passages, des marchands de thé ambulants qui rappellent vaguement notre légendaire marchand de coco. Vous les verrez circuler surtout sous les arcades du *Gostini Dvor*, le *samovar* en sautoir enroulé dans une serviette pour qu'ils puissent y toucher sans se brûler les doigts, et le ventre cerclé d'une sorte de vaste cartouchière, qui renferme une dizaine de gobelets en verre commun. Leur clientèle paraît fort nombreuse, du reste; car à chaque instant, en pleine rue, sur le pas des boutiques, quelque temps qu'il fasse, vous verrez des gens, hommes de peine, commis de magasin, simples passants oisifs, faire signe au marchand de thé et s'asseoir sur une borne ou s'accoter contre la devanture d'une boutique, pour déguster à petits coups la bouillante infusion.

Est-ce la qualité exceptionnelle du thé russe, ou plutôt du thé qu'on trouve en Russie ? est-ce la façon dont il est préparé ? sont-ce les propriétés particulières de l'eau ? ou cela provient-il tout sim-

plement de ce que cette eau est toujours et incessamment en ébullition? Ce qui est certain, c'est qu'entre le verre de thé qu'on nous sert à Pétersbourg dans le plus infime *traktir* et la tasse de tisane qu'on nous offre, avec un peu de crème ou une larme de rhum, à Paris dans nos soirées bourgeoises, il y a aussi loin que du Pont-Neuf au Pont de la Liteinaia. Le thé russe est infiniment plus agréable au goût; quoique moins sucré, il est beaucoup moins amer; il est en outre bien plus léger et il excite incomparablement moins les nerfs que le nôtre.

Les Russes sont très fiers de leur thé, du reste; tout le monde m'assure ici, et je le crois volontiers, que le thé russe est d'une qualité très supérieure à celle du thé que l'on trouve dans les régions occidentales de l'Europe et qui vient de Canton. Les Anglais eux-mêmes l'avouent, et un homme qui a traité cette question tout spécialement, sir John Davis, a déclaré qu'il serait absurde de prétendre qu'une longue traversée dans les mers tropicales, où l'eau s'élève souvent jusqu'à 80 ou 90 degrés de chaleur, ne doive pas avoir fatalement une influence désastreuse sur les cargaisons de thé envoyées en Angleterre, tandis que les thés expédiés pour la Russie, n'ayant que des régions sèches et froides à traverser, doivent arriver dans de bien meilleures conditions; il est reconnu en effet que la chaleur, la chaleur humide surtout, altère sensiblement la qualité du thé. Il paraît démontré, en outre, que la Chine ne

peut envoyer ses meilleurs produits à Londres; que la première floraison, qui donne les plus rares qualités, ne s'expédie qu'en Russie; que la deuxième prend presque toujours la même route et que ce n'est guère que la troisième cueillette qui parvient en Angleterre. Ce qui n'empêche pas, naturellement, les prix d'être incomparablement plus élevés en Angleterre qu'en Russie. Voici pour les ménagères (si l'on me permet de faire ici ma Sophie, je veux dire la légendaire Sophie du feu Docteur Véron), les prix des principaux thés qui se vendent à Pétersbourg : thé noir, dit de famille, 4 francs 80, 6 francs, 7 francs 20, 8 francs la livre; thé de fleurs, 8 francs 80, 9 francs 60, 10 francs 80 la livre; thé de qualité extra, 12, 14 et 16 francs la livre; enfin thé de qualité tout à fait exceptionnelle, de 40 à 60 francs la livre [1].

Ajoutons que le thé de Moscou passe généralement

[1] La majeure partie de ces thés provient de la Chine centrale. Nous relevons, à ce propos, dans un ouvrage paru tout récemment *(De Paris au Japon à travers la Sibérie*, par Edmond Cotteau), les renseignements suivants, que l'auteur a recueillis de la bouche même du directeur des douanes d'Irkoutsk : « Le thé en feuilles est transporté à Han-Kéou, grande ville située dans la province de Hou-pé, au confluent du Han-Kiang et du Yang-tsé-Kiang, à 1100 kilomètres de la mer. Là se trouve une petite colonie de négociants russes qui, après avoir converti en briques les déchets et les qualités inférieures, envoient le tout à Shang-Haï par les bateaux à vapeur qui descendent le fleuve. Transbordé sur d'autres steamers, le thé arrive par mer à Tien-tsin, où on le charge sur des jonques qui remontent le Peï-ho jusqu'à Tong-tchéou, aux environs de Pékin. Ici finit le voyage par eau; les ballots sont confiés à des caravanes de chameaux qui, sous la conduite de Mongols,

pour être bien meilleur encore que celui de Pétersbourg.

Il me reste à dire quelques mots d'un produit qui tient également une place considérable dans la vie russe, je veux parler du tabac. Il n'y a point de pays, même l'Allemagne, où l'on fume autant qu'en Russie. Chez nous, les trains de chemin de fer renferment un ou deux wagons de fumeurs ; ici c'est le wagon des non-fumeurs qui est regardé comme exceptionnel, car il n'y en a généralement qu'un par chaque train ; ce détail est significatif. Non seulement tous les hommes fument en Russie, mais la plupart des dames, en province surtout, fument également ces petites cigarettes minces, légères et parfumées, qui se vendent toutes préparées sous le nom de *papiros*. Le cigare se fume beaucoup aussi ; quant à la pipe, elle est d'un usage relativement restreint. Le tabac est cultivé sur une assez grande échelle dans les provinces méridionales ; il est moins fort que celui qu'on vend en France et en Allemagne et n'est pas l'objet d'un monopole de la part de l'État. Les feuilles de tabac, à l'état brut, se vendent sous le nom de *makorka*.

franchissent la grande muraille et le désert de Gobi et, passant par Ourga, arrivent enfin à Kiakhta, première ville russe sur la frontière. De là la marchandise, chargées sur de petites voitures à un cheval, se rend directement à Irkoutsk, en contournant l'extrémité méridionale du Baïkal, ou bien suit la route du nord, et, profitant des bateaux de la Selenga et du lac, vient aboutir au même point. »

X

LE *GOSTINI-DVOR* — LE *TSCHOUKINE-DVOR* L'*APRAXINE-DVOR* — LA *SENNOI*

Ma première visite, quand j'arrive dans une ville étrangère, est généralement pour le marché. Le marché est, en effet, l'endroit le plus favorable pour se faire rapidement une idée exacte des mœurs d'un peuple. Non seulement on a la facilité d'y rencontrer, rassemblés sur un espace relativement restreint, tous les principaux produits du pays, non seulement on y coudoie, dans la personne des marchands et des acheteurs, des échantillons de toutes les classes de la population; mais presque toujours aussi on a la chance de tomber à l'improviste au milieu de curieuses scènes de mœurs locales, et d'apercevoir bon nombre de costumes pittoresques, soit chez les paysans des environs qui viennent apporter pour la consommation de la ville

le produit de leur champ ou de leur pêche, soit chez les colporteurs, juifs ou autres, arrivés de fort loin souvent, avec tout un stock de marchandises disparates et originales dans leur havre-sac.

Et puis, il y a toujours dans quelque recoin mystérieux le vieux marché, le marché aux vieilleries, articles de rebut, marchandises d'occasion, venues on ne sait d'où, à travers on ne sait quelles aventures, et polies aux angles, affinées, patinées, comme ces cailloux brillants rejetés sur les plages, après avoir roulé de flot en flot pendant un nombre d'années incalculable. C'est là qu'avec un peu de flair, et beaucoup de patience, on est presque toujours certain de faire quelque trouvaille originale, sinon précieuse, à condition que l'on soit homme à ne pas reculer devant la nécessité de remuer des pelletées de misérables haillons ou de ferrailles rouillées, à ne pas s'arrêter aux parfums hétéroclites de la marchandise — ou du marchand — et enfin à ne pas se laisser décourager par de longues heures de recherches infructueuses.

C'est surtout dans un pays aussi exotique que la Russie, et dans une ville aussi populeuse et en même temps aussi peu exploitée par les curieux européens, vu son éloignement, que Saint-Pétersbourg, que l'on peut espérer ces bonnes fortunes si fort appréciées et si rares aujourd'hui.

Mais revenons à notre sujet et commençons par notre commencement.

Le principal marché de Saint-Pétersbourg c'est le *Gostinnoï-Dvor*, qu'on prononce ici *Gostini-Dvor*. *Gostinnoï*, ou *Gostini*, *Dvor* signifie littéralement : cour des hôtes. On donnait jadis le non de *Gosti* (hôtes, invités) aux marchands qui circulaient, pour leur commerce, de ville en ville et de pays en pays.

Le *Gostini-Dvor*, que l'on retrouve à Moscou, à Kiew, et dans toutes les villes russes de quelque importance, tient à la fois du bazar et du marché ; les principaux articles de commerce y sont réunis dans une série de *lignes*, ou rangées de magasins, renfermant tout le même ordre de marchandises, ici la *ligne* des cordonniers, là la *ligne* des orfèvres, etc.

Le *Gostini Dvor* de Saint-Pétersbourg occupe un grand carré, ou plutôt un grand parallélogramme, de 150 sagènes [1] de long sur 50 sagènes de large, dont l'intérieur est occupé par une grande cour : il rappelle assez notre Palais-Royal, avec cette différence que les galeries à arcades, sur lesquelles s'ouvrent les boutiques et les magasins, sont extérieures et donnent du côté de la rue, au lieu de donner, comme celles du Palais-Royal, du côté de la cour intérieure.

Il date de 1755, sous l'Impératrice Elisabeth. En 1780, un incendie l'ayant détruit, il fut immédiatement rebâti, en pierre cette fois.

[1] La sagène russe représente un peu plus de deux mètres (2m,1336).

Il contient trois cent quarante magasins, boutiques et voûtes, où se vendent toute espèce d'objets, sans parler des autres magasins à l'intérieur de la cour. Ces boutiques sont installées au rez-de-chaussée, le premier étage étant ordinairement réservé pour la vente en gros. Quant aux marchands, ils n'habitent pas au *Gostini-Dvor* ; le soir, ils ferment leurs boutiques, les laissent sous la garde des *Dvornicks* (hommes de cour) et de leurs chiens, et regagnent leur domicile particulier, fort éloigné souvent de là.

Les boutiques les plus nombreuses et les plus intéressantes sont celles des bijoutiers-orfèvres, celles des fourreurs, celles des chapeliers, celles des cordonniers, celles des marchands de jouets.

L'orfèvrerie russe ne manque point de caractère, ni de grâce : la forme est un peu lourde parfois, mais elle est originale et cherchée. Parmi quantité d'objets d'ornement ou d'utilité, en or ou en argent, j'ai surtout distingué de charmantes salières, des lustres, des candélabres finement travaillés, des bijoux de toute sorte, des parures éblouissantes. Quelques-uns de ces bijoux procèdent évidemment de modèles français, mais il en est bon nombre aussi de style purement russe et ce ne sont pas les moins intéressants, bien entendu. Notons encore quantité d'articles en malachite taillée, qui sont tout à fait magnifiques.

Les boutiques des fourreurs sont très curieuses.

On sait que les fourrures sont le grand luxe d'ici. Les pelisses des dames, en satin noir garni, ou plutôt doublé, de martre zibeline, ou de renard bleu de Sibérie, atteignent souvent des prix extravagants. Les pelisses des hommes coûtent également fort cher : elles sont généralement en drap très fin et doublées de martre ou de musc, avec des collets en castor qui valent à eux seuls de deux à trois cents roubles, selon que la peau est plus fourrée plus moelleuse, plus foncée de couleur et, surtout, qu'elle a conservé plus de poils blancs dépassant les autres. Une pelisse de mille roubles n'a rien d'exorbitant. On m'a montré un riche banquier de Pétersbourg qui n'entrait jamais en Bourse avec la même pelisse que la veille : il en avait une véritable collection, et quelques-unes entre autres qui montaient jusqu'à trente mille roubles (soixante-treize mille cinq cents francs, au cours actuel du rouble). Ici, on est un peu, et même beaucoup, considéré d'après sa pelisse; aussi les étrangers qui arrivent de Paris ou de Londres avec des pelisses achetées, et souvent achetées fort cher, Boulevard des Italiens ou dans *Regent street*, sont tout surpris du peu d'effet qu'ils produisent. Si les fourrures que l'on vend ici sont fort chères, elles sont excellentes, en revanche, et d'un usage infiniment meilleur que les nôtres : elles arrivent, pour la plupart, d'Iakoutsk, le centre commercial du Nord de la Sibérie, où se tient chaque année une grande

foire, le rendez-vous des chasseurs jakoutes qui viennent y apporter les peaux des petits gris, des martres, des renards polaires *(isatis)*, des hermines, des putois, des muscs, des zibelines qu'ils ont tués sur les rives boisées de la Kolyma, et dans les déserts de neige qui se déroulent jusqu'à la Mer Glaciale et au Détroit de Behring, *le pays des fourrures*[1]. On me dit ici que c'est à Leipzig qu'il faut aller, si l'on veut acheter des fourrures de meilleure qualité et à meilleur compte.

Ce qu'on trouve aussi chez les fourreurs du *Gostini-Dvor*, ce sont des animaux, des ours notamment, tout empaillés et préparés. Dans les antichambres des grandes maisons, vous trouverez presque toujours un ours de belle taille debout, et les bras étendus de façon à soutenir un plateau pour les cartes de visite. Un de ces ours, j'entends un ours russe, c'est-à-dire gris (les ours noirs viennent d'Amérique et coûtent beaucoup plus cher), peut valoir, tout préparé, de soixante-quinze à cent vingt roubles. J'ai marchandé chez Odnouschevsky et fils (42-43 Ligne de Glaces, dans le *Gostini-Dvor*) un joli ourson de taille raisonnable, qu'on m'aurait

[1] La peau du renard bleu est la plus chère et la plus recherchée de toutes. Elle monte jusqu'à cent, et cent cinquante francs, la pièce. Ce qui fait monter ainsi le prix de cette fourrure, c'est l'énorme quantité de peaux qu'il faut pour une pelisse, car on ne se sert que de la partie de la peau qui recouvre les pattes ; par suite, les quatre pattes d'un renard bleu valent autant, à elles seules, que la peau d'un animal tout entier. (Voir Tissot, *la Russie et les Russes.*)

laissé à trente-cinq roubles (soit quatre-vingt-cinq francs soixante-quinze centimes).

Les boutiques des cordonniers attirent l'œil du passant par les bottes en cuir richement brodé qu'elles exposent à leur étalage. Les principaux articles qu'on y trouve sont des pantoufles brodées d'or, des ceintures et des coussins de Tarjok en cuir brodé et colorié à dessins, arabesques et figures. Le cuir russe a une grande supériorité sur le cuir français, il est beaucoup plus souple, se moule mieux sur le pied et fatigue moins; mais il est moins ferme et moins durable. Le cuir employé pour l'armée a ses mérites sans doute, il a surtout celui de s'étirer considérablement sans se déchirer; seulement, il faut s'en tenir à distance, à cause de son odeur. Cette odeur est si forte qu'il est impossible de la supporter dans les appartements.

Quant à ce que nous appelons en France le *cuir de Russie*, et dont les belles dames goûtent fort le parfum exotique, il n'est que fort incomplètement russe. Il vient bien de Russie en réalité, mais, avant d'entrer dans le commerce, il passe par Vienne où il est fortement travaillé.

Citons encore les boutiques des marchands de toiles, de tissus en coton, et autres, qui se trouvent en grand nombre sur la façade postérieure du *Gostini-Dvor*. Les toiles fines, les toiles ouvrées que l'on y vend sont généralement de très belle qua-

lité ; ce sont des toiles de lin pour la plupart. Ces tissus sont très souples, peu serrés comme tous les tissus russes, et, dans le linge damassé, les dessins sont peu saillants ; mais tout cela est de bonne qualité, un peu moins durable, mais plus doux à l'œil, que les toiles de chanvre.

Les tissus de coton russes sont également excellents. Les cotonnades communes sont fort bonnes et fort solides, surtout les cotonnades rouges qu'on appelle *koumatch* et dont sont faites les *chemises russes* des paysans et des *moujiks*.

En revanche, les indiennes, les cretonnes pour meubles, les perses, que l'on vend ici, sont d'assez mauvais goût, soit comme dessins, soit comme couleurs. Il ne serait pourtant pas difficile aux fabricants de se procurer des modèles moins déplaisants, en s'adressant à l'étranger, ou même aux écoles de dessin industriel qui commencent à se développer et à se multiplier en Russie. Il est vrai que ces nuances bariolées, ces alliances de couleurs hétéroclites sont très appréciées du gros public.

Dans presque toutes les boutiques du *Gostini-Dvor*, vous retrouvez sur le comptoir, à côté du marchand, une sorte de boulier compteur, qui ressemble à l'*abaca* des Romains ou au *souan-pan* chinois. C'est un cadre en bois garni de tiges de fer horizontales, sur lesquelles on fait glisser des petites boules noires percées au centre. Ce petit instrument, qu'on appelle ici le *stchety*, et dont

plusieurs personnes se sont attribué l'invention en Allemagne et en France, est d'un usage universel en Russie depuis des centaines d'années; les marchands s'en servent pour faire leurs comptes avec autant de rapidité et, paraît-il, moins de chances d'erreur qu'en employant leurs chiffres.

Je n'ai pas parlé encore des boutiques, assez nombreuses, des marchands de jouets; c'est que je n'y ai pas remarqué grand'chose de particulièrement curieux. Il semble qu'en fait de jouets on ne se soucie guère que de ce qui vient de l'étranger. A part quelques petits traîneaux russes, *troïkas*, *kibitkas*, *tarentasses*, etc., plus ou moins habilement et élégamment reproduits, et des petites réductions de *samovars* en cuivre, d'un coup d'œil charmant et d'un bon marché excessif, je n'ai guère vu partout que ces jouets de pacotille qui traînent dans toutes les villes de France et d'Europe.

Pour avoir la chance de rencontrer quelques spécimens de jouets véritablement russes, comme matière première et comme fabrication, il vaut mieux s'adresser aux marchands ambulants, aux *camelots* (comme nous disons chez nous) qui installent un peu partout, notamment sous les arcades du *Gostini-Dvor*, leurs étalages portatifs. C'est surtout aux environs de Noël, du Jour de l'An, et pendant la semaine qui précède la fête de Pâques, que ces petits industriels se multiplient. Le *Gostini-Dvor* présente alors un aspect des plus animés; ses arcades regorgent de

boutiques établies en plein vent, vers lesquelles se porte toute la population. On y vend des rameaux, des œufs, ornés de toutes les couleurs, qui s'offrent comme cadeaux de fête, et une foule de joujoux assez grossièrement fabriqués, et d'un excessif bon marché qui, néanmoins, donnent mieux la vraie note du génie naturel russe que bien des objets d'un caractère et d'un prix plus relevés. J'y ai acheté des poupées en bois d'un travail tout à fait primitif, mais qui ne manquent pas d'une saveur étrange et amusante : ce sont des nourrices russes en costume national avec le *pavonik*, tenant leur enfant sur leur sein, ou des belles dames, portant un petit chien entre leurs bras et vêtues de couleurs éclatantes. Ces poupées semblent taillées dans un morceau de bois à coups de serpe, ou mieux à coups de hache.

C'est en effet avec sa hache, sa fidèle hache, qui ne le quitte guère, et que vous pouvez voir presque toujours passée dans sa ceinture par derrière, que le *moujik* fait tout ce qu'il a à faire, aussi bien les plus minutieux travaux que les plus grosses besognes.

A ce propos, disons en passant, que, si l'ouvrier russe manque de la fantaisie, de l'imagination, de la faculté créatrice de notre ouvrier français, il excelle en général à imiter le modèle qu'on lui met entre les mains. Donnez un mouvement d'horlogerie à un ouvrier russe qui n'en a jamais vu, il vous

en reproduira les rouages les plus compliqués avec une perfection inouïe.

Avant de quitter le *Gostini-Dvor*, une ou deux remarques encore : la première, c'est qu'à l'exception de quelques magasins d'allure plus moderne, où se vendent de la lingerie, de la mercerie, des dentelles, etc., vous voyez peu de femmes dans les comptoirs. Ce sont des marchands, et non des marchandes, qui tiennent les boutiques. Sans avoir précisément d'uniforme, le marchand porte presque toujours la longue redingote, ou le cafetan bleu, et la casquette, sa longue chevelure coupée en rond sur la nuque et sa barbe blonde étalée sur la poitrine. Souvent, de la rue, vous l'apercevrez, assis dans le fond de son magasin, jouant gravement aux dames ou buvant du thé, pendant que son commis vous poursuivra sous les arcades de ses insinuants *pajal's* (s'il vous plaît !).

Comme beaucoup d'autres, les marchands russes excellent à exagérer, dans des proportions déraisonnables, les mérites — et les prix — de leurs marchandises. Généralement vous pouvez leur offrir la moitié de ce qu'ils vous demandent et ils finiront par céder, non sans gémir sur la dureté des temps.

Quant à ces gens à la tête nue, aux cheveux tombant sur le front, au cafetan bleu de ciel, que vous rencontrez sous les arcades, ce sont des quêteurs d'église : le petit tableau qu'ils portent suspendu à leur cou est le plan de l'église pour la construc-

tion de laquelle ils sollicitent le concours des âmes dévotes et charitables. Ces quêteurs, me dit-on, sont tenus, aussi bien que les marchands ambulants, d'acheter un diplôme pour exercer leur petite industrie. Outre ces quêteurs, vous trouverez encore dans presque tous les lieux publics, dans les salles d'attente des gares, dans les restaurants populaires, et jusque dans les débits de bas étage, des religieuses tout habillées de noir avec une sorte de cape en carton noir sur la tête ; elles circulent de table en table en sollicitant la charité des consommateurs. Ces religieuses appartiennent à des couvents qui les envoient mendier ; elles portent à la main un livre recouvert d'un drap noir avec une croix d'argent brodée au milieu, qui renferme l'autorisation de quêter, et sur lequel les donateurs peuvent également inscrire leurs noms et l'indication de la somme versée par eux.

Dans les églises et dans les innombrables chapelles de la ville, vous êtes accueilli également sur le seuil par trois ou quatre religieuses mendiantes de même sorte. Dans la jolie petite chapelle, notamment, qui se dresse à l'entrée des *Gostini-Dvor*, sur la Perspective Newski, quatre de ces femmes sont assises en permanence, deux de chaque côté, et tenant sur leurs genoux le livre noir, sur lequel les fidèles, qui se succèdent incessamment dans l'étroit sanctuaire, ne manquent jamais de déposer quelques copecks, après les génuflexions de rigueur

et les baisers aux saintes images. Je remarque que, dès que l'une de ces femmes a reçu une offrande, elle se lève aussitôt et la partage avec ses trois compagnes; il est à penser que ces quatre religieuses sont envoyées par quatre établissements différents et que, pour prévenir toute idée de concurrence déloyale, il a été admis en principe que les bénéfices prélevés sur la générosité des passants seraient partagés intégralement, et immédiatement, entre les quatre bénéficiaires. Et notez que cette pluie incessante de copecks doit finir par faire un total très appétissant, car la jolie chapelle ne désemplit pas de visiteurs depuis le matin jusqu'au soir; les cierges minuscules en cire, que les fidèles y font allumer, étincellent et se reflètent sur les images dorées accrochées contre les parois jusqu'à une heure très avancée.

Cette petite chapelle, qui faisait les délices de Théophile Gautier, n'est pas, du reste, le seul endroit du *Gostini-Dvor* qui semble attirer les passants, comme autant de papillons, avec sa petite illumination permanente, A chaque pas, sous les arcades, notamment au seuil des quatre entrées qui donnent sur la cour intérieure, au-dessus de certaines boutiques, ou même dans des petits recoins ménagés entre une boutique et une autre, vous apercevrez des images saintes de madones raides et archaïques dans leur encadrement d'argent tout en relief, et, brûlant devant ces images, des petites lampes veilleuses. Un détail en pas-

sant : malgré son odeur désagréable, l'huile de bois est la seule qu'il soit permis de brûler dans ces petites lampes, ainsi du reste que dans celles que l'on allume, les jours de fête, devant les images sacrées placées à l'intérieur des maisons, dans l'angle *saint* de la pièce principale.

Quant aux petits cierges, on en fait une consommation effrayante. C'est dans les églises et dans les capelles que passe presque tout ce que l'apiculture produit de cire en Russie. Chez nous autres catholiques, en effet, on n'allume guère les cierges que pendant le service divin ; ici, les cierges brûlent incessamment, non pas seulement dans les églises (et Dieu sait, c'est même lui qui doit le mieux le savoir, combien il y en a dans certaines villes, à Moscou par exemple !), mais surtout dans les innombrables chapelles, publiques ou privées, qui s'ouvrent à chaque instant sur vos pas dans la rue, et de l'existence desquelles vous n'êtes averti que par les fidèles agenouillés sur le seuil et par la profusion de cierges dont l'éclat vous arrête au passage. Quand il n'y a plus de place pour en mettre, les dévots, qui n'ont pas le temps d'attendre, donnent leurs copecks d'avance afin d'assurer à leur pieux hommage le premier piquet vacant. Il y a des chapelles, mieux situées et plus courues que les autres où les offrandes affluent avec une telle abondance qu'à chaque instant les religieuses, chargées de les recueillir, sont obligées d'aller vider leurs bourses, tant

elles se remplissent vite. Ces innombrables cierges, gros et petits, sont tous en cire; ce serait un sacrilège d'en brûler d'une autre matière.

Ces veilleuses et ces cierges sont, du reste, la seule lumière qu'il soit permis d'entretenir à l'intérieur du *Gostini-Dvor;* aussi, les magasins se ferment-ils tous, aussitôt que le soleil est couché, c'est-à-dire dès trois ou quatre heures en hiver, et, jusqu'au lendemain matin, ils restent sous la garde des Dvorniks et de leurs chiens, pendant que les marchands s'en vont passer chez eux le reste de la journée et la nuit.

Et maintenant que nous avons visité le *Gostini-Dvor* sous toutes ses faces, descendons la Grande Sadovaïa, qui le borde dans toute sa longueur, et nous ne tarderons pas à apercevoir, sur notre gauche, un second bazar, également orné d'arcades et disposé à peu près comme le *Gostini-Dvor* : c'est l'*Apraxine-Dvor*, qui semble plus particulièrement réservé à la vente, en gros et en détail, des denrées alimentaires de toute sorte, depuis les soudacs fumés, empilés par quantités invraisemblables, jusqu'aux tonnes remplies de ces petites baies rouges dont on fait ici des tartes. J'aperçois cependant, en passant, des magasins de meubles neufs ou vieux, et d'autres où l'on vend des vêtements, des étoffes, des chaussures, voire même de l'orfèvrerie commune et bon marché.

Une chose qui ne manquera pas de vous frapper,

si vous pénétrez à l'intérieur de la cour, c'est la quantité de pigeons que vous voyez s'abattre et voleter partout, jusque dans vos jambes, avec une familiarité extraordinaire. C'est qu'ici, de même qu'à Venise et à Constantinople, le pigeon est regardé comme un oiseau sacré. N'est-ce pas, en effet, sous la forme d'une colombe que le Saint-Esprit est descendu sur la terre ? Comme sur la place Saint-Marc, vous pourrez voir les marchands de comestibles faire à ces innombrables et voraces consommateurs des distributions gratuites de graines, plusieurs fois par jour. Souvent aussi vous verrez les *istvostchik* mettre leur cheval au pas, pour ne point déranger une volée de ces hôtes respectés, en train de picorer d'un bec avide quelques poignées de grains éparpillées sur la neige.

L'inconvénient de ce respect universel pour l'oiseau cher à Lafontaine, c'est qu'il en abuse pour se propager dans des proportions inquiétantes. Si encore il se cantonnait discrètement à l'intérieur du marché; mais point du tout, il envahit toute la ville avec un sans-gêne et une impudence que rien n'arrête, laissant partout des traces trop indiscutables de son passage et ne respectant même pas, en dépit de son caractère symbolique, les bas-reliefs ou les croix des églises. N'a-t-il point fallu, pour défendre Saint-Isaac de ses approches contaminantes, armer tous les ornements extérieurs d'une multitude de petites pointes de bronze invisibles, d'en

bas et suffisantes pour tenir à distance l'indiscret volatile ?

L'*Apraxine-Dvor* se termine, à l'une de ses extrémités, par le *Tschoukine-Dvor*, ou la *Pousserie*, qui rappelle aux voyageurs le Rastro de Madrid, le Marché aux Poux de Constantinople, et aussi notre Temple de Paris. C'est une sorte de bazar sordide, où vous trouverez toutes sortes d'objets d'occasion et de rebut. Il est divisé, lui aussi, en ruelles, ou en *lignes* comme on dit ici ; il y a la ligne des marchands de meubles vieux, avec des étalages de débris qui débordent de tous côtés sous la pluie et sous la neige ; la ligne des marchands de fourrures, et de quelles fourrures ! fanées, pelées, chauves de tout poil et pendant lamentablement aux portes, comme de vulgaires peaux de lapin accrochées aux fenêtres des cuisinières ; puis la ligne des cordonniers en vieux ; celle des revendeurs de ferrailles, etc., etc. Il faut un véritable courage au curieux pour remuer ces amas de vieilleries sans nom et presque sans forme, défigurées, décolorées, sans intérêt ni caractère, et tâcher de mettre la main, à force de patience, sur un objet qui vaille la peine d'être emporté comme spécimen de l'art (?) russe, ou comme souvenir de voyage.

La ligne où l'on a le plus de chance de faire quelque trouvaille de ce genre, plus ou moins précieuse, c'est encore celle des marchands d'*icons*, ou d'images saintes en bois ou en métal. La plupart

des *icons* en bois sont de simples décalquages enluminés ; mais le fond d'or, sur lequel s'enlèvent ces enluminures, leur donne tout de suite un cachet d'originalité et un éclat curieux. On me dit que ces *icons* sont manufacturés en quantités énormes, principalement dans la province de Wladimir, où des villages entiers s'occupent presque uniquement de cette fabrication. Ce sont, presque toujours, des images à mi-corps représentant le Sauveur, la Madone, ou un Saint quelconque, exécutés dans un style bizantin archaïque, et variant de taille depuis un pouce jusqu'à plusieurs pieds carrés. Sans avoir de valeur artistique, ces images n'en sont pas moins intéressantes par le caractère sauvage de leurs formes, par la crudité de leurs couleurs, par ce mélange, bizarre et naïf, de la peinture et de l'orfèvrerie. Très souvent l'image est recouverte tout entière, à l'exception du visage et des mains, d'une plaque de métal, repoussée de façon à figurer les formes et les draperies ; quelquefois la couronne et certaines parties du costume sont ornées de perles et de pierres précieuses d'un grand prix.

J'ai déjà eu occasion de rappeler quel rôle important les *icons* jouent dans les observances religieuses du peuple russe ; depuis l'isba du dernier moujik jusqu'au Palais d'Hiver, il n'est pas de maison où on ne les retrouve. Généralement, ils sont accrochés à une certaine hauteur, dans l'angle de la pièce qui fait face à la porte, et chacun, en entrant,

s'incline dans cette direction et fait un ou plusieurs signes de la croix; de même, avant et après chaque repas, tous les convives exécutent le même cérémonial. Une petite lampe brûle presque toujours, et le jour aussi bien que la nuit, devant lesdites images.

Outre ces *icons* particuliers conservés dans les maisons, ces *icons* domestiques, les églises et les chapelles renferment des *icons* publics, miraculeux ou faiseurs de miracles *(tchudotvorny)*, dont l'origine est plus ou moins enveloppée de nuages : quelques-uns sont l'objet d'une vénération qui passe toute croyance, comme la vierge d'Ibérie, qui a sa petite chapelle à l'une des portes du Kremlin, à Moscou, et que les moujiks vinrent chercher en 1812 pour la mettre à leur tête et chasser l'envahisseur; la vierge de Smolensk; la vierge de Wladimir, qui sauva jadis Moscou des Tartares, la vierge noire de Kasan, etc.

En furetant dans les boutiques de ces marchands d'*icons*, j'aperçois quelques autres objets de piété, qui ne manquent pas de caractère; notamment des petites croix d'une charmante forme gréco-bysantine en argent oxydé, de véritables bijoux, sinon par leur valeur intrinsèque, au moins par leur grâce et leur originalité; puis des plaques de bronze, articulées comme des feuilles de paravent ou des volets de tryptique, encadrant des suites de bas-reliefs pieux. Le temps et les nombreuses pérégrinations, par

lesquelles elles ont passé leur ont donné une patine tout à fait vénérable. A noter encore des crucifix d'un travail analogue avec des inscriptions en vieux slave, et de jolies chaînettes en argent oxydé d'un dessin charmant.

En quittant le *Tschoukine-Dvor*, je reviens à la Grande Sadovaïa, et, continuant à la descendre, au bout d'un quart d'heure j'arrive à la *Sennoï*, ou Marché aux Foins. Malgré son nom, la *Sennoï* est bien plutôt un marché de victuailles et de comestibles en tout genre : viandes, poissons, gibier, beurres, fromages, miel, légumes, etc.

Pendant l'hiver, l'aspect de la *Sennoï* est des plus curieux pour un étranger, à cause des figures bizarres que la gelée donne aux oiseaux et aux autres animaux qui s'y débitent par grandes quantités. Tous ces oiseaux, tous ces animaux, moutons, veaux, porcs, etc., arrivent, de fort loin souvent, dans un état de congélation complète, et sont livrés ainsi à la consommation générale. Rien d'étonnant à l'œil comme ces entassements de morceaux de viande durs comme du bois et fendus à la hache, et ces longues files de cochons dressés debout sur leurs pattes de derrière et s'alignant les uns contre les autres en bataillons serrés. Cette rigidité absolue des objets de consommation courante donnent lieu, à chaque instant, à des épisodes grotesques. Ici, c'est une cuisinière emportant sous chaque bras une pièce de viande solide et massive, tandis

qu'une longue tête d'oie sort curieusement de la poche de son tablier. Là, c'est un moujik qui s'en retourne dans son traîneau avec un cochon gelé, debout à côté de lui comme un compagnon de route. Ou bien encore c'est un veau attaché et fixé derrière le traîneau, comme un laquais de bonne maison.

Bref, c'est un coup d'œil des plus divertissants et qu'on n'oublie point quand on l'a vue une fois.

Du reste, plus je vais et plus je me confirme dans cette opinion que c'est l'hiver qui est la vraie saison de la Russie, et que c'est à cette époque qu'il faut la visiter, si on veut la connaître sous son véritable aspect.

XI

LE CLIMAT — LE FROID — LA NEIGE

Un chien de climat, on ne saurait le nier, quoique les Russes mettent un amour-propre national à soutenir le contraire. La meilleure preuve c'est que, d'après les tables statistiques, Pétersbourg est, de toutes les capitales d'Europe, celle où la mortalité est la plus forte. Ajoutons que, dans cette capitale aussi malsaine que superbe, le nombre des décès dépasse annuellement, en moyenne, de six cents celui des naissances.

Ces déplorables conditions climatériques proviennent de plusieurs causes, mais tout d'abord de la situation même de Saint-Pétersbourg, près de l'embouchure de la Néva dans le Golfe de Finlande, sur un sol bas, marécageux, au milieu d'une région accessible à tous les vents, notamment à ceux du sud-est et du sud-ouest.

Lorsque Pierre le Grand choisit, pour bâtir sa capitale, un marécage finois, sorte de delta formé par les divers bras de la Néva avant leur arrivée dans le Golfe de Finlande, et qui n'était guère habité jusqu'alors que par des oiseaux sauvages, il n'eut qu'un but, qu'une préoccupation: c'était, comme l'a dit Pouchkine « d'ouvrir une fenêtre par laquelle les Russes pussent regarder l'Europe civilisée ». Ce but a été atteint. De la fondation de Pétersbourg peut être datée la période européenne de l'histoire russe. Ce n'est que depuis lors que la Russie a formé partie intégrante du système politique européen.

Quant aux générations entières, dont la vie devait payer la réalisation de ses ambitieux projets, leur pensée n'arrêta pas un instant Pierre le Grand. On sait que c'est par centaines de mille qu'il faut compter les malheureux qui succombèrent en plantant les innombrables pilotis, sur lesquels devait s'élever cette nouvelle Venise septentrionale [1]. Le terrible empereur ne s'inquiéta pas davantage de prévoir si, en fondant sa capitale dans des conditions hygiéniques aussi mauvaises, il ne vouait pas fatalement à une mort prématurée les générations à venir de ses sujets. La raison politique l'emporta sur tout le reste.

Le voisinage immédiat du Golfe de Finlande a

[1] Comme Venise également, Saint-Pétersbourg est bâtie sur douze îlots, et, comme elle, elle est sillonnée par de nombreux canaux.

encore une autre influence sur le climat de Saint-Pétersbourg, elle le rend plus variable encore que celui du reste de la Russie. La pluie et un dégel très doux succèdent quelquefois subitement à un froid de 17 à 18 degrés Réaumur. Aussi les étrangers qui, peu au courant de la traîtrise de ces brusques changements de température, abandonnent imprudemment leurs fourrures, s'exposent-ils à attraper des refroidissements, qui peuvent devenir mortels. En été, la chaleur s'élève parfois jusqu'à 30 degrés Réaumur (38 centigrades) vers le milieu du jour, tandis que les soirées sont le plus souvent froides et humides.

Les saisons se succèdent d'ailleurs, sous ce climat extraordinaire, sans la moindre transition. Un été caniculaire remplace presque instantanément un hiver rigoureux. Du jour au lendemain, comme dans un changement à vue, le pays prend une physionomie toute nouvelle. Il est vrai que la belle saison n'a que trois mois à elle et qu'elle n'a par conséquent pas de temps à perdre si elle veut donner à ces populations peu favorisées ce qu'elles ont le droit d'attendre d'elle. La chaleur a si peu de durée sous ce ciel fantasque que, en fait de fruits, les pommes seules arrivent à maturité, en pleine terre. Les prunes et les poires même, sous cette zone, ne viennent qu'en caisse et en serre; quant aux oranges et aux cerises, elles ont de la peine à prospérer et à mûrir, même sous des abris vitrés.

Les habitants du pays, pour me donner une idée de la rapidité invraisemblable avec laquelle la chaleur succède au froid en ce pays, m'affirment qu'il y a un moment où l'on peut voir littéralement à l'œil nu les feuilles pousser sur les arbres. Un ami, qui a fait l'an dernier un petit voyage dans l'intérieur, à cette époque de l'année, me disait : « La seule sensation agréable que j'aie éprouvée dans ce voyage, c'est l'aspect charmant du réveil subit de la nature, au printemps, dans les différentes zones que nous avons parcourues. Nous venions de quitter Pétersbourg, au moment où les glaces du Ladoga flottaient encore sur la Néva : à Moscou déjà, les jeunes pousses verdoyaient aux branches des arbres; et plus loin, de verste en verste, le tableau se complétait de plus, en plus en passant par des nuances délicatement graduées: ici, le bourgeon était devenu feuille; là, au milieu des feuilles s'épanouissait la fleur. A Ortoma, les lilas étaient déjà passés! On eût dit que la nature tenait en main un éventail, que la coquette ouvrait petit à petit, pour n'en développer les riantes peintures qu'au terme du voyage. »

L'eau de la Néva est une autre cause d'insalubrité. Elle est très malsaine, en effet, et donne fréquemment des dysenteries et autres dérangements d'entrailles. Les gens du pays prétendent cependant qu'elle ne présente ces incommodités que dans les commencements et qu'au bout de quelques jours les étrangers peuvent en user sans inconvénient. Il n'en

est pas moins vrai que la première chose que l'on aperçoit en entrant dans la chambre de son hôtel, c'est un avis rédigé en allemand, en français et en anglais, où l'on vous prévient que l'eau de la Néva est mauvaise et dangereuse, et où l'on vous conseille de vous servir exclusivement de l'eau de la source de Tsarkoé-Selo, dont on paraît faire une grande consommation.

L'une des maladies les plus répandues ici, avec la phtisie et la diphtérie dues aux fréquents et subits changements de température, et les affections d'entrailles dues à l'eau de la Néva, c'est le scrofule. Bien peu de familles, dans les classes riches et moyennes de Saint-Pétersbourg, en sont exemptes. C'est évidemment au séjour prolongé dans des appartements surchauffés, où l'air ne se renouvelle presque jamais, qu'il faut attribuer les ravages de cette horrible maladie. Si les femmes et les enfants ont presque tous le visage pâle, étiolé, et la physionomie triste, c'est qu'ils ne quittent guère la maison de tout l'hiver et qu'ils prennent à peine l'air; on sait d'ailleurs combien les jours sont courts ici pendant la mauvaise saison; en octobre, en novembre et en décembre, il est neuf heures lorsque le soleil (et quel soleil!) se lève, et dès midi et demi le jour baisse.

Le scorbut est également fort commun à Saint-Pétersbourg, dans les basses classes principalement. On l'attribue surtout à l'insuffisance de la nourri-

ture, au jeûne rigoureux imposé par la religion pendant à peu près la moitié de l'année, et durant lequel il est interdit de consommer non seulement de la viande, mais aussi du beurre, du lait, du fromage et des œufs; et enfin à l'usage immodéré de l'eau-de-vie d'un bout de l'année à l'autre. Il paraît que le scorbut serait encore beaucoup plus répandu qu'il ne l'est sans l'acide pain noir qui est d'un usage si général en Russie, et le *kwass* encore plus aigre, la boisson favorite de presque toutes les classes.

Bien qu'en hiver le froid descende parfois jusqu'à 35 degrés Réaumur (44° centigrades), ce n'est pas cet abaissement excessif de température, surtout quand il n'y a pas de vent, qui occasionne le plus d'accidents. Le dégel est cent fois plus dangereux. Les jours les plus malsains sont ceux d'octobre et surtout d'avril, quand le dégel survient subitement, que la pluie se prolonge, que la glace disparaît de la Néva pour donner bientôt passage à celle du Ladoga, qui ramène de nouveau le froid dans la capitale et y apporte souvent des maladies; ou quand la neige, fondant avec rapidité, convertit en lacs les rues de Saint-Pétersbourg, et rend la circulation à peine praticable à travers une purée fangeuse, dans laquelle les voitures enfoncent jusqu'au moyeu de leurs roues.

Du reste, les Russes ne se contentent pas de protester contre les dangers et les désagréments du

froid; ils font mieux, ils le nient. « Nous autres, vous disent tranquillement les braves habitants de Pétersbourg, nous ne faisons que voir le froid en hiver; il faut aller dans les pays du Sud, en Italie par exemple, pour le sentir. » Jamais on ne trouve ici que le froid est assez rigoureux; à chaque instant vous entendrez les gens se plaindre de la douceur de l'hiver et dire que les climats sont détraqués. L'époque de l'année qu'ils préfèrent, ce sont les grands froids, les beaux froids comme ils les appellent, qui se déclarent ordinairement vers l'Épiphanie. C'est alors que Pétersbourg prend cette physionomie si particulière que Théophile Gautier a décrite d'un crayon si précis et si minutieusement exact. « Le ciel est clair et d'un bleu qui n'a aucun rapport avec l'azur méridional, d'un bleu d'acier, d'un bleu de glace au ton rare et charmant qu'aucune palette n'a reproduit encore. La lumière étincelle sans chaleur; la neige diamantée scintille, prend des micas de marbre de Paros et redouble de blancheur sous la gelée qui l'a durcie... Le cocher a la barbe toute blanche, quelque jeune qu'il soit. Son haleine, condensée en glaçons autour de son masque violet de froid, lui fait une barbe de patriarche. Ses cheveux raidis flagellent ses pommettes comme des serpents gelés, et la peau qu'il étend sur vos genoux est semée d'un million de petites perles blanches. L'air vif, pénétrant, glacé, mais sain, vous fouette au visage; le cheval, échauffé par la rapidité

de la course, souffle des jets de fumée comme un dragon de la fable et de ses flancs en sueur se dégage un brouillard qui l'accompagne. En passant, vous voyez les chevaux d'autres isvochtchiks arrêtés devant leurs mangeoires; la transpiration s'est gelée sur leurs corps; ils sont tout pralinés et comme pris dans une croûte de glace semblable à de la pâte de verre. Lorsqu'ils se remettent en marche, la pellicule se brise, se détache et fond pour se reformer au premier temps d'arrêt. Ces alternatives, qui feraient crever un cheval anglais au bout d'une semaine, ne compromettent en rien la santé de ces petits chevaux, extrêmement durs aux intempéries. »

Il faut dire que le Russe comme son cheval possède à un degré merveilleux le pouvoir de supporter l'extrême froid, aussi bien d'ailleurs que l'extrême chaleur. Quand un cocher conduit son maître au théâtre ou à une soirée, il n'aura jamais l'idée de retourner au logis pour revenir ensuite. Pendant des heures il reste placidement assis sur son siège, et, bien que le froid soit d'une intensité telle que nous n'en avons pas idée dans nos climats tempérés, il peut dormir là aussi tranquillement que le lazzarone à midi sur les quais de Naples [1]. Sous ce rap-

[1] Dans les grands froids on installe aux abords du Grand Théâtre Impérial des bûchers publics, sous des pavillons de tôle, où les cochers viennent se chauffer en attendant leurs maîtres.

port, le moujik semble un peu cousin germain de l'ours blanc; mais, à la différence des animaux des régions arctiques, il n'est pas davantage incommodé par une chaleur excessive. Au contraire, il l'aime beaucoup quand il peut se la procurer, et ne manque jamais une occasion d'emmaginer une réserve de calorique. Il se plaît même aux rapides transitions d'un extrême à l'autre, et l'on peut voir assez fréquemment, au cœur de l'hiver, des moujiks se ruer hors du bain, pour se rouler dans la neige! « Ce qui est la santé pour le Russe, dit à ce propos un proverbe bien connu, est la mort pour l'Allemand. »

Si les Russes vont un peu loin quand ils soutiennent que le froid leur est inconnu, ils ne s'écartent cependant pas autant de la vérité qu'on serait tenté de le croire; et ce n'est pas un paradoxe d'affirmer qu'à Saint-Péterbourg, en plein mois de janvier, l'hiver, on souffre moins du froid que de la chaleur. C'est que les Russes savent admirablement se défendre contre le froid, trop bien même, car ils tombent dans l'excès contraire, et la température qu'ils entretiennent incessamment du haut en bas de leurs habitations ne laisse pas d'incommoder, surtout les étrangers. Dès l'entrée dans les escaliers, chauffés comme les appartements, on se sent pris à la poitrine d'un certain sentiment de malaise, qu'on ne définit point tout d'abord, et qui tient à ce qu'on respire un air déjà cent fois respiré, et qui a perdu ses qualités vivifiantes.

Les maisons sont bâties tout exprès en vue de la résistance au froid, avec des murailles en briques et d'une épaisseur calculée. Le plancher est presque toujours double ; les châssis des portes et des fenêtres sont particulièrement soignés, pour que l'air extérieur ne puisse pénétrer dans les chambres. Dès que le mois d'octobre arrive, on pose aux fenêtres un double châssis vitré, qu'on n'ouvrira plus jusqu'à la fin de l'hiver, dont on mastique soigneusement les joints pour empêcher le moindre vent coulis de se glisser dans l'appartement. On réserve bien dans la partie supérieure de cette double fenêtre une sorte de vasistas, appelé *fortouchka*, et formé d'une couple de carreaux mobiles se correspondant de manière à pouvoir renouveler l'air à l'intérieur ; mais presque jamais on ne l'ouvre. « C'est la mort ! » dit-on en Russie, et l'on se résigne de préférence pendant tout l'hiver, hiver de sept à huit mois, à une vie de serre chaude. Vous trouverez partout ces doubles fenêtres, dans toutes les maisons, et jusque dans les voitures et les wagons de chemins de fer. Pour surcroît de précaution, on étend entre les deux châssis un lit de sable fin de quelques centimètres d'épaisseur, et sur ce parterre en miniature, nivelé avec soin, on plante de petits vases de verre remplis de sel, qui sont destinés à absorber l'humidité et à prévenir les ramages de vif-argent dont sans cette précaution, la gelée couvrirait les vitres ; quelquefois on y ajoute, pour égayer les yeux, des fleurs

artificielles ou des copeaux artistement roulés en spirales. Les Russes ont d'ailleurs la passion des fleurs, et, pour se faire illusion, pendant leur long emprisonnement sans air de sept à huit mois, ils font de leurs appartements de véritables jardins d'hiver; de tous côtés des fleurs viennent égayer la vue et vous reposer de ce quasi-éternel rideau blanc, si triste et si morne. C'est par suite de cette même prédilection pour tout ce qui est végétation que les Russes peignent généralement leurs toits en vert, afin de suppléer par cette imitation aérienne à la verdure qui manque à leur sol.

La question capitale du froid mise à part, les maisons de Pétersbourg sont fort mal bâties en général; les appartements y sont nombreux, mais très mal distribués. En outre, elles présentent ce grave inconvénient, sensible surtout aux étrangers nouveaux venus en Russie, qu'on éprouve les plus grandes difficultés à y découvrir la personne qu'on vient visiter. Ce sont de vastes caravansérails à plusieurs cours, avec des escaliers de tous les côtés, où vous errez comme une âme en peine, cherchant inutilement à qui parler; car vous ne pouvez deviner que ce trou borgne, enfoui à six pieds sous terre, que vous n'apercevez pas en entrant, puisse être le logis d'un homme et renfermer un portier. Pourtant, il y a là dedans un *dvornick;* qui parle exclusivement russe quand il parle quelque chose, et qui est chargé de vous indiquer la personne que

vous demandez; il est vrai qu'il y a aussi sous la porte cochère, dans un tableau *ad hoc*, les noms de tous les habitants de la maison. Seulement c'est en russe.

Une autre particularité, fort incommode également, des maisons russes, c'est qu'elles ne portent pas de numéros. Quand on a besoin d'indiquer l'adresse de quelqu'un, il faut donner la rue et le nom du propriétaire de la maison qu'il habite : Rue Gorokhovaïa, maison Voronzoff. Si le propriétaire vient à changer et avec lui la plaque indicatrice, vous en avez pour des heures à chercher avec votre cocher qui ne vous comprend pas, et vous perdez un temps infini à pester contre cet usage local, aussi stupide et aussi peu pratique.

L'aménagement intérieur des maisons n'est pas beaucoup plus commode. Ainsi, pour ne parler que du coucher, vous ne trouverez d'autres lits, même chez les plus riches particuliers, qu'une petite couchette basse, cachée dans un coin de la chambre, derrière un paravent, avec un ou deux matelas de cuir et des draps à peine plus grands que des serviettes ; peu de couvertures, attendu que le chauffage ne s'arrêtant ni jour ni nuit, le froid ne se fait jamais sentir.

Ah ! par exemple, le chauffage est admirablement compris ! Dans chaque appartement, vous trouverez d'immenses poêles de faïence, hauts de dix pieds [1],

[1] Ces poêles sont si excellents qu'il suffit de dix à quinze bûches d'un pied et demi de long sur quelques pouces de diamètre, pour chauffer cinq ou six pièces pendant un jour ou deux.

qui entretiennent une température égale et constante. Des bouches de chaleur en cuivre, pareilles à des gueules de boîte aux lettres, s'ouvrent et se referment à volonté, dans chaque pièce, et soufflent de vraies trombes d'air chaud. Aussi pouvez-vous sans inconvénient laisser toutes les portes ouvertes à l'intérieur, et, même par un froid de vingt à vingt-cinq degrés, rester chez vous en vêtements légers, voire en manches de chemise. C'est même un des étonnements de l'étranger de voir les servantes, les femmes de moujik porter, au cœur de l'hiver, sous leurs lourdes pelisses fourrées, des robes d'étoffe légère et de couleur claire, en percale rose, ou en indienne à pois, comme les femmes de la campagne ou du peuple en portent chez nous pendant la belle saison.

Les poêles dont nous avons parlé, de même que les immenses calorifères installés dans le sous-sol, sont alimentés exclusivement avec des bûches de bois; aussi verrez-vous dans toutes les cours de hautes piles de bois à brûler qui se renouvellent incessamment. On sait combien la Russie en général, et les environs de Pétersbourg en particulier, sont riches en forêts de bouleaux, de pins et d'autres essences; aussi le bois y est-il d'un prix relativement bon marché. Dans les locations ici, détail caractéristique, les baux se passent avec cette mention : tant par an avec le bois, ou sans le bois.

Quant au charbon de terre, il est extrêmement

peu répandu. Les locomotives elles-mêmes sont chauffées avec des bûches de bois, et le voyageur qui parcourt cet immense trajet de la frontière russe à Pétersbourg, en regardant mélancoliquement le mélancolique paysage à travers les doubles vitres du *sleeping*, peut apercevoir, en approchant des rares stations, d'interminables piles de bûches entassées le long de la voie et destinées à renouveler les provisions de chauffage du train qui l'emporte. C'est évidemment parce que le chauffage en Russie se fait exclusivement avec du bois, que la chaleur dégagée par les poêles et les calorifères dans les intérieurs si hermétiquement clos n'est pas absolument insupportable.

Une petite remarque, que j'ai faite en passant, pourrait trouver une explication bien catégorique : c'est que, avec ce chauffage qui ne chôme guère ni jour ni nuit, on ne voit jamais de fumée sortir des tuyaux de cheminée qui se dressent sur les toits des maisons.

On comprend maintenant comment les Russes peuvent dire qu'ils ne souffrent pas du froid, dans leurs intérieurs du moins. Quant au froid extérieur, ils savent également s'en défendre admirablement : si chez eux ils ont leurs excellents poêles, dehors ils ont la pelisse, entièrement fourrée de martre ou de musc, avec le haut collet de castor. Moins élégante peut-être que les paletots fourrés dans lesquels nos élégants Parisiens se

drapent en sortant du théâtre ou du bal, elle est infiniment mieux comprise pour conserver la chaleur dont elle s'est comme pénétrée dans l'antichambre où elle était demeurée attachée. Sous sa pelisse, comme le *moujik* d'ailleurs sous sa *touloupe* en peau de mouton, les pieds cachés dans ses galoches de caoutchouc, le bonnet d'astrakan ou de loutre enfoncé sur la tête, le plus frileux des *barines* pétersbourgeois peut défier les températures les plus sibériennes. Aussi le verrez-vous, et ce ne sera pas là une de vos moindres surprises, surtout dans les premiers temps de votre séjour en Russie, courir du matin au soir, par un froid de vingt degrés et plus, en traîneau absolument découvert, quand chez nous on ne se hasarderait pas, dans une victoria, une fois l'hiver arrivé, sans risquer immédiatement une bonne fluxion de poitrine. Souvent même vous pouvez apercevoir une troïka passer rapidement au galop de ses trois chevaux, avec quelque belle dame enveloppée jusqu'au menton de la pelisse de satin doublée de martre zibeline, pressant sur son sein le manchon ouaté, les pieds dans une chancelière de peau d'ours sous le tablier de fourrure soigneusement bouclé aux quatre olets de l'élégant équipage. Parfois un châle d'Orenbourg s'enroule par-dessus la toque fourrée et vient se nouer sous le cou.

Ainsi armé contre le froid, le Russe peut braver en effet son ennemi en face. Le nez seul et les

oreilles aussi parfois, quand on n'a pas le soin de rabattre les oreillettes du bonnet, peuvent être atteints plus ou moins gravement. En cas d'accident, le remède indiqué c'est de frotter vigoureusement la partie lésée avec de la neige.

Contre les refroidissements vous avez le bain, le bain de vapeur, le bain russe, qui est souverain.

Tout le monde connaît aujourd'hui le bain russe, qui a fini par s'introduire dans nos mœurs. Ici il est d'un usage constant et pour toutes les classes de la population. Il y a des bains publics dans presque toutes les rues, et, malgré cela, vous les trouverez presque toujours encombrés, surtout le samedi qui est le jour des *moujiks* et des soldats.

Le bain de vapeur hebdomadaire, a dit un des écrivains qui ont le mieux vu la Russie, M. Mackensie Wallace, joue un rôle très important dans la vie du paysan russe. Il a même une certaine signification religieuse, car aucun bon paysan orthodoxe n'oserait entrer dans une église après s'être souillé de certaines espèces de pollution, sans se purifier physiquement et moralement à l'aide du bain. Dans l'emploi de la semaine, il forme l'occupation du samedi après midi, et l'on prend soin d'éviter après cela toute pollution jusqu'après le service divin du matin, le dimanche. Beaucoup de villages possèdent un bain public, ou communal, de la construction la plus primitive; mais il y a des contrées dans l'intérieur où les paysans prennent leur bain de va-

peur dans le four même où l'on cuit le pain de la maison! Dans tous les cas, l'opération est poussée à l'extrême limite de ce que l'homme peut endurer, et encore, j'entends un homme habitué depuis son enfance à ce genre d'exercices.

J'ai dit que les jours les plus malsains de Pétersbourg étaient ceux d'octobre et d'avril; les plus sains, en revanche, ceux que tout le monde regarde ici comme les beaux jours de la capitale, et attend avec impatience, ce sont les jours de décembre, de janvier, de février et de mars, alors qu'un immense manteau de neige ensevelit tout sous sa blancheur immaculée. La neige commence à tomber généralement vers le mois de novembre pour ne plus se fondre qu'en avril, et couvre le pavé plus ou moins bien entretenu de la capitale d'un tapis velouté, sur lequel les traîneaux de toute taille et de toute espèce volent avec une rapidité vertigineuse. Quand, par malheur, la température baisse subitement et amène une fonte inattendue des neiges, alors c'est un deuil public. Dans les campagnes même cela peut devenir un désastre; car, le traînage étant à peu près le seul moyen de communication possible entre les villages éloignés et les villes où ils écoulent leurs produits, le dégel, s'il persiste, entraîne forcément la perte desdits produits et la ruine des infortunés villageois. Le traînage devient en effet à peu près impossible : la route se coupe, de profonds sillons, des guérets transversaux se forment; et le traîneau,

quand il oscille en passant par-dessus ces petites collines et ces vallées, monte et descend pareil à une barque sur une mer moutonneuse, avec cette différence importante que la barque retombe dans un liquide qui cède, tandis que le traîneau rebondit sur une substance solide et dénuée d'élasticité. Les secousses et les cahots qui en résultent peuvent aisément s'imaginer.

A Saint-Pétersbourg même, tant que la neige n'est pas tombée en quantité suffisante et n'a pas été consolidée par une bonne gelée, loin d'être un moyen de locomotion agréable et pratique, le traîneau, qui vous cahote au grand trot à travers les places et les rues, toutes bossuées par les amas de neige fondue, est un véritable instrument de torture. Mais une fois le traînage établi et la trace faite, plus de cahots, plus de secousses, une douce et glissante motion, pareille à celle d'un bateau sur l'eau calme d'un lac; à peine sentez-vous l'effort des chevaux qui galopent joyeusement comme s'ils étaient totalement inconscients du traîneau qu'ils ont derrière eux. Rien ne peut donner une idée de la volupté toute particulière qu'on ressent alors à se sentir enlever de cette rapide allure sur une mer de neige : c'est une sensation exceptionnelle, typique, et qu'il faut avoir éprouvée pour la comprendre.

Aussi, non seulement à Saint-Pétersbourg, mais d'une extrémité à l'autre de la Russie, attend-on

avec impatience la vraie neige, la bonne neige, celle qui tient. Voici à quoi on la reconnaît tout de suite : quand la neige tombe perpendiculairement et en flocons épais, vous êtes à peu près certain qu'elle ne tiendra pas : mais quand, au contraire, sous l'influence du vent du nord, elle tombe presque horizontalement, en flocons menus, résistants, cristallisés, qu'elle crie sous le pied, qu'elle vous cingle le visage et pénètre, malgré vos efforts, sous le collet de votre pelisse, alors vous pouvez vous réjouir, c'est la bonne neige, comme disent les Russes.

Il arrive très souvent qu'après s'être longtemps fait désirer, la neige, et avec elle le traînage, surviennent et s'établissent dans l'espace d'une seule nuit. Vous vous êtes endormi la veille avec deux ou trois degrés de froid à peine; et, quand vous vous réveillez le lendemain, vous êtes tout surpris de voir les *drojkys*, si nombreux la veille, remplacés par des traîneaux de toute taille et de toute sorte, depuis l'élégante *troïka* jusqu'au modeste *ropouski*. Quelques heures ont suffi pour changer du tout au tout la physionomie de la ville.

En effet, Saint-Pétersbourg, avec ou sans son manteau de neige, n'est plus du tout le même. Sans la neige, ces crépis roses, jaunes, chamois, gris-souris, dont les Russes aiment à badigeonner les façades de leurs maisons et de leurs palais, semblent affreux et du plus mauvais goût ; avec la

neige pour accompagnement et pour repoussoir, rien ne semble plus naturel, et rien n'est plus charmant. Si neuves et si propres qu'elles fussent, les maisons paraîtraient toujours d'un gris sale à côté de la blancheur immaculée de la neige. Le Palais d'Hiver lui-même, bien qu'il manque évidemment de style et de grandeur, prend, par la neige, un aspect tout autre. Quant à la cathédrale d'Isaac, jamais elle n'est plus belle que lorsque les pures lignes blanches d'une épaisse couche de neige accusent les grandes divisions de son architecture, que des paillettes étincelantes s'accrochent aux flancs arrondis de ses coupoles, et que cette grande masse d'or, de bronze et de granit, s'élève en vigueur sur un tapis d'hermine sans mouchetures !

Rien de beau à voir, non plus, comme la surface unie de la Néva, du haut de la balustrade du Quai Anglais, quand ce magnifique fleuve, large à peu près comme la Tamise au Pont de Londres, est entièrement pris et recouvert d'une couche épaisse de neige! Rien de curieux et d'amusant comme de suivre de l'œil les files de traîneaux qui la traversent incessamment, entre les lignes de branches de sapin plantées dans la glace pour indiquer la *trace* à suivre! La nuit, des becs de gaz, installés le long de la piste, montrent le chemin aux promeneurs attardés.

On l'a dit et avec raison, c'est l'hiver que Saint-Pétersbourg porte son costume national, et, de

même que c'est au plus fort de l'été que vous devrez faire le voyage de Biskra, la reine des oasis algériens, où pousser jusqu'à Tuggurt, le pays du soleil implacable et du ciel éternellement bleu, pour avoir une idée juste et complète du désert saharien et de son incomparable poésie; de même, c'est en hiver qu'il faut visiter cette étrange et magnifique capitale quand on veut la voir sous son véritable aspect et dans toute sa beauté.

XII

UN PEU DE POLITIQUE POUR FINIR

L'EMPEREUR — LA NOBLESSE — LE « TCHIN » ET LES « TCHINOVNIKS »

L'Empereur, voilà le premier et le dernier mot de la politique en Russie. Du haut en bas de l'échelle administrative, l'Empereur est tout, le reste n'est rien.

A première vue, dit Mackensie Wallace, l'administration russe, dans sa forme actuelle, semble un édifice très imposant. Au sommet de la pyramide, l'Empereur; immédiatement au dessous : le Conseil d'État, le Comité des Ministres, le Sénat, qui représentent respectivement les pouvoirs législatif, administratif et judiciaire.

Toutefois, le Conseil d'État n'est pas plus une espèce de parlement que le Comité des Ministres n'est un ministère comme on l'entend chez nous en

réalité, ces deux institutions sont simplement des incarnations du pouvoir autocratique. Le Conseil d'État a seulement un caractère purement consultatif et l'Empereur n'est nullement lié par ses décisions. Les Ministres [1], de leur côté, sont tous directement et individuellement responsables envers l'Empereur ; par conséquent, le Comité n'a aucune responsabilité collective, ni aucune autre force de cohésion. Quant au Sénat, ce n'est plus guère aujourd'hui qu'une Cour d'Appel suprême ; et son activité est restreinte aux matières judiciaires.

Ici vous entendrez soutenir que, si le régime autocratique a non seulement une raison d'être, mais encore est absolument indispensable, quelque part, c'est en Russie, à cause de l'immensité même de l'Empire. Effectivement, pour en tenir toutes les parties unies, il faut un pouvoir d'autant plus fort qu'il s'exerce sur une plus vaste étendue. Cet empire est constitué par un noyau central, autour duquel se sont agglomérés, au cours de l'histoire, des pays d'autre langue et d'autres mœurs, la Finlande, les Provinces Baltiques, la Pologne, la petite Russie, la Bessarabie, le Caucase et les lointaines possessions de l'Asie Centrale et de la Sibérie. Il compte plus de trente races différentes, opposant aux qua-

[1] Les départements ministériels sont au nombre de dix, ainsi classés : 1° Intérieur ; 2° Travaux publics ; 3° Domaines de l'État ; 4° Finances ; 5° Justice ; 6° Instruction publique ; 7° Guerre ; 8° Marine ; 9° Affaires étrangères ; 10° Cour impériale.

rante millions de Grands-Russiens une masse égale de Slaves parlant d'autres dialectes, de Germains, de Lithuaniens, de Lettes, de Latins, de Finnois et de Tartares [1].

Une autre raison d'être de l'autocratie russe, c'est qu'en dehors de Pétersbourg et de Moscou on n'a pas la moindre idée de ce que c'est que la politique : cela tient surtout à ce que la province, les villes de province, n'existent pas pour ainsi dire en Russie. Il faut se représenter la Russie comme un immense pays agricole : les villes sont des accidents ; après Saint-Pétersbourg et Moscou, à peine en compte-t-on quatre ou cinq qui ont cent mille âmes, et l'on sait qu'en Europe seulement l'empire compte aujourd'hui près de cent millions d'habitants. La population urbaine, qui forme chez nous le tiers de la

[1] La Russie proprement dite, c'est-à-dire la Russie d'Europe, non compris la Pologne, les Provinces Baltiques, la Finlande et le Caucase (qui ont, chacun, une administration spéciale), est divisée en quarante-six provinces ou gouvernements *(Gubernii)* et chaque gouvernement en districts *(Uyezdi)*. La superficie moyenne d'une province est à peu près celle du Portugal, mais il en est d'aussi petites que la Belgique, pendant que l'une au moins est vingt-cinq fois aussi grande. La population, néanmoins, ne correspond pas à l'étendue du territoire. Dans la plus vaste province, celle d'Arkangel, il y a moins de trois cent mille habitants, tandis que dans quelques-unes des plus petites il y en a plus de deux millions. Les districts varient également en surface. Quelques-uns sont plus petits que les comtés d'Oxford ou de Buckingham, et d'autres beaucoup plus grands que le Royaume-Uni tout entier. A la tête de chaque province est placé un gouverneur, assisté d'un vice-gouverneur et d'un petit conseil. (*La Russie*, par Mackensie Wallace.)

nation, n'en forme pas même le dixième ici ; encore beaucoup de localités, que l'on décore du nom de villes, ne sont-elles que de grands villages. Même dans les villes véritables, à Saint-Pétersbourg, à Moscou, une partie du peuple est composée de paysans. Les ouvriers des grandes usines, notamment, viennent de la campagne et restent attachés à leur commune, tout en vivant à la ville ; beaucoup d'entre eux font même spécifier dans leur engagement qu'il leur sera accordé deux congés, l'un pour aller faire leurs semailles, et l'autre au moment des récoltes.

La seule conception politique, que cette masse énorme de population puisse admettre, c'est celle d'un Empereur planant par-dessus tout, pourvoyant aux besoins généraux de son peuple ; c'est celle de l'autocratie qui a formé l'empire et qui en a fait la grandeur, il est juste de le reconnaître.

Il faut, on le croira sans peine, une tête solidement organisée pour assumer devant l'histoire la responsabilité de ce pouvoir sans limite sur une pareille agglomération d'hommes, et pour demeurer toujours à la hauteur de la tâche. L'empereur actuel, de l'avis général, a toutes les qualités privées qui peuvent faire aimer et estimer un homme ; c'est une nature droite, il est bon et il est animé des meilleures intentions ; mais, également de l'avis général, ce n'est qu'un honnête homme, quand il faudrait à la Russie, pour sortir à son honneur de

la période de transformations où elle se débat, un Pierre le Grand. L'honnêteté même d'Alexandre III l'attache fermement aux idées auxquelles il s'est une fois arrêté et qu'il croit bonnes. S'il juge de son devoir de suivre jusqu'au bout les conseillers qui se sont emparés de son esprit, il les suivra jusqu'au bout, quelque malheur qui puisse en résulter pour la Russie et quelque danger personnel qu'il puisse courir. Or on sait comment Alexandre III est entouré et que les hommes qui ont le plus d'influence sur son esprit avec son ancien précepteur, le Procureur général du Saint Synode Pobedonotzef, sont les deux principaux chefs du parti moscovite — c'est-à-dire du parti rétrograde — M. Aksakof, directeur de la *Rouss* (la Russie), revue bi-mensuelle qui paraît à Moscou, et M. Katkof, directeur de *la Gazette de Moscou*, qui est quotidienne. Aussi tous ceux qui ont des aspirations franchement libérales en Russie sont-ils profondément découragés, et n'ont aucune confiance dans le libéralisme de l'Empereur, sachant à quelles influences il obéit.

Quant à l'Impératrice, on s'accorde à penser que, politiquement parlant, elle n'exerce point sur son auguste époux un empire bien considérable.

On sait à ce propos que, contrairement à ses prédécesseurs, qui presque tous ont été chercher leur femme en Allemagne[1], Alexandre III a épousé

[1] C'est même cette circonstance qui explique, en partie du moins, pourquoi la colonie allemande est si nombreuse à

une princesse danoise. Il paraît que c'est pour éviter des compétitions de famille et des guerres intestines, en cas de vacances du trône, qu'une loi interdit au Czar de se marier en Russie.

Quant à ce qu'on appelle le *dvoryanin* (de *dvor*, cour), ou courtisans, bien que la majorité de la *dvoryanstvo* n'ait rien à faire avec la Cour, ils ne remplissent aucun emploi bien défini pour la plupart et ne jouissent d'aucune influence. On sait, d'ailleurs, qu'en Russie il n'y a pas de castes fermées, que la noblesse est conférée par les fonctions, et que les fonctions sont accessibles à tout le monde; cette noblesse n'a, du reste, plus de privilèges. En outre,

Saint-Pétersbourg, chaque princesse, en arrivant de son pays, amenant avec elle une série de parents plus ou moins éloignés, que l'on case à droite et à gauche dans divers emplois, et qui font souche. Les Allemands, me dit-on, habitant Saint-Pétersbourg sont environ cinquante mille; ils habitent presque tout un quartier derrière le Gostini-Dvor. En revanche, il n'y a guère plus de cinq ou six mille Français. Malgré cela, il est remarquable, ainsi que j'ai déjà pu l'observer par moi-même en différentes occasions, que les sympathies de la population pétersbourgeoise vont plutôt aux Français qu'aux Allemands. Savez-vous comment on appelle en Russie les blattes, les charançons, les punaises et autres insectes du même genre? On les appelle des Prussiens. La poudre à punaise se vend couramment sous le nom de poudre à Prussiens. Dans le même ordre d'idées, citons encore le proverbe suivant, que j'ai entendu répéter par plusieurs personnes et dans diverses classes de la société : en Russie, nous sommes dévorés par deux espèces de bêtes, par les Français qui, après s'être gorgés de notre sang, se détachent de nous et nous laissent, comme les sangsues; et par les Prussiens, qui, une fois qu'ils sont tombés sur nous, s'accrochent et se cramponnent sans que nous puissions nous en débarrasser, comme les punaises.

la loi russe sur les successions ne reconnaît pas le droit d'aînesse par rapport aux titres et aux domaines. Tous les fils d'un prince sont princes, même de son vivant, et, à son décès, ses biens, mobiliers et immobiliers, sont partagés également entre tous. Aussi, les titres nobiliaires étant très communs en Russie, ils n'y possèdent point la même valeur que dans l'Europe occidentale. Il existe des centaines de princes et de princesses qui n'ont pas le droit de paraître à la Cour et qui ne seraient point admis dans ce qu'on appelle à Saint-Pétersbourg « la société », ni vraiment dans la société d'aucun pays. Le seul titre russe indigène, dit Mackensie Wallace, est celui de *knyaz*, que l'on traduit habituellement par « prince ». Il est porté par les descendants de Rurik, du prince lithuanien Ghedimin, des Khans et Murzi tartares officiellement reconnus par les Czars. En outre, il existe quatorze familles qui l'ont adopté par ordre impérial pendant les deux derniers siècles. Les titres de comte et de baron sont des importations modernes, qui ont commencé du temps de Pierre le Grand. Soixante-sept familles reçurent de Pierre et de ses successeurs le titre de comte, et dix celui de baron. Les dernières sont toutes, à deux exceptions près, d'origine étrangère, et descendent pour la plupart de banquiers de la Cour. En sus, il y a, bien entendu, les comtes et les barons allemands des Provinces Baltiques, qui sont sujets russes.

Quant au prestige que la noblesse exerce, au

moins sur la classe moyenne, il est des plus minces. Si les marchands aiment à voir parmi leurs invités, à leurs grands dîners, autant de généraux (c'est-à-dire de personnages officiels) que possible, et spécialement ceux qui se trouvent avoir un grand cordon[1], ils n'en reconnaissent pas davantage pour cela aucune autre aristocratie que celle constatée par un rang officiel. Les marques de la faveur du Czar priment de beaucoup dans leur opinion n'importe quels droits ou prétentions basés sur des titres héréditaires, sur une longue généalogie, etc.

Ce qui, d'ailleurs, enlève beaucoup de prestige à la noblesse russe, c'est sa pauvreté. On a cru longtemps que les nobles russes étaient énormément riches. Les princes russes, les boyards flamboyaient dans l'imagination de nos jeunes personnes à marier, et autres, avec une auréole de millions qu'il faut décidément remiser dans l'armoire aux légendes. La vérité est qu'à part certaines familles très riches comme les Sheremetief, les Orlof Davidof, les Demidof, les Strogonof, il en est fort peu qui ne soient point ruinées aujourd'hui. Les dépenses exagérées, auxquelles les nobles russes se livrent souvent, indiquent presque toujours, non pas une grande fortune, mais simplement une ostentation niaise et une imprévoyance absolue.

[1] On m'affirme même très sérieusement ici que parfois des personnages officiels exploitent cette manie, pour se louer comme décoration de table.

Quel que soit en effet l'état de ses finances, le noble russe n'en conserve pas moins ce désir de paraître qui est un besoin de sa nature. Ruiné ou non, il mène le même train; il cherche, avec la même avidité, à briller, à éclipser les autres, sans se retrancher aucune des aises de la vie, et empruntant souvent à son cuisinier, qui les lui a volées, les sommes nécessaires pour perpétuer son luxe. C'est à l'étranger surtout que le Russe ne trouve jamais assez de fenêtres par où jeter son argent, et l'on sait que le plus grand bonheur du boyard est d'aller à l'extérieur vanter les charmes de son pays, de ses institutions et les vertus de son Empereur; il passerait volontiers sa vie loin de sa patrie, pour aller dire à tous les échos combien il serait heureux de ne s'en point éloigner. Quand il y revient souvent, c'est que ses ressources sont absolument épuisées. S'il n'est point complètement ruiné, les femmes et le jeu se chargent d'achever sa déconfiture.

« Voulez-vous que je vous raconte en quelques traits (me demande un ami qui habite Saint-Pétersbourg depuis maintes années) l'histoire, toujours la même, de presque tous les fils de familles nobles? Ils font leur éducation, d'abord à la maison paternelle sous la direction d'un précepteur anglais, puis dans des gymnases, des écoles de cadets, ou dans le corps des pages. Ils entrent ensuite dans un régiment de la Garde, se lancent dans la haute vie et

font des dettes. Après quoi, ils donnent leur démission, vont se refaire en province par un mariage avec quelque riche héritière, et reviennent à Pétersbourg manger la fortune de celle-ci ; si encore c'était avec elle, mais la plupart du temps ils ne tardent pas, sinon à l'abandonner avec ses enfants, du moins à la négliger considérablement pour vivre avec quelque autre beauté de condition plus ou moins régulière. Enfin, quand l'argent leur manque complètement, ils se livrent à toutes sortes de tripotages pour combler le déficit. Le mot de Diderot est toujours vrai : les classes élevées, polies, galonnées d'or, sont pourries avant d'être mûres.

C'est surtout quand on pénètre dans l'intérieur des Russes que l'on se rend compte à la fois de la rage qu'ils ont de jeter la poudre aux yeux, et de la parcimonie déguisée à laquelle les condamne souvent le piteux état de leur budget. Rien de caractéristique, à ce double point de vue, comme la savante façon dont leur luxe est gradué, selon que les diverses pièces de leur maison sont plus ou moins accessibles au public. Comme tout le monde pénètre au moins jusqu'à l'antichambre, celle-ci est toujours ornée de manière à donner une haute idée de l'ensemble de l'appartement par le confort de tous les détails. Les domestiques, galonnés sur toutes les coutures, se carrent dans des sièges magnifiques. Le salon, où l'on reçoit les riches visiteurs, est d'un luxe éblouissant ; les plus belles fleurs des serres s'y

étalent à profusion. Mais si quelque bonne fortune vous permet de jeter un coup d'œil sur les chambres où les visiteurs ne sont point admis ordinairement, vous y trouverez non sans surprise, que tout y est d'une mesquinerie incroyable. De belles robes et pas de linge !

Une autre remarque que vous pouvez faire en pénétrant dans les intérieurs russes de la haute classe, c'est la quantité d'emprunts que la Russie fait à nos arts et à notre industrie. De même qu'en vous promenant dans Saint-Pétersbourg vous constatez que la cathédrale d'Isaac, le plus remarquable monument de la ville, est l'œuvre d'un Français, ainsi du reste que ce gigantesque monolithe de granit qu'on appelle la colonne Alexandrine, et cette fière et sauvage statue de Pierre le Grand, le plus vivant monument de bronze qui soit en Europe ; de même si vous voulez faire le tour d'un salon russe et analyser tous les objets dont le goût attire et charme vos yeux, vous reconnaîtrez qu'ils sortent tous de nos usines et de nos ateliers.

J'oubliais de dire que c'est la noblesse qui occupe exclusivement les grades dans l'armée; tous ces officiers que l'on rencontre dans les rues, au théâtre, partout, dans leur uniforme boutonné et sanglé (on sait que les officiers ne quittent jamais leur uniforme, même chez eux; ce n'est qu'en voyage et à l'étranger qu'ils ont le droit de s'habiller en civil), appartiennent tous à des familles de l'aristocratie.

En Russie, du reste, ou du moins à Saint-Pétersbourg, tout le monde sert l'État sur la double échelle du service militaire et du service civil; et tous les fonctionnaires civils et militaires sont divisés d'après un plan ou échelle hiérarchique, en quatorze classes ou rangs, à chacun desquels un nom particulier est attaché. Cette échelle hiérarchique, création du génie despotique de Pierre le Grand, s'appelle le *Tchin* et les fonctionnaires ou hommes pourvus de grades prennent le nom de *Tchinovniks*.

Comme l'avancement est supposé n'être donné qu'au mérite personnel, un homme qui entre dans le service public, doit, quelle que soit sa position sociale, commencer dans les rangs inférieurs et faire son chemin. Des certificats d'éducation peuvent l'exempter de la nécessité de passer par les degrés infimes, et la volonté impériale peut mépriser les restrictions prescrites par la loi; mais, règle générale, il doit commencer au pied de l'échelle administrative, ou tout près, et rester sur chaque échelon un certain temps spécifié. L'échelon sur lequel il se trouve pour le moment ou, en d'autres termes, le rang officiel, ou *Tchin*, qu'il possède, détermine quels emplois il est apte à obtenir. Ainsi le rang, ou *Tchin*, est la condition nécessaire pour recevoir une nomination, sans que pour cela il désigne proprement aucun emploi réel. C'est là une circonstance qui égare souvent les étrangers. Ainsi, il ne faudrait pas s'en laisser imposer par les titres ronflants que

l'on voit souvent sur des cartes de visites, comme ceux de Conseiller de Cour, de Conseiller d'État, de Conseiller privé de S. M. l'Empereur de toutes les Russies. Un Conseiller d'État n'est pas le moins du monde un membre du Conseil d'État [1]; il ne pourrait même pas le devenir régulièrement, à moins de recevoir un *Tchin* supérieur. De même, le soi-disant Conseiller de Cour n'a probablement rien à faire avec la Cour. Quant à S. Exc. le Conseiller Privé, il suffira de dire que le Conseil Privé russe n'existe plus depuis plus d'un siècle. Les *Tchins* russes, de même que les titres honorifiques allemands, *Hofrath*, *Staatsrath*, *Geheimrath*, dont ils sont la traduction littérale, n'indiquent pas l'emploi actuel, mais simplement le rang officiel. Ajoutons que c'était surtout autrefois que la nomination à un emploi dépendait généralement du *Tchin;* et qu'il y a maintenant une tendance à renverser l'ancien ordre de choses, et à faire que le *Tchin* dépende de l'emploi.

Pour plus de clarté, on trouvera ci-après le tableau synoptique du *Tchin*, ou hiérarchie russe, avec l'assimilation des grades civils et militaires, ceux de la marine, les charges de la Cour et les grades de la hiérarchie ecclésiastique. On y verra aussi les titres nobiliaires attachés à chaque *Tchin*, depuis celui de *Noble* jusqu'à celui de *Haute Excel-*

[1] En Russe les deux mots sont même tout à fait différents; le Conseil est appelé « *Gosudarstvenny* » *sorêt*, et le titre « *Statski* » *sovetnik*.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA HIÉRARCHIE RUSSE (TCHIN)

TITRES	CLASSES	GRADES CIVILS	GRADES MILITAIRES	GRADES DE LA MARINE	CHARGES DE LA COUR	GRADES ECCLÉSIASTIQUES
Haute Excellence	1re	Chancelier de l'Empire	Général, Feld-Maréchal	Général amiral		Métropolitain
	2me	Conseiller Privé actuel	Général { d'infanterie / de cavalerie / d'artillerie	Amiral	Grand Chambellan Gr. Maître de la Cour Gr. Maréc. de la Cour	Archevêque
Excellence	3me	Conseiller Privé	Général lieutenant	Vice-amiral	Maître de la Cour Maréchal de la Cour Grand Veneur	Evêque
	4me	Conseiller d'État actuel	Général major	Contre-amiral		Archimandrite
Hochwohlgeboren (Hte naissance)	5me	Conseiller d'État				Igoumène (supérieur d'un monastère)
Très noble	6me	Conseiller de Collège	Colonel	Capitaine de 1er rang		Archiprêtre
	7me	Conseiller de Cour	Lieutenant-colonel	Capitaine de 2me rang		Prêtre
	8me	Assesseur de Collège	Major	Capitaine lieutenant		Archidiacre
Noble	9me	Conseiller Titulaire	Capitaine en premier	Lieutenant		Diacre
	10me	Secrétaire de Collège	Capitaine en second			
	11me	Secrétaire de				
	12me	Secrét. de Gouvernement	Lieutenant	Enseigne		
	13me	Enregistrateur { du Sénat / du Synode / de Cabinet	Sous-lieutenant			
	14me	Enregistrateur de Collège	Porte-enseigne			

lence. Ajoutons encore que, dans la hiérarchie militaire, ainsi que dans celle de la marine, les grades de la 14e à la 7e classe donnent la noblesse personnelle, et les grades supérieurs, à partir de la 6e classe, donnent la noblesse héréditaire. Dans la hiérarchie civile, la noblesse personnelle ne s'acquiert qu'à partir de la 9e classe, et la noblesse héréditaire à partir de la 4e.

Cette organisation, assez compliquée, de l'administration russe ne semble pas d'ailleurs l'avoir garantie contre le reproche de vénalité qu'on lui a fait de tout temps et qu'on lui fait parfois encore aujourd'hui, bien que, grâce surtout à la force de l'opinion publique, cette administration soit incomparablement plus pure qu'à aucune période précédente de l'histoire russe.

Un jour, lisons-nous dans Mackenzie Wallace, Pierre le Grand déclara qu'il ferait pendre tout homme qui volerait de quoi acheter une corde.

« Si Votre Majesté mettait à exécution son projet, répondit franchement le procureur général, il ne resterait plus de fonctionnaires. Nous volons tous, la seule différence est que quelques-uns d'entre nous volent de plus grosses sommes et plus ouvertement que les autres. »

Il y a de cela un siècle et demi. Dans quelles proportions la situation est modifiée aujourd'hui, on n'oserait trop l'affirmer. Il n'y a pas encore bien longtemps qu'un fonctionnaire recevait ouvertement

et régulièrement ce qu'on appelait des revenus sans péché *(bezgreshniye dokhodi)*, c'est-à-dire des gratifications pour services rendus; sans parler d'autres revenus — plus ou moins sans péché — que recevaient beaucoup de hauts fonctionnaires et de dignitaires d'un ordre élevé.

En Russie, me disait encore quelqu'un qui connait assez bien ce pays, après l'Empereur, tout fonctionnaire trafique de sa place par mille moyens et vend ses services. Un honnête homme, selon les idées du pays, est celui qui, vous ayant vendu son appui, vous livre en effet la marchandise. Le coquin est seulement celui qui, vous ayant promis une faveur achetée comptant, ne vous tient pas parole après le salaire reçu. Un de mes amis, voulant un jour changer de quartier, alla chez le commissaire pour lui demander l'adresse de celui de ses collègues qui administrait le district nouveau qu'il allait habiter; il n'a pu obtenir ce renseignement qu'au prix d'un rouble exigé par le magistrat! Quelle dignité!

Du reste, vous rencontrerez fort peu de gens s'indignant outre mesure contre cette scandaleuse vénalité. Le *vzyatotchniki*, ou pot-de-vin, est une institution éminemment russe. Le vol lui-même est passé dans les mœurs en Russie; il est si général qu'il ne se donne même pas la peine de se cacher. Tout le monde vole ouvertement. « Jésus-Christ lui-même volerait, s'il n'avait pas les mains percées! » dit un proverbe bien connu et souvent cité.

Aussi a-t-on, en général, la plus grande indulgence pour les peccadilles de ce genre. « On rencontre constamment dans la société russe, des gens que l'on sait s'être rendus coupables d'improbité flagrante et l'on en voit, qui sont assez honorables, entretenir avec eux des relations amicales. Cette indulgence sociale, ce relâchement moral ou de quelque nom qu'on veuille l'appeler, est le résultat de causes variées, surtout du tempérament bon, affable et apathique de toutes les classes du peuple russe, tempérament qui les rend très charitables envers leurs voisins et fait qu'ils ne distinguent pas toujours entre l'oubli d'une injure privée et l'excuse des crimes publics. » (Mackenzie Wallace.)[1]

[1] En regard de la vénalité des fonctionnaires, il n'est pas hors de propos de faire mention d'une curieuse institution qui fonctionne à Saint-Pétersbourg, à Moscou et dans quelques grandes villes, et qui montre l'ouvrier russe sous un aspect inattendu; nous voulons parler des *artels*, associations permanentes, possédant un gros capital et pécuniairement responsables des actes de chacun de leurs membres. Parmi elles, la plus célèbre de beaucoup est celle des garçons de banque; ces hommes ont des occasions perpétuelles de voler et sont souvent chargés de la garde et du transport de sommes énormes; mais le banquier n'a aucune cause d'anxiété, parce qu'il sait que, si quelque défalcation se produit, elle lui sera remboursée par l'*artel*. De tels accidents néanmoins se produisent très rarement, sinon jamais, et le fait n'est point aussi extraordinaire que beaucoup de gens le supposent. *L'artel*, étant responsable des individus dont il est composé, est très circonspect pour leur admission, et un homme une fois admis est observé de près, non seulement par les surveillants régulièrement nommés, mais aussi par tous ses camarades qui ont occasion de le faire. S'il commence à dépenser trop d'argent ou à négliger ses devoirs, bien que son patron puisse ne rien savoir du fait, des soupçons s'élèvent

Au surplus, il paraît qu'au point de vue des vertus administratives, les fonctionnaires ou employés de tout ordre, de nationalité allemande faisant partie de l'administration russe, ne sont pas moins sujets à caution : car nous lisons dans une correspondance du journal le *Temps* que, dernièrement un statisticien ayant fait un relevé général des concussionnaires pris la main dans le sac, depuis un certain nombre d'années, dans tout l'empire de Russie, prétendait avoir constaté que, sur le nombre, on comptait autant de barons allemands que de simples *tchinovniks* russes. Cette découverte aurait été faite, non pas comme on serait peut-être tenté de le croire, par un farouche *teutophobe* mais par un écrivain pétersbourgeois, par l'auteur d'une petite brochure très allemande de tendances ; la seule différence, paraît-il, c'est que les Russes, après avoir volé, ont mangé l'argent rapidement, tandis que les Allemands, du fruit de leurs vols, ont acheté des rentes, des obligations de chemins de fer, de bonnes terres au soleil, se sont honnêtement mariés et ont eu beaucoup d'enfants.

tout de suite parmi ses camarades et une enquête s'ensuit, se terminant par une expulsion sommaire si les suspicions se trouvent fondées. Responsabilité mutuelle, en somme, qui crée naturellement un système très effectif de surveillance mutuelle, Nos manufacturiers et les chefs de nos grandes maisons de commerce, qui se plaignent bien haut de l'insouciance et de la malhonnêteté de leurs employés, ne pourraient-ils moins mettre en pratique ce principe?

LE « MOUJIK » — ALEXANDRE III EST PROPREMENT L'EMPEREUR DES « MOUJIKS »

Ce qu'il y a encore de meilleur dans ce pays, entend-on dire couramment ici, c'est le *Moujik*.

Et, cependant, voici ce que m'écrivait quelqu'un qui a passé vingt ans en Russie, tant à Saint-Pétersbourg que dans l'intérieur : « Le peuple est ivrogne, paresseux, débauché, voleur plus que tout autre, plus que le nôtre, à coup sûr, qui pourtant ne croit guère en Dieu que pour avoir contre qui jurer. Non seulement la dévotion n'épargne pas les vices au peuple russe, mais elle les multiplie, en lui fournissant le pardon immédiat. Le cierge acquitte le vol. Je dois ajouter que mon imprudente sécurité a déjà rapporté beaucoup de cierges schismatiques. Je ne saurais te dire combien de fois j'ai été dupe de ces capitulations de conscience, et combien de mouchoirs m'ont été subtilisés en pleine église. C'est que là le voleur a l'autel sous la main, pour se faire amnistier. »

Le jugement est un peu dur. Si leurs vices sont nombreux, il faut beaucoup pardonner à ces populations, écrasées depuis deux cents ans sous un régime soi-disant patriarcal, mal enseignées, dépourvues d'éducation morale, et dont les défauts, en somme, sont ceux de l'esclavage.

Un poète indigène a écrit quelque part que le trait

caractéristique de la vie de province en Russie c'était le *vetchnaya tishina*, ou le calme éternel.

De même, je serais porté à croire que le caractère le plus tranché du paysan russe, c'est une sorte d'apathie douce et résignée, aussi peu agissante pour faire le mal que pour chercher à bien faire. Nulle classe d'hommes dans le monde entier, dit encore Mackensie Wallace, que je cite souvent parce que c'est un des rares écrivains qui se soient souciés d'étudier sérieusement la Russie, n'est plus pacifique et ne possède une meilleure nature que les paysans russes. A jeun, ils ne se gourment jamais ; et, même sous l'influence de l'alcool, ils sont plus enclins à être violemment affectueux que désagréablement querelleurs. Si deux villageois se mettent à boire ensemble, la probabilité est qu'au bout de quelques minutes, bien qu'ils puissent ne s'être jamais vus auparavant, ils vont s'exprimer, en termes impétueux, énergiques, leur mutuelle affection, confirmant leurs paroles par de fréquentes étreintes et les plus tendres embrassements.

Empruntons encore à notre auteur quelques citations, qui nous feront mieux pénétrer dans l'intimité du *moujik*.

Voici d'abord un type de paysan relativement aisé: « Comme les paysans russes en général, Ivan Pétroff portait les cheveux partagés au milieu du front ; coutume qui, peut-être, doit son origine aux peintures religieuses. Il y avait un contraste frappant entre l'apparence vénérable que donnait à sa face sa longue

barbe blonde légèrement parsemée de fils gris, et l'expression de ses yeux qui avaient une étrange façon de clignoter. *Humour* ou espièglerie? Il était difficile de dire quoi. Dans toute circonstance, soit dans son léger costume d'été, soit dans sa chaude peau de mouton, ou dans la longue capote lustrée d'un bleu foncé, à deux rangs de boutons, qu'il endossait les dimanches et fêtes, il avait toujours l'air d'un homme respectable, et bien à son aise... »

Après le portrait de l'homme, voici celui de son *izba*, ou maison construite avec des troncs d'arbres : « Le mur de la chambre principale, qui me faisait face, était percé de deux petites fenêtres carrées regardant la route, et, dans le coin à droite, plus près du plafond que du plancher, se trouvait une petite tablette triangulaire supportant une image religieuse. Devant l'image était suspendue une curieuse lampe à huile. A gauche de la porte s'élevait un poêle gigantesque, bâti de briques et blanchi à la chaux. Du sommet du poêle au mur sur la droite s'étendait ce qu'on peut appeler une énorme tablette, large de six ou huit pieds : cela s'appelle le *palati*, et cela sert de lit à une partie de la famille. Le mobilier consistait en un long banc de bois attaché au mur de droite, en une grande et lourde table de sapin, et quelques escabelles. »

Sortons maintenant de l'*izba*. « La cour était flanquée, d'un côté, par un hangar ouvert, contenant de grossiers outils de labourage qui pourraient jeter

quelque lumière sur l'agriculture des Aryens primitifs, et de l'autre, par la maison d'habitation et l'étable. L'une et l'autre étaient bâties de bûches d'une forme à peu près cylindrique, disposées en rangées horizontales. »

Quant au village, en voici un petit croquis levé d'après nature : « Le village, comme tous les villages en général dans cette partie de la contrée, consistait en deux longues rangées de maisons de bois. La route, si une couche de boue de plus d'un pied de profondeur peut porter ce nom, passait à travers. Toutes avaient le pignon tourné vers la route, et quelques-unes d'entre elles affichaient des prétentions à la décoration architecturale sous forme de grossières découpures dans le bois faisant saillie. Entre les maisons, et sur la même ligne qu'elles, se trouvaient de hautes barrières et de hautes clôtures, le tout en bois, séparant les cours des fermes de la route.

Au point de vue moral et intellectuel, le trait saillant du caractère du *moujik*, c'est, avec cette insouciance apathique dont nous avons déjà parlé, une ignorance absolue qui le met à la merci de toutes les superstitions, de tous les contes de bonne femme — ou de mauvais homme. « La crédulité du peuple russe, écrivait dernièrement un correspondant du *Temps*, est sans bornes. Les rumeurs les plus contradictoires, les plus ineptes, sont colportées, commentées, trouvent créance. Aucun raisonnement, aucune preuve ne peuvent faire revenir un paysan d'une fausse

impression. Moins son erreur s'appuie sur la réalité d'un fait, plus il est difficile de l'en désabuser. La nouvelle que le servage allait être rétabli se répandit tout à coup dans les campagnes. On conçoit l'émoi qui s'empara des affranchis. Le bruit qu'il leur serait fait défense de se marier avant la vingt-cinquième année fut cause d'une masse de mariages précipités et hâtifs. La notion que le gouvernement allait déposséder les propriétaires à leur profit et qu'on leur partagerait les terres seigneuriales s'est emparée présentement de leurs cervelles, et il ne sera pas facile de l'en faire déloger. En résumé, les faux bruits, les nouvelles alarmantes, les conceptions absurdes circulent, se dénaturent et arrivent à des véritables déformations intellectuelles. »

Lorsque le fameux ukase libérateur d'Alexandre II fut promulgué, les *moujiks*, qui s'en étaient fait à l'avance une idée tout à fait erronée, montrèrent fort peu d'enthousiasme ; c'est que, pour ces populations stupides et indolentes (me disait un Français établi depuis de longues années en Russie, et qui avait précisément assisté à la mise en application dudit ukase, le servage n'était pas si dur que nous nous le figurons. Les paysans, sous ce régime, construisaient eux-mêmes leurs habitations avec le bois du seigneur. Outre l'enclos attenant à chaque chaumière, le maître leur concédait la moitié de ses terres qu'ils se partageaient chaque année et qu'ils cultivaient pour leur profit particulier. Chacun avait

à sa disposition une quinzaine d'arpents qu'il pouvait cultiver pendant trois jours de la semaine, et dont il tirait largement sa subsistance. Beaucoup de nos paysans se trouveraient riches d'en posséder autant; mais le paysan russe sait si mal ménager ses ressources, qu'il ne faisait jamais de réserves dans le grenier communal, et venait bien souvent, entre deux moissons, crier famine au château. Dans ces cas assez fréquents, il trouvait doux de se faire nourrir par le seigneur. Ce même seigneur hébergeait et logeait ses *moujiks* sans exiger d'eux le moindre travail, dès qu'ils étaient infirmes ou qu'ils atteignaient l'âge de soixante ans. En retour de toutes ces charges, le boyard n'exigeait pourtant d'eux que trois jours de corvée par semaine, en se réservant, il est vrai, le droit de leur caresser l'échine, s'ils n'y allaient pas d'assez bon cœur.

Il est vrai, aussi, que le seigneur regardait chaque paysan comme sa chose, son bien personnel. Mais cet abus, il faut bien le savoir, n'avait jamais été sanctionné par une loi. Le servage est uniquement une usurpation des seigneurs. La loi s'était bornée, au XVIe siècle, à immobiliser les paysans sur les terres où ils naissaient, pour empêcher les émigrations dans les pays où la vie était plus facile. Le seigneur s'habitua petit à petit à croire que *qui possède la terre possède l'homme qui vit dessus*, et bientôt l'usage eut force de loi. Si le servage eût été le résultat d'un contrat librement consenti de part et d'autre, il y aurait eu de fort bons côtés dans cette organisation communale, où

la réciprocité des services n'a rien que d'équitable. Mais les abus ont complètement dénaturé cette institution. Le serf ne pouvait, même pour un jour, s'absenter de la commune sans la permission du maître; il n'avait pas le droit de disposer de lui-même et d'aller en ville exercer une profession indépendante, selon sa vocation. Ceux qui en obtenaient la permission devaient payer au seigneur un *abrock*, redevance proportionnelle, dont le taux exagéré leur enlevait tout espoir de fortune. Au village, le moindre délit était puni du *knout*, de la bastonnade ou de la verge, dont abusaient les intendants sans que jamais les pauvres *moujiks* eussent le droit ou la possibilité de se plaindre à une justice quelconque. Le seigneur pouvait faire soldat le délinquant, en se chargeant de l'habiller, ou l'envoyer en Sibérie, sans jugement, moyennant quatre-vingts francs pour les frais de route.

C'était là assurément un sort affreux, mais le serf libéré se trouve-t-il beaucoup mieux aujourd'hui? Débarrassé de toute préoccupation pour le présent et pour l'avenir, il ne sentait aucunement la honte qu'il y avait à ne pas se posséder lui-même, tant son épiderme moral s'était endurci. Aujourd'hui le gouvernement qui affranchit ces serfs rachète pour eux les terres dont ils n'ont eu jusqu'ici que l'usufruit, afin de les constituer propriétaires libres, à charge par eux de restituer au fisc ses avances par paiements annuels. Mais il leur est dur d'avoir à racheter ces

chaumières qu'ils se sont bâties eux-mêmes, et ces terrains qu'ils s'étaient habitués à regarder comme leur propriété, sans se rendre compte que ce n'était qu'une concession conditionnelle du seigneur. Il leur en coûte d'avoir désormais à s'occuper d'eux-mêmes, à prévoir les disettes, les famines, et de pourvoir aux besoins de leur vieillesse!

Quant à ce bien tout moral qu'on appelle la *liberté*, et que nos paysans civilisés mettraient au-dessus de tout, ils sont trop sauvages encore pour en apprécier l'honneur et les bienfaits. Sans doute la dignité de l'espèce humaine et l'éternelle justice exigent qu'on les affranchisse, même malgré eux, qu'ils cessent d'être des espèces de corps monnayés et échangeables comme des marchandises entre les mains de maîtres égoïstes et peu charitables, mais ils seront longtemps encore avant de sentir le prix de la régénération qu'on leur prépare.

Depuis le décret, d'ailleurs, rien n'a encore ostensiblement changé. Ils sont propriétaires, la loi le dit, mais jusqu'à leur acquittement avec le fisc ils n'en sont pas moins soumis encore aux trois jours de corvée ordinaires; pas plus que jadis ils ne peuvent quitter le village. La verge est désormais interdite au seigneur et à l'intendant, c'est vrai, mais elle est remise aux bons soins de la police. Croyez-vous que le dos de ces pauvres gens y ait gagné? Bien loin de là! Le seigneur et l'intendant avaient intérêt à ménager un corps et des membres qui devaient fonc-

tionner le lendemain à la corvée, et ne les endommageaient qu'à moitié. Aujourd'hui le *Staroste* fait tous les huit jours sa tournée dans les propriétés et son ressort, demande à l'intendant la liste de ceux ou de celles dont il a à se plaindre, puis, sans forme de procès, les fait coucher à plat ventre, culotte bas ou cotillon en l'air, sur le plancher du bureau, et leur fait administrer par deux soldats la verge à pleine volée, et le plus fort possible afin d'avoir moins de besogne la prochaine fois. Au dixième coup, la peau de ces malheureux et de ces malheureuses est en sang; ils ne peuvent guère se traîner à l'ouvrage que huit jours après; mais qu'importe à l'homme de police? Il rit, il babille, il fume sa cigarette et boit son petit verre de *vodka* avec l'intendant, pendant que femmes, filles ou garçons frétillent sous la verge, en criant inutilement : « Grâce ou pardon! »

Voilà ce qu'on put voir depuis l'ère de libération et ce qu'on n'avait jamais vu sous le régime de l'esclavage. Aussi n'est-il pas étonnant que ces pauvres *moujiks*, si cruellement déçus, se soient mutinés en divers endroits; mutineries à la suite desquelles les plus récalcitrants furent jetés en prison ou envoyés en Sibérie. Ces pauvres diables de *moujiks* ne s'étaient-ils pas persuadés d'après ce qu'on me raconte, que ce n'était point le véritable Ukase de l'Empereur qu'on leur avait montré. « On nous trompe, criaient-ils, l'Empereur doit écrire en lettres d'or! Qu'on nous montre l'ukase en lettres d'or! » Et, comme naturel-

lement on ne pouvait pas le leur montrer, ils envahissaient les châteaux pour le chercher.

L'ami qui me donne ces détails me raconte que, pour prévenir de pareilles scènes dans son domaine, un boyard de sa connaissance, sachant que ses paysans avaient aussi des idées très erronées au sujet de la libération, les convoqua un jour, hommes et femmes, dans la cour de son château, pour leur expliquer, du haut de son balcon, comment ils devaient entendre l'ukase qui les rendait libres. Pour mieux faire passer ses raisonnements, il les avait préalablement arrosés de petits verres d'eau-de-vie qui devaient frayer les voies à son éloquence. Selon la coutume du pays, où les deux sexes se mélangent rarement, les femmes se tenaient d'un côté et les hommes de l'autre.

« Mes enfants, leur dit le boyard entre autres choses, voici en quoi nos rapports seront changés à l'avenir. Je ne pourrai plus vous marier moi-même, selon ma fantaisie ; chacun pourra choisir sa femme selon son goût.

— Gloire à Dieu ! s'écrièrent les deux sexes d'un même élan.

— Si votre cochon vient dans ma cour, je ne pourrai plus le tuer pour vous punir de votre négligence.

— Gloire à Dieu ! gloire à Dieu !

— Et puis, si votre vache vient paître dans mon pré, je ne pourrai plus la faire traire à mon profit, pendant quinze jours dans mon étable.

— Gloire à Dieu! Gloire à Dieu!

— Vous apprendrez avec plaisir que ce n'est plus ni moi, ni mon intendant Vassili Kandratéwitch qui pourrons vous battre; c'est ce bon Staroste du district qui s'en chargera avec de belles verges toutes neuves. »

Ici le Gloire à Dieu! ne fut plus qu'un murmure, et encore après quelque hésitation.

« Mais, ajouta le seigneur, voici encore bien mieux; vos femmes n'auront plus, par semaine, que deux jours de corvée, au lieu de trois. »

Radieuses, les femmes se retournèrent pour constater avec quelle ardeur se produirait la galanterie conjugale; mais, voyez comme l'égoïsme humain est partout le même, dès le moment que l'avantage qu'on proclamait n'obligeait que leurs femmes, pas un ne bougea. Silence sur toute la ligne!

Du reste, ajouta mon ami en terminant, malgré ce paternel avertissement, ces paysans n'en tentèrent pas moins aussi leur petite émeute quelques jours après.

Aujourd'hui encore, les *moujiks* gardent profondément enracinée dans un coin de leur épaisse cervelle cette idée que, si une partie des terres seulement leur a été donnée au moment de l'émancipation, et l'autre partie laissée aux anciens propriétaires, cette dernière doit leur revenir également un jour[1].

[1] Les effets de cette croyance peuvent être si redoutables que

Ce désir d'un nouveau partage de terres est même la seule aspiration qui émeuve quelque peu les masses profondes des *moujiks;* en dehors de cette question, ils sont sans vues politiques d'aucune sorte; ils sont absolument indifférents, plus qu'indifférents, inconscients.

C'est de l'Empereur seul que les *moujiks* attendent ce nouveau bienfait. Aussi ne leur parlez pas d'un autre pouvoir ni de liberté, de *self-government.* Ils n'ont jamais connu qu'un recours contre l'oppression des seigneurs, anciens propriétaires de serfs, et contre les tracasseries de l'administration : ce recours, c'est l'Empereur. Affaiblir le pouvoir de l'Empereur, pour eux, ce serait diminuer cette espèce de providence supérieure qui est leur unique espérance. Aucun d'eux n'y songe, et quand les Katkof, les Aksakof, et autres, disent que le régime paternel de l'autocratie est le seul qui leur convienne, il faut reconnaître qu'ils expriment un avis conforme aux sentiments actuels des paysans.

De son côté, depuis qu'il est monté sur le trône, Alexandre III ne semble avoir eu en vue qu'une seule classe de son peuple : les paysans. Toutes les mesures qu'il a prises jusqu'à présent, la diminution du prix des rachats des terres, la suppression des

l'Empereur, dans son discours aux maires venus au couronnement, crut devoir faire appel à leur influence pour essayer de la détruire.

droits d'accise sur le sel, l'abolition de la capitation qui pesait si lourdement sur le paysan, même les libertés accordées aux sectaires pour l'exercice de leur culte, autant de bienfaits pour la classe des paysans, mais qui visent exclusivement la classe des paysans.

On peut le dire, Alexandre III s'annonce jusqu'à présent comme devant être. proprement, l'Empereur des paysans.

L'OPINION PUBLIQUE EN RUSSIE — LE PARTI MOSCOVITE LE PARTI PÉTERSBOURGEOIS

« La Russie est un pays où l'on se tait en toutes les langues. » Ce mot célèbre n'a pas encore tout à fait cessé d'être vrai. En effet, comme le faisait très bien observer dans ses remarquables correspondances le très judicieux et très perspicace publicis e envoyé par le journal le *Temps* aux Fêtes du Couronnement [1], « il n'y a point d'assemblées, où les diverses manières de voir se confrontent publiquement; la presse n'est pas indépendante; le gouvernement ne fait connaître que quand il lui plaît les discussions,

[1] M. Paul Bourde. Nous nous empressons de déclarer ici qu'en écrivant ce chapitre, nous avons fait de larges emprunts aux correspondances de M. Bourde, après nous être assuré toutefois de son agrément.

à la suite desquelles il prend ses décisions ; et le peuple est un grand muet, dont les plus chauds amis conviennent que personne ne saurait dire ce qu'il pense. »

Dans ces conditions, on conviendra qu'il est assez difficile de se faire une idée exacte des convictions et des aspirations du peuple russe pris en masse. Cependant, autant qu'on peut en juger d'après les journaux et d'après les propos recueillis dans toutes les classes et dans tous les mondes, il est permis de ramener à deux grandes catégories tout ce qui pense et qui réfléchit en Russie ; les libéraux ou le parti de Saint-Pétersbourg, et les réactionnaires ou le parti de Moscou. Libéraux et réactionnaires ne doivent pas toutefois s'entendre dans le sens absolu de ces mots ; nous les employons, faute d'en trouver de plus explicites.

Le parti moscovite est le parti de ceux qui considèrent la Russie comme ayant une civilisation, un génie propres, et devant se développer au moyen d'institutions inspirées de son passé et non tirées de l'exemple des autres peuples. Les principaux interprètes de ce parti sont M. Aksakof, directeur de la *Rouss* (ou la *Russie*), revue bi-mensuelle qui paraît à Moscou, et M. Katkof, directeur de la *Gazette de Moscou*, qui est quotidienne. Ce dernier surtout jouit d'une autorité extraordinaire ; l'Empereur lui-même subit son influence. « C'est une sorte de commentateur officiel de l'autocratie, le grand-prêtre des théo-

ries orthodoxes; dans un pays où l'opinion n'est rien, son opinion fait loi. »

Le parti de Saint-Pétersbourg estime que la Russie est tout simplement un pays en retard sur les autres nations européennes, et que le moyen de l'égaler à elles est de la doter d'institutions analogues à celles que le reste de l'Europe, à quelques exceptions près, a aujourd'hui adoptées. Il reconnaît que l'autocratie a rendu de grands services à la Russie, mais il soutient qu'elle a donné la somme de progrès dont elle était capable, et demande un droit écrit qui donne aux individus des garanties personnelles et les émancipe de la tutelle de l'administration. Le parti de Saint-Pétersbourg se recrute principalement parmi les classes cultivées, c'est-à-dire parmi ce qu'on appelle ici l'intelligence, parmi les nobles, les propriétaires qui ne sont pas enrôlés dans le fonctionnarisme, les fils de marchands qui ont reçu une instruction supérieure, les magistrats, les avocats, les professeurs, les médecins, les savants, les industriels, les quatre cent mille Russes qui voyagent chaque année en Europe et qui y ont le spectacle de la liberté.

Malgré la modération de leurs vœux, les libéraux, voyant le nouvel Empereur, en dépit des excellentes intentions qui l'animent, s'abandonner absolument aux tendances et aux idées du parti moscovite, sont absolument découragés. « La situation, disent-ils, est aujourd'hui ce qu'elle était hier, sombre et pleine de menaces. Le régime sous lequel nous vivons est tou-

jours conforme à la célèbre définition de M. de Custine, dont les événements ont si terriblement vérifié l'exactitude : un despotisme tempéré par l'assassinat. Nous restons en plein arbitraire avec nos espérances déçues, nos angoisses patriotiques avivées devant un avenir dont aucune lueur n'éclaircit les ténèbres. Vous pouvez le dire hardiment, des deux classes de la nation, l'une est malheureuse et mécontente. Nous n'avions pas grande confiance dans le libéralisme de l'Empereur, sachant comment il est entouré; et, cependant, nous avons été affligés de ce que, dans son manifeste au peuple russe et dans les divers actes publics dont le sacre a été l'occasion, il n'y ait pas eu le moindre mot d'espoir pour nous. Nous sommes très découragés. »

Et, quand on leur demande quel espoir leur reste: « Il ne nous en reste point d'autre, répondent-ils, que celui de voir le règne durer peu, et c'est ce qui rend notre situation affreuse. Le peuple n'est pas en état d'appuyer nos demandes; c'est du bon plaisir de l'Empereur qu'il nous faut attendre la fin du bon plaisir. Et l'Empereur nous manque. »

On comprend de reste combien l'état maladif, entretenu dans la classe cultivée par ce morne découragement, est favorable à la propagande nihiliste.

LE NIHILISME ET LES NIHILISTES

Au premier pas que vous faites en Russie, la sombre image de ces infatigables, impitoyables et insaisissables conspirateurs s'impose à votre esprit pour ne plus vous quitter, comme une poignante obsession. A Saint-Pétersbourg même, c'est pis encore. Vous ne pouvez faire un pas dans la rue sans vous heurter à quelque souvenir tout chaud encore, pour ainsi dire, de leurs sanglants exploits. Ici, c'est la fenêtre par où Solovief a tiré deux coups de revolver sur Alexandre II ; là, c'est le palais où le général Trepof a reçu de Véra Sassoulich la balle qu'il a toujours dans le corps ; plus loin, c'est la place où le général Mezentsof, chef des gendarmes, a été tué par des assassins qui se sont enfuis en drojki et sont restés inconnus. Voici maintenant, à l'angle du palais d'Hiver, au premier étage, les fenêtres de la salle à manger qui sauta il y a trois ans, quelques secondes avant le moment où Alexandre II allait y mettre les pieds. Puis, c'est la chapelle commémorative du canal Catherine, élevée à l'endroit même où l'infortuné souverain tomba sous les bombes de Kibaltchitch et de Ryssakof. A dix minutes de là, rue Sadovaïa, voici la boutique du marchand de fromages Komarof, dans la cave de laquelle on avait creusé une mine qui devait faire

sauter la voiture impériale et, avec elle, tout le quartier.

De même, si vous pénétrez dans la société, vous y trouverez, à chaque pas, de nouveaux indices non moins caractéristiques. Vous demandez où est le frère de tel personnage? On vous répond tout bas qu'il est exilé en Sibérie. Le fils de tel autre est proscrit également, et le parent d'un tel est en prison. Ce frère, ce fils, ce parent étaient des nihilistes.

Puis, ce sont des bruits alarmants qu'on se répète de bouche en bouche et qui circulent avec d'autant plus de persistance que, comme aucun journal n'oserait les imprimer, aucun journal non plus n'ose les démentir. Un jour, on annonce que treize officiers viennent d'être arrêtés à Cronstadt. Un autre jour, on affirme que des gendarmes sont en train d'être jugés mystérieusement, pour s'être laissé convertir au nihilisme par les prisonniers qu'ils gardaient à la forteresse de Pétropavlosk. Ou bien, c'est un refuge de nihilistes, une fabrique de bombes explosibles, une typographie clandestine, que l'on vient de découvrir au cœur même de Saint-Pétersbourg, sur la Perspective Newski ou sur la grande Moïka : ou encore, c'est un nouveau complot, sur la trace duquel la police vient d'être mise par un heureux hasard, et dont les ramifications remontaient jusque dans son entourage impérial [1].

[1] Tout dernièrement encore, les journaux publiaient l'information suivante, envoyée de Saint-Pétersbourg, et concernant le récent suicide d'un chambellan de la cour de Russie, qui avait

On sait pourtant que les nihilistes sont peu nombreux. « De ce qu'un grand pays renferme une poignée de conspirateurs, il ne s'ensuit pas qu'il soit atteint d'un mal mortel ; mais, quand cette poignée de conspirateurs tient en échec les forces du gouvernement, quand elle empoisonne la confiance de laquelle dépend la solidité d'un régime paternel, quand les craintes qu'elle inspire gênent à ce point l'accomplissement d'un acte aussi solennel que le couronnement, il s'ensuit encore moins que ce pays soit bien portant. Il y a quelque chose de malade dans l'empire russe, il faut malheureusement en convenir, ou le mot de santé ne signifie rien. »

On comprend qu'il soit assez difficile de dire aujourd'hui quelles sont les forces des nihilistes, après l'exécution de leurs chefs les plus connus. Quant aux classes sociales où se recrute le personnel de ce parti,

produit à Saint-Pétersbourg et à Moscou la plus vive impression : « L'Empereur et l'Impératrice avaient très fréquemment trouvé dans leurs appartements des exemplaires de documents nihilistes, sans qu'on eût jamais réussi à découvrir la personne qui les y mettait. Récemment la Czarine, en entrant dans son cabinet de travail, surprit le chambellan occupé à son secrétaire. Elle le questionna immédiatement, et, dans son trouble, le courtisan tira de sa poche une proclamation nihiliste qu'il était sur le point de placer dans ledit secrétaire. Sa Majesté appela immédiatement à son secours, et fit fouiller le chambellan, qui fut trouvé porteur de plusieurs autres exemplaires de la même proclamation. L'impératrice lui ordonna de s'éloigner, et le malheureux se rendit directement dans son appartement et se brûla la cervelle. Par ordre des autorités, la presse russe a expliqué le suicide du chambellan par un accès d'aliénation mentale.

nous avons diverses données à ce sujet, qui nous sont fournies principalement par les derniers procès jugés par les tribunaux russes pour faits se rattachant au nihilisme.

On sait que le nom de *nihilistes* a été donné pour la première fois à ces révolutionnaires par le grand romancier Tourgueneff dans son roman de *Pères et fils*, publié en 1860. Cette expression fut relevée tout d'abord par ceux à qui elle était appliquée comme un défi, ainsi que le furent dans d'autres occasions celles de gueux et de sans-culottes. « Ces nihilistes de 1860 étaient le produit fort original des idées socialistes françaises de 1848 et du matérialisme allemand combinés dans des têtes russes. Proudhon et Buchner en étaient les pères spirituels. Vivement frappés, d'une part, des gênes que la société impose à l'individu, le bonheur ne leur paraissait réalisable que dans un communisme qu'ils se sont toujours mal défini, par l'affranchissement de toute espèce de liens sociaux ; les anarchistes français sont leurs élèves en cela. Persuadés, d'autre part, que tout ce qui n'est pas basé sur la raison positive est un obstacle à ce bonheur, ils firent table rase des sentiments spiritualistes et poussèrent jusqu'à l'absurde dans la voie de l'utilitarisme le plus grossier. Non seulement ils professèrent un athéisme absolu, mais encore ils allèrent jusqu'à proscrire l'art comme suspect d'idéalisme. Un de leurs écrivains déclara « qu'un cordonnier vaut mieux qu'un Raphaël, car

il produit des objets utiles, tandis que l'autre ne fait que des choses sans usage. » (*Temps* du 8 juillet 1883.)

Ces nihilistes de 1860 ont disparu pour faire place, depuis une dizaine d'années, à une nouvelle génération d'esprits qui se distinguent d'eux par des tendances toutes différentes. Vers 1870, les grandes espérances nées des réformes d'Alexandre II commençaient à faire place au désenchantement ; en même temps le besoin d'améliorations, de progrès, d'exaltation de la Russie avait grandi dans les âmes. C'est alors que de l'école uniquement occupée du bonheur individuel, entendu au sens le moins noble, sortirent une légion de jeunes gens, qui ont fait le sacrifice de leur vie pour le triomphe de leurs idées. Ces jeunes recrues, alliant le programme des nihilistes à certain amour mystique du peuple qui est commun à tous les partis russes, lui donnèrent une forme nouvelle, et du domaine des spéculations, dont il n'était guère sorti jusqu'alors, le firent entrer dans une période de propagande active. Le bonheur réalisé par l'affranchissement des liens sociaux et des doctrines spiritualistes, voilà ce que les adeptes de la nouvelle école prirent à l'ancienne; mais, au lieu de le vouloir pour eux comme l'ancienne, et comme l'aurait demandé la bonne logique matérialiste, ils rêvèrent de le procurer au peuple russe. Cette masse mystérieuse des paysans, plongée dans les ténèbres de l'ignorance, devint pour eux l'objet d'une sorte de culte.

Le nihilisme ayant dès lors un aliment à offrir aux

ardeurs de dévouement inassouvies jusque-là dans la jeunesse russe, de petites sociétés de propagande se formèrent dans la plupart des grandes villes de la Russie, attirant à elles ceux qui souffraient plus vivement que les autres du malaise politique général, ceux aussi en qui l'état de choses créé par les réformes d'Alexandre II avait éveillé des appétits qu'il ne pouvait satisfaire. On vit alors un spectacle comparable à celui de la période héroïque des religions. Le nihilisme, par la somme de connaissances et par les réflexions qu'il nécessitait, n'était guère accessible qu'aux classes cultivées; aussi, parmi les adeptes de cette époque, les quatre cinquièmes étaient-ils des enfants de propriétaires nobles ou de marchands, et avaient-ils reçu une instruction supérieure. On vit donc ces jeunes gens, des jeunes filles aussi bien que des jeunes hommes, renoncer à leur rang social, à leur fortune quand ils en avaient, pour aller se mêler comme instituteurs, comme ouvriers, comme domestiques même, au peuple qu'ils voulaient étudier et convertir.

Les divers procès, qui se sont jugés depuis quelques années, ont éclairé d'un jour complet cette question du recrutement des nihilistes. Sur les dix-sept accusés, qui passèrent en jugement le 5 avril dernier, à la suite des divers complots contre Alexandre II et Alexandre III, il y avait dix hommes et sept femmes, parmi lesquels trois nobles, trois bourgeois, une fille de commerçant, un lieutenant de marine en re-

traite, un médecin vétérinaire et sa femme, cinq fils ou filles de popes et un paysan. La trop fameuse Sophie Perovska, qui fut l'âme de ces complots et qui joua le rôle actif que l'on sait dans l'assassinat d'Alexandre II, était la fille d'un gouverneur de province. M. Mouravief, qui fut chargé de requérir la mort contre elle, était son ami d'enfance; on dit même qu'il lui avait sauvé la vie, un jour qu'elle se noyait dans une rivière, au bord de laquelle ils étaient venus jouer.

Voici comment les Moscovites, c'est-à-dire les conservateurs ou les réactionnaires russes, expliquent pourquoi le personnel nihiliste se recrute en majeure partie dans une classe d'un rang social relativement élevé. C'est la faute du Gouvernement, disent-ils; ce sont les facilités inconsidérées données pour l'enseignement supérieur qui font les nihilistes. L'enseignement supérieur ne coûte presque rien chez nous. Les familles peu aisées, les popes surtout, dans l'espoir d'assurer une meilleure situation à leurs enfants, font de grands sacrifices pour leur donner une brillante éducation. Les six à sept mille élèves de nos Universités ne trouvent pas l'emploi de leur savoir dans notre société; point de positions assurées. Ils ne peuvent plus rentrer dans le rang social d'où ils sont sortis, parce qu'on leur a inspiré des goûts plus élevés, et ils n'en peuvent trouver d'autres. Le mécontentement les jette dans le nihilisme.

Quant aux Pétersbourgeois, ils s'en prennent, eux

aussi, au gouvernement, mais ils ne raisonnent point de la même façon. Si les nihilistes sont devenus un parti violent, disent-ils, la faute en est au gouvernement. Les nihilistes ne s'occupaient point de politique, le mode du pouvoir leur paraissait indifférent pour la réalisation d'un programme exclusivement socialiste et philosophique. Quelques-uns d'entre eux se berçaient même de l'espoir que le gouvernement pourrait y aider. Et ces gens, qui se livraient à une propagande toute pacifique, le gouvernement les a interrompus brusquement, et les a fait condamner sévèrement par ses tribunaux. Il leur a déclaré la guerre, ils l'ont acceptée.

Les nihilistes, ou les révolutionnaires russes, comme ils s'appellent eux-mêmes, protestent en effet, et ont toujours protesté, que, s'ils ont recours à la lutte violente, c'est parce que l'absence de toute liberté personnelle leur rendait la lutte pacifique impossible. Quant à leur programme actuel, tel qu'ils l'exposent dans leur organe officiel, la *Narodnaïa Volia (la Volonté populaire)*, il ne diffère guère de celui des libéraux qu'en ce qui concerne les moyens de le faire réussir. Les uns et les autres réclament les droits dont jouissent les citoyens dans tous les autres pays d'Europe ; seulement, les nihilistes prétendent les arracher par la force, et les libéraux les attendent du bon plaisir du souverain [1].

[1] A l'appui de ce que nous avançons, voici une adresse à l'empereur Alexandre Alexandrovitch que les nihilistes ont semée

Ce rapprochement, qui s'est opéré à l'insu des deux partis, est même un des faits les plus graves de l'histoire intérieure de la Russie, un des plus menaçants pour son avenir si le gouvernement reste absolument attaché aux théories moscovites.

tout récemment (octobre 1883) dans les rues de Saint-Pétersbourg :

« C'est dans l'intérêt du pays, dans le but d'arrêter la perte des forces qui peuvent lui être utiles, c'est pour prévenir les maux terribles qui forment le cortège de la révolution, que nous vous demandons de faire participer le peuple au gouvernement et de satisfaire aux justes réclamations de la conscience nationale...

» Nous nous adressons à vous comme citoyen et honnête homme et nous espérons que le ressentiment personnel n'étouffera pas en vous la conscience de vos devoirs et le désir de savoir la vérité. Nous ne vous demandons que la justice et les institutions que possèdent déjà toutes les nations civilisées de l'Europe : la liberté personnelle et politique. Nous demandons la convocation des représentants de tout le peuple russe en vue de la revision des formes actuelles de la vie politique et sociale et de leur transformation conforme aux vœux nationaux. Nous demandons amnistie plénière, entière liberté de la presse, entière liberté de réunion, entière liberté des programmes électoraux. »

Cette adresse, dont on remarquera le ton sage et modéré, se termine d'ailleurs par une conclusion rédigée en termes plus vifs : on invite l'Empereur à choisir entre une révolution pacifique dont il serait l'auteur et, par conséquent, le maître, et une révolution brutale qui éclatera malgré lui et, par conséquent, contre lui.

Cette adresse a été affichée sur les murs de Saint-Pétersbourg, pendant la nuit, par des mains restées, comme toujours, invisibles. Les agents de la police n'y ont absolument rien vu ; tout ce qu'ils ont pu faire a été de les déchirer à la première heure du jour. Mais les nihilistes avaient employé un autre procédé bien meilleur pour faire connaître leur œuvre à la population, c'est de semer leur proclamation par terre dans les rues de la ville. Les passants ont ramassé des feuilles errantes, et il est probable que, la curiosité aidant, ils les ont adroitement mises dans leur poche pour les lire à loisir chez eux.

En effet, jusqu'ici les théories nihilistes n'ont guère trouvé de faveur auprès de la masse du peuple russe, des *moujiks*. Non seulement les *moujiks* n'y ont rien compris, mais en certains endroits ils ont failli faire un mauvais parti aux propagandistes. Il n'y a qu'un côté par où les *moujiks* offrent prise à cette propagande, c'est par leur désir d'un nouveau partage des terres; mais, ce partage, ils l'attendent de l'empereur, et c'est seulement en se donnant pour des agents impériaux que les nihilistes ont réussi parfois à s'en faire écouter, ce qui évidemment ne pouvait les mener bien loin. Au moment même où le texte officiel du discours de l'empereur aux maires venus au couronnement était affiché, un texte apocryphe rédigé par les nihilistes était répandu par toute la Russie. Le texte officiel disait : il n'y aura plus de partage, chacun doit jouir en paix de ce qu'il possède, ceux qui disent le contraire sont nos pires ennemis. Le texte apocryphe annonçait au contraire un partage prochain, que l'empereur prépare par amour pour son peuple. Les nihilistes espèrent que ces excitations finiront par ameuter les paysans, et ils croient avoir tout à gagner à provoquer des troubles. Lesdites excitations ont eu surtout pour résultat, jusqu'à présent, de développer et d'aggraver considérablement la crise que la production agricole traverse en Russie depuis quelques années. En effet, en même temps que la fortune des propriétaires diminuait par suite de l'abolition du servage, les exigences pécuniaires des

travailleurs agricoles augmentaient. Le paysan, qui trouve le moyen de vivre à peu près sur la propriété qu'on lui a donnée, refuse de travailler. Il n'est pas mécontent du présent; quant à l'avenir, il s'en croit bien sûr; les nihilistes lui répètent tous les jours que la propriété du seigneur lui reviendra à bref délai, et il dort en attendant. C'est à peu près tout le succès que les nihilistes ont obtenu auprès des paysans.

Les populations ouvrières ont été à peu près aussi rebelles, car elles sont formées presque entièrement de paysans toujours attachés au *mir* [1]. Les hommes du peuple mêlés aux complots sont restés jusqu'à présent des exceptions.

C'est dans la classe éclairée, où les esprits souffrent de ce malaise moral dont nous avons parlé, que le nihilisme a fait, et fait tous les jours, le plus de ravages. C'est grâce à cet état maladif de l'opinion, entretenu par l'absence de toute liberté, qu'il a pris le développement auquel il est parvenu.

On assure qu'actuellement le parti nihiliste serait en train de subir une nouvelle transformation. Il a échoué une première fois dans sa propagande chez les paysans, il a échoué une seconde fois dans ses attentats politiques. (Il a bien tué Alexandre II, en effet, mais la Russie, au lieu d'y gagner quelque

[1] Le *mir* (le monde, en russe) est l'association formée par un village pour la culture des terres qui lui appartiennent en commun. C'est le *mir* qui paye l'impôt. En revanche, le paysan ne peut vivre en dehors du village qu'autant qu'il est pourvu d'un passeport délivré par le *mir*.

liberté, y a perdu au contraire les tolérances dont elle jouissait sous le ministère du général Loris Mélikof,) On dit qu'il va essayer d'une troisième campagne, qui aura pour but de faire des recrues dans l'armée, et de s'assurer une force pour le jour d'une révolution. Divers bruits, qui circulent plus ou moins ouvertement, indiquent que cette campagne est même déjà commencée; les nihilistes se vantent d'avoir conquis l'estime des officiers, par l'héroïsme avec lequel ils bravent la mort; ils prétendent renouveler les exploits des premiers chrétiens, qui opéraient d'abondantes conversions par l'exemple du martyre.

Quoi qu'il en soit, tout le monde sent que, dans l'atmosphère raréfiée de l'autocratie, sous ce régime étouffant auquel est soumis le pays, le parti des nihilistes grossit tous les jours. S'il n'a pas donné signe de vie pendant les fêtes du couronnement, pour des raisons particulières que l'on connaît, nul n'en conclut qu'il ait désarmé pour cela, et l'on s'attend à quelque brusque et prochaine reprise des violences. C'est l'impression générale en Russie et c'est aussi celle de tous les étrangers qui mettent le pied dans ce malheureux pays.

On ne les voit nulle part, ces insaisissables nihilistes, mais on les devine partout. Et, quel que soit leur nombre, quelles que puissent être leur audace et leur énergie, on a la conscience que ce qui les rend surtout terriblement dangereux, c'est cette sorte de complicité morale qui les soutient et les encourage

dans toutes les classes de la société, et jusque dans l'entourage impérial.

CONCLUSION

Quand on est depuis quelques semaines en Russie, et que, les premières curiosités satisfaites, on a recouvré sa liberté d'esprit et d'appréciation, on se sent envahi malgré soi d'une vague mélancolie, d'une pénétrante et douloureuse tristesse. Il semble que l'air manque à vos poumons, comme si vous vous trouviez enfermé dans un cabanon.

C'est qu'en effet, si la Russie n'est plus la prison de Nicolas, c'est toujours une prison, et l'air n'y est pas respirable pour les hommes de pensée. Voyez Ivan Tourgueneff, l'honneur de notre temps, le maître si universellement admiré, vivant et mourant à l'étranger après avoir vieilli dans le découragement; voyez Dostoievsky et Alexis Tolstoï, perdant le sens exact des choses à vouloir accorder leur amour de la Russie avec le respect de l'ordre de choses établi, et se réfugiant dans le mysticisme pour échapper aux angoisses de leur raison.

En principe, un Russe qui se lève le matin n'est point sûr que le soir il ne sera pas en route pour la Sibérie. En fait, les exils par mesure administrative sont plus rares que par le passé; ils n'en sont pas moins une menace toujours suspendue sur la tête

de quiconque se permet de penser en Russie. Il y a quelques semaines, pas plus longtemps, deux journalistes furent conviés à une fête que donnaient les élèves de l'Institut technologique. On les pria de prononcer des discours; ils parlèrent. Quelques jours après, le préfet de police les invita à passer à son bureau et leur dit: « Votre présence est dangereuse à Saint-Pétersbourg, mais nous ne voulons pas vous punir trop sévèrement : choisissez dans le voisinage la ville où vous voulez résider. » Ils sont maintenant à Viborg, en Finlande.

Savez-vous ce qui est arrivé au *Zemstvo*[1] de Saint-

[1] Le *Zemstvo* est une institution moderne, créée par le pouvoir autocratique, il y a une vingtaine d'années environ, et représentant la tentative la plus récente pour diminuer la besogne et corriger les abus de l'administration impériale au moyen du *self-government*. Dans sa forme, au moins, l'institution est parlementaire, puisqu'elle consiste en une assemblée de députés se réunissant au moins une fois l'an, et un bureau exécutif *(uprava)* permanent, élu par l'assemblée parmi ses membres. Tous les trois ans, les députés sont élus, dans certaines proportions fixées, par les propriétaires fonciers, les communes rurales et les corporations municipales. Chaque province *(guberniya)* et chacun des districts *(uyezdi)* en lesquels la province est subdivisée ont une assemblée et un bureau semblable. Les assemblées de districts sont composées en partie de nobles et en partie de paysans; ces derniers en forment parfois la majorité. Les assemblées de province, au contraire, renferment peu de députés paysans.

La création de ces institutions fit naître dans le pays des espérances désordonnées, qui ne devaient point se réaliser. Le Gouvernement n'avait nullement l'intention de donner aux nouvelles institutions une signification politique quelconque et il s'attacha à entraver leur liberté d'action par des restrictions de tout genre qui rendirent impossible toute initiative vigoureuse. C'est en grande partie à cause de ces restrictions, en même

Pétersbourg dans les premiers temps de cette institution? Il avait pris la loi au sérieux et se croyait le droit de délibérer librement. Il en usa et aussitôt le président reçut une invitation à passer chez le préfet de police, qui lui dit, comme aux deux journalistes dont nous parlions tout à l'heure : Vous êtes un homme dangereux, vous allez résider quelque temps dans une ville de province.

Il faut surtout, quand on écrit, se garder de faire une allusion quelque peu maligne à un souverain quelconque. Cette espèce particulière de mortels est

temps que pour d'autres motifs, que le *Zemstvo* ne semble pas avoir accompli tout ce qu'on attendait de lui, même dans sa sphère propre, telle que la loi la définit. Toutefois, on ne peut nier, sans injustice, qu'il a grandement amélioré la condition des hôpitaux, asiles d'aliénés et autres institutions de bienfaisance confiées à sa surveillance; qu'il a fait beaucoup pour la diffusion de l'instruction dans le peuple, en fondant des écoles de village et quelques écoles normales primaires; qu'il a créé un nouveau mode, plus équitable, de répartition des taxes, par lequel les propriétaires de domaines et de maisons supportent leur part dans les charges publiques; qu'enfin il a créé un système d'assurances mutuelles contre l'incendie pour les villageois. Malgré le peu d'initiative et de zèle qu'elle a souvent, il serait donc injuste de critiquer trop sévèrement une jeune institution, animée de bonnes intentions et qui se trompe seulement par inexpérience. Avec tous ses défauts, et ses erreurs, elle est infiniment meilleure que celles qu'elle a remplacées. C'est un grand progrès fait par la Russie dans son éducation politique, et l'on peut espérer qu'elle sortira graduellement de son état présent de léthargie, pour acquérir une vitalité nouvelle. Elle ne donnera toutefois tous les résultats qu'on en attendait que le jour où le Russe sera un citoyen dont les actes ne doivent être jugés que par les tribunaux : jusque-là le *self-government* local restera un rêve, comme on en a tant fait en Russie depuis vingt ans.

sacrée sur toutes les coutures. Un journaliste me disait qu'on l'avait fait appeler dernièrement à la censure, parce qu'il avait écrit dans un feuilleton : « Je m'en moque comme du Roi de Pique. » — « Il ne vous serait pas égal de mettre la Dame? » lui dit le censeur.

L'autre jour, en me promenant avec un ami dans les rues de Pétersbourg, celui-ci me montre une maison à quatre étages, en pierres, grande comme une caserne, ou comme un ministère.

« C'est la Censure! » me dit-il.

Un vrai ministère, en effet, car on sait qu'aucun livre, aucun journal n'entre ici, sans avoir été longuement dégusté par la Censure; et cette *dégustation*, on le comprendra, ne va pas sans entraîner le besoin d'un personnel considérable.

Si vous partez pour Saint-Pétersbourg, gardez-vous donc de mettre dans votre sac quelques volumes pour vous distraire; car on vous les confisquera à la Douane et vous ne pourrez rentrer en leur possession qu'après les avoir laissés faire un stage de quelques semaines dans les bureaux de la Censure. Le *Guide de l'étranger à Saint-Pétersbourg* lui-même ne trouvera point grâce devant la baguette du douanier.

« Les censeurs m'ont retenu pendant deux mois, me disait mon ami, une Encyclopédie, parce qu'il y est dit, sans vergogne, que ce pauvre Paul Ier est mort étranglé par ses favoris; et l'on ne m'a rendu mon ouvrage qu'en me faisant signer un papier

par lequel je m'engageais à ne jamais le prêter à ce peuple, — qui ne sait pas lire. »

Bien souvent aussi les volumes ne sortent des bureaux de la Censure qu'amputés d'un certain nombre de pages jugées dangereuses par l'impitoyable institution.

De même pour les journaux. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, en ouvrant ici un journal français ou autre, de m'apercevoir qu'un passage entier (c'était généralement tout ou partie d'une correspondance datée de Pétersbourg ou de Moscou) avait été oblitéré au moyen d'une certaine encre d'imprimerie absolument indélébile, par un double treillis noir, dans les bureaux de la censure étrangère? C'est ce qu'on appelle ici un journal *passé au caviar* ou *caviardé*. J'ai eu la curiosité de couper un jour, sur la table du salon de lecture du Grand Hôtel de l'Europe, un passage du journal le *Temps*, qui avait été ainsi *caviardé*, pour l'emporter et constater plus tard, à mon retour à Paris, en recherchant le numéro ainsi mutilé, dans quelle mesure cette radicale opération était explicable. Comme je m'y attendais bien un peu, le passage incriminé n'était guère de nature à bouleverser l'Empire, d'autant plus que le *Temps* ne doit pas compter à Saint-Pétersbourg un grand nombre de lecteurs. Voici, du reste, en regard l'une de l'autre, les deux pièces en question, afin que nos lecteurs puissent juger en pleine connaissance de cause :

La *Gazette de Silésie* publie la lettre suivante qui aurait été écrite par le Grand-Duc Constantin à son ancien précepteur, le général Golovine. On sait que le Grand-Duc est tombé en disgrâce, après avoir été accusé d'avoir pris part à l'agitation nihiliste :

« De longtemps je ne retournerai en Russie ; je vais demeurer en France, ma seconde patrie. J'ai rompu mes relations avec mon pays natal et abandonné ma fortune et ma famille, me réservant seulement une rente de quatre-vingt mille roubles.

» Ma situation vis-à-vis de l'empereur est devenue insoutenable : je reconnais que la faute en est en partie à certaines imprudences et erreurs de ma part. Lorsque j'étais gouverneur de Pologne, je me suis, pendant quelque temps, un peu trop lié avec le parti radical ; comme administrateur de la marine, j'ai pu également commettre des erreurs. Mais quant à prétendre que je me sois mis en rapport avec les nihilistes, c'est là une ridicule invention à laquelle personne dans la famille impériale n'a jamais attaché foi. »

(Le *Temps* du 21 janvier 1883.)

On me dit tout bas que la censure ne se borne pas à supprimer radicalement, par le procédé que nous indiquons plus haut, les passages des livres et des journaux qui n'ont pas l'heur de lui plaire, mais qu'en outre elle ne se fait point scrupule, par raison d'État bien entendu, d'ouvrir les correspondances particulières, principalement celles qui portent l'estampille des lettres recommandées. On ajoute que les employés de la censure ont poussé très loin l'art de décacheter et de recacheter les lettres, sans laisser de traces de cette double opération. Quelquefois, quand lesdits employés n'ont pas réussi à décacheter une lettre sans en déchirer l'enveloppe, ou plus simplement quand ils ne veulent pas se donner la peine de la recacheter, ils se contentent de la refermer tant bien que mal, quitte ensuite à écrire dessus qu'ils l'ont reçue tout ouverte de la poste allemande.

Une chose qu'il faut savoir également quand on arrive à Saint-Pétersbourg, c'est qu'on doit se garder de trop parler et de trop écrire, et se méfier des serrures qui ferment les tiroirs des chambres d'hôtel, ainsi que des garçons, qui, presque tous, ajoutent volontiers à leur service celui d'espion.

La plus sage prudence en pareille matière ne saurait être trop recommandée aux étrangers. Seulement cette nécessité de se tenir constamment en garde contre toute chose, jointe à l'inquiétude générale, à la tristesse sourde que l'on devine partout, à l'attente où il semble que tout le monde soit de quelque ca-

tastrophe prochaine, n'est pas faite, en vérité, pour rendre le séjour de la Russie fort agréable.

On sent que la vie circule mal dans cet immense empire, et que, si la Russie n'est pas proprement une prison, tout au moins c'est une vaste caserne, une caserne où tout le monde est consigné.

Les paysans, qui forment les neuf dixièmes de la population [1], bornant leur ambition ou leurs préoccupations au soin de leur champ et au souci de leur existence matérielle, ne souffrent guère de cette situation; mais, pour l'autre dixième qui constitue ce qu'on appelle l'intelligence, pour tous ceux qui s'inquiètent des affaires de leur pays, et qui se font de la dignité humaine une idée d'autant plus haute qu'ils ont l'esprit plus cultivé, elle est intolérable.

Quant aux étrangers, c'est bien pis encore. C'est ici qu'il faudrait envoyer les camarades qui se plaignent de ne pas jouir en France d'une liberté suffisante. Un séjour de quelques semaines à Pétersbourg, ou à Moscou, suffirait amplement pour les faire revenir à une plus juste appréciation de nos institutions.

Un journaliste parisien, envoyé pour assister aux fêtes du Couronnement, me disait que l'un de ses confrères, réactionnaire renforcé en France, avait si complètement subi l'influence de l'atmosphère irrespirable de ce pays que, par ricochet, les correspondances qu'il envoyait à ses lecteurs pre-

[1] Soixante dix millions sur les quatre-vingts millions, environ, d'habitants, que compte la Russie d'Europe.

naient de jour en jour une couleur plus libérale; et que, si son séjour à Moscou avait duré quelques semaines de plus, lesdites correspondances eussent aussi bien pu être adressées à l'*Intransigeant* qu'au *Clairon*.

Pour moi, je l'avoue, lorsque l'express qui me ramenait en France eut dépassé le petit village frontière de Wierzbolow, il me sembla qu'un grand poids venait de m'être enlevé de la poitrine et que, pour la première fois depuis que j'avais mis le pied sur le sol russe, — je pouvais enfin respirer librement.

DEUXIÈME PARTIE

MOSCOU

MOSCOU

I

LES PRÉLIMINAIRES DES FÊTES DU COURONNEMENT

Moscou, 3/15 mai 1883.

Je ne voudrais décourager personne, mais j'ai bien peur que ceux qui sont partis, comme moi, avec l'espoir de rapporter à Paris des notions précises sur Moscou et des appréciations exactes sur les Moscovites ne soient accourus, de bien loin, au-devant d'une cruelle déception.

Moscou n'est plus Moscou, depuis l'approche des fêtes du couronnement. La ville entière est livrée à tout un peuple de décorateurs, qui se sont abattus sur ses monuments, sur ses places, sur ses boulevards, et qui, sous prétexte de toilette officielle, et à grand renfort d'oriflammes, de mâts, de cordons de gaz, etc.

lui ont fait perdre absolument sa physionomie propre, si curieuse et si intéressante pour les voyageurs. En effet, si Pétersbourg est une ville cosmopolite, un mélange de Londres et de Vienne, de Berlin et de Paris, ou de ce que vous voudrez, Moscou est encore demeuré jusqu'à aujourd'hui la vieille et sainte Moscou, *Moscou la mère*, Moscou *aux murailles blanches*.

Quant à la population moscovite, elle a également dépouillé à peu près tout caractère particulier, au milieu de la cohue internationale qui l'a envahie et comme absorbée.

Les fêtes du couronnement pourraient bien, elles aussi, apporter quelques désillusions aux amateurs friands de particularités typiques. Tout d'abord, et en raison de l'exiguïté des divers édifices, palais, églises, places même, où se dérouleront les principaux actes de cette splendide féerie politico-religieuse, toute une partie, et la plus intéressante, de ces augustes cérémonies échappera naturellement aux quelques sept ou huit cent mille curieux qui ne figurent point sur la liste des invités de Son Excellence le Directeur de la Chancellerie.

Il est vrai que, pour se consoler, il restera à ces innombrables infortunés la ressource de se dire qu'après tout le couronnement d'Alexandre III sera, dans son ensemble et jusque dans ses détails les plus intimes, la répétition exacte de celui de ses prédécesseurs. On sait en effet que depuis le sacre de Catherine Ire

ordonné et présidé par Pierre le Grand, le cérémonial usité au couronnement des Empereurs de Russie est devenu aussi rigide et aussi immuable que le rituel de la liturgie gréco-romaine.

C'est une affaire de traditions dont il n'est point permis de s'écarter sous le moindre prétexte : aussi le correspondant le plus consciencieux aurait-il pu, sans le moindre scrupule, décrire à l'avance comment les choses se passeront, dans quel ordre et dans quels lieux, tout en continuant à respirer les effluves printaniers des marronniers du boulevard des Italiens.

C'est un des principes fondamentaux du régime autocratique de l'empire russe que le Czar-pape doit recevoir les symboles de son pouvoir avec un éclat et une pompe extraordinaires. Les formalités qui règlent le couronnement constituent un rite complet, dont le dernier homme du peuple sait le développement tout entier sur le bout du doigt. Cela s'apprend et se transmet de père en fils, comme un catéchisme. Toucher au plus mince détail de ce rite serait commettre un sacrilège ; et l'Empereur lui-même, tout autocrate qu'il est, risquerait de passer pour un hérétique, s'il s'avisait d'introduire le moindre changement dans l'ordre et la marche de cette pompeuse et fatigante cérémonie.

Ce qui est de tradition encore, c'est qu'à l'occasion du couronnement, les gouvernements étrangers se fassent représenter par des ambassades spéciales et extraordinaires, lesquelles donnent, chacune de leur

côté, des fêtes, dont l'éclat rivalise avec celui des fêtes officielles et les complète.

Toutes ces ambassades louent des hôtels, ou des palais, pour la circonstance, et dépensent des sommes folles en illuminations, en réceptions et en largesses.

Les frais de ces ambassades extraordinaires sont tellement considérables, que les sommes allouées par les gouvernements respectifs à leurs envoyés ne seraient pas suffisantes si ceux-ci n'y contribuaient pas de leurs propres fonds. Le faste déployé par le duc de Morny, envoyé extraordinaire chargé de représenter la France impériale au sacre d'Alexandre II, a laissé de brillants souvenirs à Saint-Pétersbourg et à Moscou; mais, ce qu'on a peut-être oublié, si on l'a jamais su, c'est le *truc* que le noble duc ne dédaigna point d'employer, pour faire face aux dépenses de sa magnificence, et que je ne sais quel journal rappelait l'autre jour.

Profitant de la franchise des droits d'entrée, accordée en Russie aux ambassadeurs lorsqu'ils se rendent à leur poste, M. de Morny fit entrer, sans payer de droits, des chargements considérables de vins de France. Cette opération, menée en grand, donna des résultats brillants, et permit au noble duc de déployer une grande somptuosité; ses fêtes, ses équipages furent éblouissants et éclipsèrent tous les autres. Les restaurants qui achetèrent le vin importé par l'ambassadeur français firent, de leur côté, d'excellentes affaires, les consommateurs n'y perdirent rien, car

le cru était des meilleurs. Le fisc seul aurait pu se plaindre, mais le règlement était là, et il y aurait eu mauvaise grâce à réclamer. C'est égal, si M. Waddington avait recours à une petite combinaison de ce genre pour relever, à peu de frais, l'éclat de sa mission, on pousserait de beaux cris dans les colonnes de certains journaux que vous voyez d'ici.

Aussi notre pauvre (pauvre, ici plus que jamais, ne peut être pris qu'au figuré) ambassadeur, malgré la somme rondelette que les Chambres lui ont votée, y sera-t-il *de sa poche*, comme on dit, et pour un joli denier.

Les journaux ont donné des chiffres, notamment pour les quatre voitures de gala de notre ambassadeur, dont l'une a été achetée au maréchal de Mac-Mahon. C'est un grand carrosse, à quatre lanternes, qui a été spécialement fabriqué pour le maréchal en 1859, alors qu'il devait se rendre à Berlin, pour représenter la France au couronnement du roi Guillaume.

Le prix seul du transport de Paris à Moscou est évalué à trois mille francs par voiture. — une misère !

On le voit, si l'honneur est grand, il se paie, et se paie cher.

Un autre détail encore, qui vous fera juger du reste : M. Waddington, partant en compagnie de Mme Waddington, de son secrétaire et d'une suite de douze personnes, et devant nécessairement tenir table ouverte pendant tout le temps de son séjour

ici, aura sans doute entendu dire que la vie serait quelque peu chère durant ces fêtes; aussi a-t-il préféré, non seulement emmener avec lui un chef et une équipe de marmitons de la maison Potel et Chabot, mais encore, et cela *par économie*, se faire envoyer directement de Paris son déjeuner et son dîner de chaque jour! — Voyez-vous d'ici ces *chauds-froids*, ces pièces montées, ces *suprêmes de volaille aux truffes*, ces *cailles en caisse*, voyageant en train express tous les jours du boulevard des Italiens à la rue Nikolskaïa comme des boyards en *off* ou en *eff*.

Il me semble que pour un simple gouvernement républicain, voilà qui n'est pas déjà si mal!

Si toutes les puissances qui seront représentés à Moscou, — depuis la Grande-Bretagne qui envoie le duc d'Édimbourg, sir Garnet Wolseley du Caire, et lord Clanwilliam; jusqu'à la Chine qui envoie le marquis de Tseng, au Japon qui envoie M. Chanoubassa et au Khan de Boukhara qui s'envoie lui-même avec son fils — font les choses avec le même *pschutt* (Dieu vous bénisse! — Merci!), le roulement de roubles qui va dégringoler sur les rives de la Moskwa prendra des proportions véritablement fantastiques.

Et cependant, ce couronnement, jusqu'au dernier moment il y a bien des gens qui n'y ont pas cru!

Alors même que le *Messager officiel* du 6 février publiait le manifeste de l'Empereur, commençant ainsi :

« Nous, Alexandre III, Empereur de toutes les Russies, etc., faisons savoir à tous nos fidèles sujets qu'il a plu à Dieu de nous appeler au trône de nos ancêtres..... »

Et qui se terminait comme suit :

» .... Fait à Saint-Pétersbourg le 24 février de l'an du Christ 1883, de la deuxième année de notre règne. »

Ces bruits sinistres qui sont toujours un peu dans l'air, sous le ciel de la Russie, reprenaient par instants avec une nouvelle recrudescence : une bombe nihiliste devait éclater au beau milieu de la cérémonie principale, sous les voûtes séculaires d'*Ouspensky-Sobor*.

Des gens bien informés, et qui se prétendaient fort au courant des revirements de caractère ordinaires au Czar, soutenaient, avec acharnement, que le couronnement était indéfiniment ajourné, sinon définitivement abandonné.

Ceci nous amène, par un détour naturel, à présenter à nos lecteurs le héros du jour, qui nous semble avoir été sacrifié jusqu'ici, par MM. les reporters de toute plume et de tout poil, à la partie purement matérielle des fêtes, solennités et cérémonies, dont son auguste personnalité doit être le pivot unique.

Le *Père des Orthodoxes* de toutes les Russies, Alexandre III Alexandrovitch, a aujourd'hui trente-huit ans.

Comme tous les Romanoff, c'est un homme de

haute taille, de stature presque colossale et d'apparence encore jeune; il porte toute sa barbe, qui est d'un blond un peu vif, tirant sur le roux. Le caractère de la physionomie est plutôt allemand que russe, ce qui n'a rien d'extraordinaire, sa mère et sa grand'mère étant toutes deux des princesses allemandes.

Quant à l'Impératrice, Marie Féodorowna (Marie-Sophie-Frédérique *Dagmar*), autant son auguste époux semble regorger de force et de santé, autant elle paraît elle-même maladive et souffreteuse. Elle est née en 1847. Elle a donc aujourd'hui trente-six ans. Grande et mince, le visage pâle et amaigri, elle avait l'air, la dernière fois que je l'ai aperçue à Saint-Pétersbourg, de ne pas être encore très bien remise de ses récentes couches. On sait que l'Impératrice, Marie Féodorowna, est la fille de Christian IX, roi de Danemark, et la sœur cadette de la princesse de Galles, Alexandra, âgée aujourd'hui de trente-neuf ans, et de George Ier, roi des Hellènes, âgé de trente-huit ans.

Outre la petite princesse Olga Alexandrowna, née il y a six mois, elle a déjà donné à son impérial époux quatre autres enfants : le Grand-Duc héritier Nicolas Alexandrovitch, aujourd'hui âgé de quinze ans; le Grand-Duc Georges Alexandrovitch, âgé de douze ans; la Grande-Duchesse Xénie Alexandrowna, âgée de huit ans, et le Grand-Duc Michel Alexandrovitch, âgé de cinq ans.

Les mauvaises langues prétendent que, dans l'auguste ménage, c'est l'Impératrice qui *porte les culottes*. Ce qui paraît certain, du moins, c'est que la mobilité, l'instabilité de l'esprit, le manque absolu de décision forment le fond du caractère d'Alexandre III, et que cet autocrate malgré lui semblait né pour être le modèle d'un citoyen irréprochable plutôt que le guide d'un grand peuple ; tandis que l'Impératrice est un esprit lucide et énergique, à qui les dangers terribles, incessamment suspendus dans l'ombre sur la tête de son mari, de ses enfants, et sur la sienne propre, n'ont jamais fait perdre de vue les véritables intérêts de la couronne.

Aussi ceux qui se figurent que c'est à son influence personnelle, à ses alarmes d'épouse et de mère, qu'il faut attribuer la circonspection dont s'est entouré l'Empereur depuis son avènement, se trompent-ils étrangement : elle a, au contraire, et en toute circonstance, constamment fait preuve de la plus grande résolution et mis en œuvre toute son influence pour décider l'Empereur à sortir de l'isolement où il se tenait loin de son peuple et qui le déshonorait aux yeux de celui-ci. Elle a démontré à Alexandre III qu'il pouvait encore plus facilement échapper aux conspirateurs de la rue qu'à ceux de sa famille; et qu'il fallait couper court, avant tout, aux manœuvres plus ou moins souterraines de certain Grand-Duc, désireux de jouer au chef de la branche cadette, et de ne pas laisser s'établir le bruit que celui-ci faisait courir,

dans un but trop facile à comprendre, à savoir que l'Empereur était incapable de gouverner. Aussi a-t-elle toujours poussé au couronnement, qu'elle s'émouvait de voir ajourner indéfiniment, et comme princesse et comme mère; car elle savait que, sans cette cérémonie, l'autocrate de toutes les Russies manquait du prestige dont les institutions de l'Empire et les traditions du monde slave ont entouré sa personne. Elle insistait même, avec la plus grande énergie, sur la nécessité de ne négliger aucune de ces formalités consacrées par l'usage des siècles, et auxquelles le peuple russe ajoute une importance en harmonie avec sa double foi politique et religieuse. Et notez qu'en faisant cela, non seulement elle violentait le caractère de l'Empereur, dont le propre est l'irrésolution, mais qu'elle avait à lutter contre tout son entourage. Le comte Tolstoï, cependant, a toujours fait de grands efforts, de son côté, pour décider son souverain à jouer cette grosse partie, au risque de le mécontenter et d'exposer ainsi son propre crédit et sa propre situation. Mais tous les autres, Delianof surtout, ont constamment travaillé dans l'autre sens. Enfin, le prince Dolgoroukow, gouverneur de Moscou, a longtemps passé pour absolument opposé au couronnement.

On se souvient du voyage subit et inattendu de l'Empereur à Moscou, l'année dernière, au moment de l'Exposition. Le principal but de ce voyage était de tâter le terrain et de voir, sur les lieux mêmes,

d'après l'attitude de la population, et suivant que les rapports de la police seraient, ou non, satisfaisants, s'il était possible de tenter l'aventure. Des bruits de couronnement secret ont même couru à cette époque. Tenez pour certain que l'Impératrice a été pour beaucoup dans ce voyage, et qu'elle a dû pousser également au couronnement. Peut-être la cérémonie n'aurait-elle pas eu toute la majesté, toute la magnificence qui entourent ordinairement le sacre des Empereurs, surtout à cause de l'absence des représentants des cours étrangères, mais enfin elle aurait pu être célébrée tout de même avec un éclat suffisant. L'essentiel, d'ailleurs, c'était qu'elle le fût strictement, selon les lois inviolables de la tradition, sous peine de perdre son caractère sacré, et sa puissance mystique sur l'imagination de la foule. Un sacre mystérieux, célébré clandestinement, sans manifeste préalable, sans la pompe et le cérémonial usités en pareil cas, n'aurait eu aucune valeur aux yeux du peuple russe et n'aurait pu signifier autre chose que la reconnaissance officielle du nighilisme, comme on dit ici (l'*h* russe se prononçant comme notre *g*).

Aussi croyez bien que, malgré les angoisses secrètes qui peuvent torturer le cœur de l'Impératrice, c'est grâce à son influence, grâce à son énergie, que le couronnement aura lieu.

Du reste, aujourd'hui encore, vous rencontrerez nombre de gens pour vous assurer avec un aplomb parfait que, au dernier moment, un contre-ordre

interviendra et que ledit couronnement sera encore une fois ajourné.

Et cependant cette auguste cérémonie, ou plutôt cette succession d'augustes cérémonies, est dès à présent entrée dans la période d'exécution.

La première de ces cérémonies, celle qui ouvre la marche des fêtes du sacre, a eu lieu dès le 30 mars (11 avril de notre ère). Je veux parler du transport des insignes impériaux du Palais d'Hiver de Pétersbourg, où ils sont conservés dans la *salle* dite des *diamants*, jusqu'à Moscou. C'est toute une affaire, et une affaire d'État, que ce transport. Les plus hauts dignitaires de la Cour ont été seuls appelés à l'honneur suprême de recevoir des mains du comte Vorontsow Daschkow, ministre de la Cour, le petit et le grand collier de Saint-André, le globe, le sceptre, la couronne de S. M. l'Impératrice et la couronne de S. M. l'Empereur, qui doivent jouer un rôle important le jour du sacre.

Un aide de camp général (le comte de Glinka Mavrine) fut chargé par ordre impérial de les accompagner avec une suite nombreuse à Moscou, où ils arrivèrent le lendemain, à midi. Le gouverneur général de Moscou, le gouverneur de la province, le grand maître de la police, nombre de hauts fonctionnaires et une garde d'honneur, composée d'un détachement du régiment d'Astrakan, les attendaient à la gare et les transportèrent sous l'escorte d'un escadron de dragons de Somy jusque devant le perron

de la chambre de l'arsenal, où ils ont été déposés dans la salle du Trône.

Ces insignes si respectueusement traités méritent évidemment ce respect, ne serait-ce que par leur valeur intrinsèque, estimée à quelque chose comme trente-deux millions de francs.

La couronne de l'Empereur vaut à elle seule trois millions ; elle est ornée de magnifiques diamants, de cinquante-deux perles énormes et sans défaut, d'un rubis d'une grosseur phénoménale ; le travail en est admirable. Œuvre du joaillier genevois Pauzié, elle a servi, la première fois, pour le couronnement de Catherine II.

Le sceptre, qui a été confectionné pour le couronnement de Paul Ier, est orné du fameux diamant l'*Orlof*, qui sort, ainsi que le *Koh-i-nor*, du trésor du Grand Mogol.

Il resta pendant des siècles à l'état brut, et, passant de main en main, il fut enfin acquis, pour un prix dérisoirement minime, par un Arménien du nom de Lazarew, qui le fit tailler à Amsterdam, où Alexis Orlof l'acheta au prix de deux millions de roubles, pour l'offrir à l'impératrice Catherine, L'*Orlof*, qui pèse huit carats de plus que le *Koh-i-nor*, est estimé aujourd'hui huit millions de francs.

Mais ceci n'est que le prologue des fêtes, qui ne s'ouvriront réellement que le jeudi 19/31 mai, par l'entrée de la garde impériale à Moscou, précédant d'un jour l'arrivée de l'Empereur et de sa famille au palais de Petrowski.

Nous avons encore le temps, par conséquent, de courir un peu la ville sainte, et de visiter à l'avance les divers édifices, religieux ou autres, qui seront successivement le théâtre des diverses phases du couronnement.

II

L'ARRIVÉE A MOSCOU — LE *KITAI-GOROD* — LA PLACE ROUGE — LE KREMLIN

Moscou, 9/21 mai 1883.

L'arrivée dans une ville inconnue est toujours un des plaisirs les plus vifs, les plus saisissants, que l'on puisse rencontrer en voyage; mais l'arrivée à Moscou est un enchantement.

Bien avant que le train ne se soit arrêté, vous vous penchez à travers les doubles vitres de votre wagon pour tâcher d'apercevoir, à l'horizon, la ville sainte. Mais vous avez beau écarquiller les yeux, vous ne voyez pas grand'chose; à peine distinguez-vous au loin, à mesure que le train se rapproche, un fouillis confus de maisons basses entourées de verdure, au-dessus desquelles brillent quelques coupoles dorées. Cette première impression est assez vague;

mais, dès que vous avez mis le pied sur la chaussée de Sokolniki, c'est une autre affaire. Vous avez immédiatement la sensation que vous entrez dans un monde nouveau. Même aujourd'hui, malgré les estrades et les échafaudages qui s'élèvent de tous côtés, malgré l'air de fête, ou de foire, qui dénature l'aspect ordinaire des rues et des places, vous sentez tout de suite que c'est la vraie, la vieille Russie, la Russie asiatique, presque l'Asie, que vous avez sous les yeux.

Si vous voulez savourer dans toute sa fleur cette impression exquise et inoubliable de la première heure, faites comme moi, laissez votre sac et votre couverture, avec le bulletin de vos bagages, entre les mains du garçon de l'hôtel où vous avez eu soin de retenir votre place à l'avance, puis, l'esprit et les mains libres, sortez tranquillement de la gare, montez dans le premier *drojky* venu et dites à l'*isvostchik* ce seul mot : *Kreml*.

Le *drojky* est une toute petite voiture découverte, basse comme une voiture d'enfant : on y est très mal assis, sur un siège dur et étroit, on y est atrocement cahoté, mais on file comme le vent et, par-dessus tout, on a l'inappréciable avantage de voir admirablement.

Le *drojky* descend la chaussée de Sokolniki, traverse la *Sadovaïa*, ou rue des jardins (une grande rue circulaire, plantée d'arbres, qui fait le tour de Moscou, quelque chose comme nos boulevards exté-

rieurs), et suit la *Miasnitskaïa* jusqu'à la place de la Loubianka.

C'est ici que commence le vrai Moscou. Au delà de la place, vous vous trouvez en face d'une muraille blanche, qui forme comme une première enceinte à la ville.

Ce n'est pas le Kremlin encore. C'est le *Kitaï-Gorod*, ou ville chinoise, appelé ainsi on ne sait pourquoi, car il n'a rien dans ses édifices, pas plus que dans sa population, qui rappelle les fils du Ciel.

Vous pénétrez dans le *Kitaï-Gorod* par la porte Nikolsky, une voûte arquée surmontée d'une lourde construction, et vous vous engagez dans la *Nikolskaïa*, une des rues les plus populeuses et les plus vivantes de Moscou. Là, vous êtes au cœur même de la ville. De tout côté débouchent des petites rues étroites, irrégulières, qui montent, descendent, tournent court entre deux rangées de maisons basses gaiement peinturlurées, avec par-ci par-là quelque petite chapelle à coupoles bulbeuses en forme d'oignons de tulipe, et surmontées de la croix grecque aux chaînettes dorées. A gauche, tout près du mur du *Kitaï-Gorod*, derrière la porte Nikolsky, vous laissez d'abord une toute petite église d'une architecture originale et bizarre, qui se termine par une coupole à facettes en forme de pomme de pin ; c'est l'église de la Vierge de Wladimir, construite en 1694, sous le règne des Czars Ivan et Pierre Alexiévitch.

Un peu plus loin, vous passez devant le monastère

des religieux de l'Epiphanie (*Bogoïavlensky*) et le monastère grec des religieux de Saint-Nicolas.

Puis, laissant à droite le *Slavansky Bazar*, ou Bazar slave, le principal hôtel de Moscou, le Comptoir et la Typographie du Saint-Synode, grand bâtiment à façade peinte en bleu et ornée de colonnes et d'ornements dans le style gothique, vous arrivez enfin à l'angle d'une grande place rectangulaire, qui a joué un rôle important à toutes les époques de l'histoire de la Russie.

Cette grande place, la place Rouge, offre à elle seule un intérêt extrême. Elle est bordée, à gauche, par le *Gostini-Dvor*, ou bazar couvert, qui rappelle quelque peu les bazars arabes; à l'une de ses extrémités, par la cathédrale de *Wasili Blagennoï*, l'église la plus étrange de cette ville, qui en contient pourtant beaucoup d'autres d'une extrême étrangeté; à l'autre extrémité, par un immense bâtiment moderne, du plus mauvais goût, le musée de S. A. I. le Grand-Duc héritier; et, enfin, à droite, par la muraille d'enceinte du Kremlin.

Mentionnons encore, au milieu de la place Rouge, le groupe en bronze de Minine et Pojarski, monument élevé à la glorieuse mémoire de deux héros de l'histoire nationale; et le *Lobnoë miesto*, sorte de plate-forme ronde et surélevée, qui n'est guère intéressante que par les souvenirs qui s'y rattachent : c'est là, entre autres choses, que les ukases extraordinaires du souverain furent longtemps publiés.

Mais nous reviendrons à loisir à la place Rouge qui mérite une longue visite; courons bien vite au Kremlin, dont les coupoles dorées, les clochetons bulbeux aux reflets métalliques nous attirent irrésistiblement.

L'enceinte crénelée du Kremlin a deux portes sur la place Rouge, la porte de Nikolsky, en face de la Nikolskaïa, par où nous sommes venus, et la porte de *Spassky* (ou du Sauveur), en face Wassili Blagennoï.

Cette porte de *Spassky*, comme les autres portes, du reste, est percée dans une énorme tour carrée à trois étages, que précède une sorte de porche ou d'avant-corps. La tour est ornée d'un énorme cadran sur chacune de ses faces, et se termine par une flèche aiguë, portée sur des arcatures évidées à jour et surmontée d'un aigle tenant entre ses serres le sceptre et la boule du monde. Sous le porche qui précède l'entrée, se trouve l'image du Sauveur (de Smolensk), en l'honneur de laquelle cette porte prit le nom de *Spassky*. On attribue à cette image la levée du siège de Moscou, bloquée par les Tartares de Makhmet-Ghireï en 1526; et, depuis lors, cette porte est l'objet d'une telle vénération que chacun est tenu d'y passer tête découverte. Anciennement, celui qui manquait à cette pieuse formalité devait, en manière d'expiation, faire cinquante génuflexions. Aujourd'hui encore, je ne conseillerais guère au voyageur sceptique de passer, le chapeau sur la tête, sous la voûte sacrée, s'il ne veut point s'exposer à des désagréments très sérieux.

La porte de *Spassky* une fois franchie, vous pouvez renvoyer le *drojky* : si vous voulez tout voir, en effet, vous en avez pour des heures, et puis des heures, à regarder de tous vos yeux, et encore tenez pour certain que vous omettrez le plus curieux.

C'est tout un monde, en effet, que ce Kremlin (prononcez *Kreml* ou *Kremline*, mais point *Kremlin*, si vous ne voulez pas avoir l'air d'un nouveau débarqué). Ce n'est point un palais proprement dit, ainsi qu'on le croit généralement. Comme l'Alhambra, dont il rappelle quelque peu également la situation, au sommet d'une colline, c'est une agglomération de palais, d'églises et d'autres bâtiments contigus ou séparés par des places, et occupant un espace considérable. Il a la forme d'un polygone irrégulier, et est entièrement entouré d'un mur crénelé en briques, flanqué de tours à chacun de ses angles. Les édifices religieux et autres, qui s'entassent derrière cette enceinte, appartiennent à tous les genres d'architecture connus, depuis le plus moderne et le plus banal jusqu'aux styles indou et chinois.

On n'y compte pas moins de cinq églises et cathédrales : la cathédrale de l'Assomption *(Ouspensky sobor)*, celle-là même où le sacre doit avoir lieu ; la cathédrale de l'Annonciation *(Blagovetschensky sobor)*; celle de l'Archange Michel *(Arkhangelsky sobor)*, que nos reporters les mieux informés appellent tantôt la cathédrale des Saints-Archanges, tantôt la cathédrale d'Arkangel; l'église du Sauveur dans

la forêt *(Spass na borou)*; la petite église de Saint-Jean-le-Climaque, que surmonte l'énorme clocher d'Ivan, vulgairement appelé la tour d'Ivan Weliki, le monument le plus élevé de Moscou.

Plus deux monastères : le monastère des Miracles *(Tschoudow monastir)*, avec son église, et le monastère des Religieuses de l'Ascension *(Voznessensky)*, qui renferme à lui seul deux églises (l'église de Saint-Michel et l'église de Sainte-Catherine), et une cathédrale, (la cathédrale de l'Ascension).

En fait de palais, j'en compte au moins sept : le nouveau palais impérial, d'abord, non à cause de son intérêt, mais à cause de sa masse énorme qui écrase, pour le désespoir des yeux, les charmants, autant que pittoresques, édifices, au milieu dequels il trône lourdement; puis, le palais du Belvédère (ou *Terema)*, le plus curieux sans contredit de tout le Kremlin; puis le palais à Facettes *(Granovitaïa Palata)* ; le nouvel Arsenal *(Novaïa Oroujeïnia Palata)*, où l'on conserve le trésor impérial ; le palais des Menus-Plaisirs *(Potechny dvorets)* ; le petit Palais, ou palais de Nicolas; le palais du Sénat, l'Arsenal, etc. Et notez que je ne suis rien moins que sûr de n'en pas oublier. Notez aussi que chacun de ces palais, que chacune de ces églises, regorgent de souvenirs, de richesses, d'œuvres d'art, de curiosités historiques ou autres, et méritent de longues visites, et jugez de l'embarras du voyageur infortuné, qui n'a que deux yeux pour admirer tant de merveilles et qu'une paire

de jambes pour escalader ces innombrables escaliers, parcourir ces galeries, ces cours intérieures et extérieures, ces chapelles avec leurs sacristies, ces palais avec leurs dépendances, etc., etc.

Tel est même l'embarras des richesses que l'on ne sait par où commencer ; surtout, si l'on tient à visiter le Kremlin dans un ordre méthodique et logique. Il est vrai qu'il vous reste une ressource, c'est de n'écouter que votre fantaisie, et d'aller droit devant vous, entrant ici et là sans autre souci que le régal de vos yeux, et sans autre règle que le caprice de votre imagination. C'est ce que j'ai fait, ce que nous allons faire ensemble, si vous le voulez bien.

Un mot encore, avant de commencer notre promenade à travers le Kremlin. Il est entendu que, pour en avoir une idée juste et complète, nous devons faire abstraction des échafaudages, des estrades, des barrières, des mâts, des guérites, etc., qui enlèvent en ce moment beaucoup de leur caractère à tous ces édifices. Lorsque le moment de décrire les fêtes du couronnement sera arrivé, il sera temps de nous extasier devant ce débordement de splendeurs officielles; pour le moment, c'est le cadre qui nous intéresse et non point le tableau.

Naturellement, ce n'est pas une mince affaire que de pénétrer à l'intérieur du Palais-Neuf, surtout, et des deux cathédrales qui doivent servir de théâtre à telle ou telle des cérémonies du couronnement; mais il n'y a pas de consigne qui tienne, ici plus qu'ailleurs,

devant une volonté bien arrêtée de tout voir, fortement appuyée d'un portefeuille garni suffisamment de ces affreux torchons de papier multicolore, qu'on appelle des roubles-papier.

Revenons donc, avec votre permission, à l'entrée du Kremlin. Nous venons de passer sous la voûte de la porte de *Spassky*. A notre gauche, nous trouvons d'abord une vaste esplanade, bordée d'une balustrade, d'où l'on jouit d'une vue admirable sur les quartiers de la rive droite et sur le cours de la Moskwa. C'est un panorama splendide, d'une variété, d'une beauté incomparables, que cet océan, prolongé à perte de vue, de maisons basses encadrées de verdure, du milieu desquelles émergent quantité de coupoles byzantines, aux surfaces polies réfléchissant en gerbes éblouissantes les rayons du soleil. Quel dommage que, de ci de là, quelque construction moderne en pierres blanches ou en briques, bien banale, bien bourgeoise, vienne jeter une fausse note dans cet ensemble merveilleux! Il y a surtout un établissement d'enfants trouvés qui est sans doute d'une utilité incontestable, mais qui n'en déshonore pas moins de la plus déplorable façon tout un quartier de la ville.

Quoi qu'il en soit, le seul coup d'œil qu'on puisse mettre en balance avec celui de Moscou, pris de l'Esplanade du Kremlin, c'est la vue d'ensemble du Kremlin, prise sur la rive droite de la Moskwa. L'enceinte crénelée, qui forme une ceinture de pierre

à l'antique résidence des Csars, avec ses curieuses et originales tours d'angle, auxquelles le temps a donné une patine verdâtre d'une harmonieuse douceur, est à elle seule d'un effet décoratif, superbe et charmant à la fois, et le fouillis de tours, de flèches, de toits carrés ou pointus, de clochetons, de coupoles scintillantes qu'on aperçoit, tout autour de l'énorme masse du Palais-Neuf, forme un spectacle dont l'œil ne saurait se lasser.

Mais c'est assez tourner autour de notre sujet; abordons-le enfin par le côté qui attire l'attention tout d'abord, c'est- à-dire par la tour d'Ivan Weliki, qui domine de sa masse imposante et de sa coupole renflée, dorée au feu et « en or de ducats », le Kremlin et Moscou tout entier.

III

LA TOUR D'IVAN *VELIKI* — LE *CZAR KOLOKOL* — LA CATHÉDRALE DE L'ASSOMPTION — LA CATHÉDRALE DE L'ANNONCIATION — LA CATHÉDRALE DE L'ARCHANGE-MICHEL

Moscou, 16-28 mai 1883.

Il est bien entendu, n'est-ce pas? que, par un effort d'imagination véritablement méritoire, nous faisons abstraction complète de l'orgie de mâts, d'oriflammes, de tribunes, d'écussons bariolés et autres motifs de décoration, qui, en donnant à la fidèle ville de Moscou une physionomie joyeuse et triomphale, lui enlèvent en même temps son caractère le plus intéressant.

Ceci dit, nous reprenons notre petite promenade à travers la série des édifices du Kremlin.

Après avoir passé la porte de *Spassky*, nous tournons à droite et sur une petite place, appelée place d'Ivan, ou *Ivanovskaïa*, nous apercevons tout d'abord

un immense clocher octogone à trois étages en retraite, qui surmonte une petite église, ou plutôt une petite chapelle, consacrée à saint Jean le Climaque *(Liestvitchnik)*.

C'est cette chapelle qui a fait donner au clocher son nom de clocher d'Ivan, ou plus ordinairement encore de tour d'Ivan *Veliki* (Ivan ou Jean le Grand).

La hauteur de cet énorme clocher, le monument le plus élevé de Moscou, et du haut duquel on jouit d'une vue magnifique sur la ville et sur ses environs, est de 38 sagènes et demie, soit 82 mètres, à partir du sol. Mais il faut y ajouter près de 40 mètres de fondations, car ces fondations descendent jusqu'au niveau du fond de la Moskwa.

La coupole renflée et dorée, qui termine le dernier étage, est surmontée d'une croix grecque également dorée. A propos de cette croix, le loquace cornac, qui me sert de guide ou de cicerone, et qu'on appelle ici tout vulgairement un garçon de place, me raconte que la croix que l'on voyait autrefois à la place de celle-ci avait été enlevée en 1812 par ordre de Napoléon, qui la croyait en or massif; et que plus tard, l'erreur ayant été découverte, on l'avait abandonnée pendant la retraite.

Le garçon de place ajoute que ledit monument a été élevé au dix-septième siècle par ordre du Czar et Grand-Duc Boris Féodorowitch, plus connu sous le nom de Boris Godounoff, autocrate de toutes les Russies, en souvenir d'une affreuse famine qui

dévasta la Russie vers l'an 1600. Une inscription placée au-dessous de la coupole en fait foi.

Le clocher d'Ivan renferme une trentaine de cloches énormes, qui sont une des curiosités du Kremlin : on m'a fait regarder surtout, au premier étage, le *Medved* (ou l'*Ours*), du poids de 450 *pouds* [1] (soit 6367^{kil}, 400), et le *Leved* (ou le *Cygne*) un peu moins pesant; au deuxième étage, une cloche de 200 pouds, et enfin, au troisième étage, deux petites cloches, remarquables par leur son clair, et qu'on suppose composées d'un fort alliage d'argent.

Ce sont ces cloches, qui, la veille de Pâques, à minuit, annoncent la Résurrection par un signal, auquel répondent instantanément les deux mille cloches des innombrables églises de la ville. Ce sont elles également qui, mardi dernier, ont annoncé aux fidèles populations qu'Alexandre III venait de faire son entrée dans le Kremlin par la porte de *Spassky*. L'impression causée par le bruit de toutes ces cloches, remplissant l'air de leurs gais carillons, est véritablement extraordinaire.

Une autre tour, plus petite, nommée tour de l'Assomption, appliquée tout contre la chapelle de Saint-Jean-le-Climaque, contient aussi un certain nombre de cloches, entre autres une du poids de 4,000 *pouds*. Un peu plus loin encore, se trouve un troisième clocher en forme de pyramide, appelé clocher de Philarète.

[1] Le *poud* russe équivaut à 16 kil. 372.

Au pied de la tour d'Ivan *Weliki,* vous apercevez une cloche de diamètre gigantesque, dressée debout sur un socle de granit. C'est le *Czar Kolokol* (la reine des cloches), la plus grosse cloche connue. Ce colosse de bronze ne pèse pas moins de 12,327 *pouds* (soit 201,817^{kil},644) et mesure environ 21 pieds russes (soit 6^{m},405 de hauteur). Elle est couronnée par un globe surmonté de la croix et cerclée d'ornements délicats. On y voit encore, outre une longue inscription en caractères slaves, les figures en relief du Czar Alexis et de l'Impératrice Anne, et, sur l'enroulement en bas, l'image du Sauveur, de la sainte Vierge et des Évangélistes entourés de chérubins.

Le *Czar Kolokol* a son histoire. Fondue en 1668, par ordre d'Alexis Mikhaïlowitch, « autocrate des grande et petite Russie et de la Russie blanche », elle fut brisée en 1701 par un grand incendie qui éclata au Kremlin; refondue à nouveau en 1735, sous le règne de « l'Impératrice autocrate et gracieuse Ivanovna », elle fut suspendue dans une construction en bois, mais en 1737, pendant un nouvel incendie, elle échappa aux crampons qui la retenaient, tomba de la hauteur de deux sagènes et s'enfonça profondément dans le sol. Elle y demeura jusqu'en 1836, où l'Empereur Nicolas la fit retirer de la niche souterraine qu'elle s'était creusée, et hucher sur le socle où nous la voyons aujourd'hui. Ce fut un Français, M. A. Ricard de Montferrand, l'architecte de Saint-Isaac de Pétersbourg, qui fut chargé de cette double

et délicate opération. Il s'en acquitta avec beaucoup d'habileté. Au lieu de remettre en place l'énorme fragment de fonte qui s'était détaché de la cloche dans sa chute, on se contenta de le placer debout au pied du socle, ce qui permet à l'œil de plonger à l'intérieur de cette sorte de caverne d'airain par une brèche assez large pour qu'on puisse aisément y entrer sans baisser la tête, et d'apercevoir l'énorme battant qui mettait jadis le colosse en branle.

En quittant la Tour d'Ivan et le *Tzar Kolokol*, nous trouvons à gauche une autre place, fermée par une grille. Cette place, ou plutôt cette cour, dite cour d'*Ouspensky*, est à peine plus grande, comme étendue, que la cour intérieure du Louvre; en revanche, elle est beaucoup plus irrégulière. Mais, si peu imposante qu'elle soit par ses dimensions, elle n'en offre pas moins un intérêt capital, car elle renferme dans son périmètre les trois cathédrales de l'Assomption *(Ouspensky Sobor)*, de l'Annonciation *(Blagovetschensky Sobor)*, et de l'Archange-Michel *(Arkhangelsky Sobor)*, et communique au Palais-Neuf impérial par un escalier de vingt-cinq marches environ, appliqué contre le mur d'un grand bâtiment, ce qui lui enlève beaucoup de caractère. C'est le fameux Escalier rouge *(Krasnoe Kriltso)*, par où le cortège impérial sort du Palais-Neuf pour se rendre à la cathédrale de l'Assomption le matin du couronnement, et sur le palier duquel, la cérémonie achevée, le Père des Orthodoxes se retourne une dernière fois avant de

rentrer dans son palais, et salue à plusieurs reprises la foule, qui lui répond par ses acclamations, pendant que les cloches de la ville sonnent à toute volée, que l'artillerie tire une nouvelle salve de cent un coups de canon et que l'hymne national retentit de toutes parts.

La cathédrale de l'Assomption *(Ouspensky Sobor)*, qui donne son nom à la cour d'Ouspensky, joue un rôle des plus importants pendant les fêtes du couronnement; c'est dans cette cathédrale, ou église patriarcale, en effet, que la cérémonie du sacre a lieu. Voici la description d'*Ouspensky Sobor*, telle que nous la trouvons dans un volume paru tout récemment, dont il ne serait peut-être pas de très bon goût à nous de dire tout le bien que nous pensons, mais que nous pouvons toujours recommander comme ayant été écrit après une longue et attentive visite aux lieux dont nous parlons [1].

Cette cathédrale (le mot chapelle conviendrait mieux, à ce qu'il me semble, à ses proportions relativement modestes), peut passer pour le type de l'architecture gréco-orientale ; c'est un édifice presque carré, dont les grands murs blancs et nus, sans moulures ni reliefs, s'élèvent tout droits avec une grande hardiesse; il est surmonté d'une coupole centrale posée sur le toit presque plat, dans le style asiatique, et flanquée de quatre autres coupoles plus petites;

[1] *Un Parisien chez les Russes*, par Adolphe Badin (Calmann Lévy).

ces cinq coupoles byzantines, dont les flancs arrondis et resplendissant d'or renvoient comme des miroirs l'image des monuments voisins, sont ce que cette église présente de plus remarquable.

A l'intérieur, comme toutes les églises vouées au culte chrétien grec, c'est un bâtiment à murs plats, sans reliefs, habillé du haut en bas de peintures murales de style byzantin sur fond d'or. Toutes ces peintures sont dans le style sévère de l'Athos, le seul adopté en Russie.

En outre, la nef, et les quatre chapelles qui la flanquent à droite et à gauche, sont remplies de châsses somptueusement ornées, et de saintes images en or ou en argent, avec des colliers et des bracelets surchargés de pierreries d'une richesse fabuleuse, et les têtes et les mains aux tons bistres passant à travers les découpures de l'orfèvrerie.

Tout ce luxe barbare, d'un goût peu délicat, cause une impression inquiétante, mais grandiose en somme, surtout avec la demi-obscurité qui règne dans l'enceinte, et rappelle l'intérieur de Saint-Marc de Venise.

L'iconostase, c'est-à-dire la cloison percée de trois portes qui sépare le sanctuaire de l'église proprement dite, monte jusqu'aux voûtes; elle est entièrement recouverte d'images byzantines de grandeur naturelle, disposées sur cinq étages successifs, le premier étage sur vermeil et les quatre autres sur cuivre doré très richement.

Tout à côté de l'iconostase, à gauche, on montre une image sainte, ornée d'un énorme solitaire, qu'on évalue à plus de quatre-vingt mille roubles.

C'est la fameuse image de la Vierge de Wladimir, peinte, suivant la tradition, par saint Luc l'Évangéliste. Elle est l'objet d'une immense vénération, et les Russes la regardent comme une sorte de *palladium*. On vous racontera, à Moscou, que sa seule exhibition suffit au temps jadis pour faire reculer les hordes farouches de Tamerlan.

Quant au Tamerlan de 1812, qui sans doute ne se fût pas laissé arrêter à si bon compte, on jugea plus prudent de faire transporter l'inappréciable image en lieu sûr à Wladimir.

La cathédrale de l'Annonciation *(Blagovetschensky Sobor)*, où les Czars étaient autrefois baptisés et où avait lieu également la cérémonie de leur mariage, est un grand édifice de forme carrée, avec trois hémicycles du côté de l'orient : elle est surmontée de neuf coupoles revêtues, comme toute la toiture du reste, de cuivre doré. — Une curieuse peinture à la fresque, représentant l'ange Gabriel apparaissant à la sainte Vierge et protégée par une sorte d'auvent, décore la paroi extérieure de l'église. Au sud, à l'ouest et au nord, existent des parvis couverts, avec deux entrées. Sous ces parvis se trouvent quatre chapelles entièrement couvertes de peintures byzantines.

Intérieurement, la cathédrale de l'Annonciation rappelle celle de l'Assomption, sauf que le pavé est

formé d'agates et que la nef repose sur deux colonnes quadrangulaires. Le garçon de place me montra dans un enfoncement la place où s'asseyaient les Czars pendant les prières, ainsi que le siège impérial, en bois sculpté, supporté par des colonnes en cuivre et surmonté d'un dais.

Chaque fois que l'Empereur de Russie arrive dans sa bonne ville de Moscou, la première chose qu'il fait, dès qu'il a passé le seuil du Kremlin, avant même d'entrer dans son palais impérial, c'est d'aller baiser dévotement les saintes images de la cathédrale de l'Assomption, puis celles de la cathédrale de l'Annonciation et enfin celles de la cathédrale de l'Archange-Michel. C'est également le premier devoir dont il s'acquitta hier dimanche, tout aussitôt après avoir été sacré et s'être montré au peuple sur la place d'Ivan.

La cathédrale de l'Archange-Michel (*Arkhangelsky Sobor*) n'est pas moins riche, intérieurement, du moins, que les deux autres cathédrales dont nous avons déjà parlé; car extérieurement c'est toujours la même simplicité, la même nudité de murailles, avec les mêmes coupoles dorées sur la toiture. L'intérieur est fort obscur, ce qui rend assez difficile d'étudier avec soin les peintures byzantines qui le revêtent du haut en bas comme une tapisserie sacrée, et qui représentent d'un côté diverses scènes du jugement dernier, et de l'autre les portraits des anciens Czars de Russie.

Quant à l'iconostase, elle est remarquable principalement par la richesse et par l'intérêt historique des images qui la couvrent. Sur l'une de ces images, à gauche des portes royales (on nomme portes royales d'une iconostase celles du milieu), l'image miraculeuse de la Vierge du Don, qui accompagna Dmitri Dorskoï sur le champ de bataille de Koulikovo et Boris Godounoff dans le combat livré à Kazi-Ghireï, le garçon de place me fit remarquer les traces des coups de sabre que nos soldats lui auraient appliqués en 1812. Il ajoute même que la précieuse image était alors encadrée d'un splendide entourage en vermeil qui disparut dans le sac de Moscou.

Dès le principe, cette église, qui date du commencement du treizième siècle, mais qui fut rebâtie en 1333, eut pour destination de servir de lieu de sépulture aux Czars de Moscou. On y voit, dans un angle de l'église, à même le sol, et recouverts d'un drap de velours rouge foncé, les tombeaux de tous les souverains autocrates qui se sont succédé sur le trône depuis 1333 jusqu'à 1696. Une inscription sur plaque d'argent indique quel prince repose dans chaque tombeau.

L'iconostase, d'une richesse fabuleuse, forme quatre étages tout étincelants d'argent et de pierres précieuses, et s'élève presque jusqu'à la voûte; elle est décorée d'images vénérées, somptueusement ornées et encadrées.

P. S. — Je m'aperçois, non sans quelque remords plus ou moins hypocrite, que je ne vous ai pas encore dit un mot des diverses cérémonies du couronnement, qui ont fait et font encore couler tant de flots d'encre sur tant de rames de papier. Mais c'est précisément cette inondation intarissable d'articles sur la matière qui m'a découragé chaque fois que j'ai voulu, moi aussi, me faire l'historiographe de ces pompeuses solennités. Il me semblait que raconter et décrire complaisamment, en même temps que mes innombrables confrères, et peut-être après eux, les mêmes énumérations de cortèges, de bénédictions, d'illuminations, etc., ne présentait qu'un intérêt très mince, et me faisait courir le risque de ne rien apprendre à mes lecteurs. C'est pourquoi j'ai préféré m'en tenir à la description la plus exacte possible de ce qui, selon moi, n'est pas assez regardé pour le moment dans cette ville curieuse, et de ce qui cependant mérite le plus de l'être, je veux dire de la ville elle-même et de ses monuments, fêtes, couronnement et Empereur à part.

IV

LE PALAIS-NEUF IMPÉRIAL — LE *TEREMA* — LE TRÉSOR DU KREMLIN

Moscou, 23 mai/4 juin 1883.

En vérité, l'architecte Tonn (ô les architectes modernes !) se serait imposé comme programme de déshonorer le Kremlin, de le rapetisser, de le dépouiller de son aspect étrange, oriental, féerique, qu'il aurait difficilement trouvé quelque chose de mieux que d'y élever au beau milieu le Palais-Neuf impérial. Cette grande bâtisse toute neuve (elle ne date guère que d'une vingtaine d'années) domine et écrase toutes les autres constructions du Kremlin, avec lesquelles son style bâtard, qui tient à la fois du style mauresque et du style Renaissance, forme le plus déplorable contraste. Vue surtout de la Moskwa, sa grande façade blanche, aux innombrables croisées, surmontée d'une balustrade et d'une coupole dorées, jure d'une façon désastreuse avec

les couleurs voyantes et les formes étranges du Palais Anguleux *(Granovitaïa palata)*, du Nouvel Arsenal *(Novaïa Oroujeïnaïa palata)*, du palais du Belvédère *(Terema)*, et des cathédrales qui l'entourent. La seule chose que ce palais ait, sinon d'intéressant, du moins de particulier, c'est la disposition des fenêtres du corps principal. Ce corps principal n'a que deux étages; mais le second étage a deux rangées de croisées superposées, de sorte qu'extérieurement on croit à un troisième étage.

Je ne vous dirai pas sous quel prétexte et grâce à quel déguisement j'ai pu m'introduire, humble mortel que je suis, à l'intérieur du Palais, d'abord parce que j'ai juré le secret, et puis, parce que je ne suis pas fâché de vous laisser entendre qu'à l'occasion je peux, tout comme un autre, déployer des trésors de diplomatie.

Qu'il vous suffise de savoir que l'autre matin, à l'heure où vous déchirez d'un doigt languissant la bande de votre journal, je gravissais derrière un guide le grand escalier en marbre de Finlande du susdit Palais, et que je pénétrais dans un immense vestibule orné de glaces énormes (les plus grandes, paraît-il, qui soient dans aucun palais du monde), et de deux tableaux, dont l'un représente la bataille de Koulikovo. Il est du peintre français Yvon, et n'en est pas meilleur pour cela.

Nous tournâmes ensuite à droite et nous nous trouvâmes dans une immense salle disposée en colon-

nades, dont le parquet est formé d'une mosaïque de plus de vingt bois différents.

« La salle Saint-Georges, me dit mon guide. La plaque que vous voyez au plafond est celle de l'ordre de Saint-Georges ; les sièges sont également recouverts aux couleurs de l'ordre. Les lambris sont en marbre blanc avec décorations en or et émail. Cette salle peut contenir trois mille personnes. »

La seconde salle, celle de Saint-Wladimir, où nous entrâmes ensuite, n'est guère moins grande que la première; ses murs sont revêtus de marbre rose, et ornés, ainsi que les sièges qui la garnissent, des insignes de l'ordre de Saint-Wladimir.

Puis nous traversâmes une troisième salle, également lambrissée de marbre rose avec décorations en or, et dont le plafond est constellé d'étoiles d'argent. C'est la salle de Saint-Alexandre-Newsky et l'on voit les insignes de l'ordre de ce nom sur le dossier des sièges, recouverts en velours ponceau.

Enfin, nous arrivâmes à une quatrième salle, la plus magnifique de toutes, la salle du Trône, ou de Saint-André. Elle est supportée par des colonnes tétraédriques aux moulures dorées, ornées de la croix de Saint-André. Les murs sont également tendus d'une étoffe aux couleurs de l'ordre. Au fond s'élève le trône impérial, tout en or massif, à ce qu'il semble du moins. Il est supporté par une estrade de sept marches, au-dessus de laquelle on voit l'œil de Dieu, entouré d'une auréole. Le tout est surmonté d'un

dais en velours cramoisi, soutenu par des petites colonnes ciselées.

C'est dans cette salle qu'il y a eu hier dimanche huit jours, aussitôt après son couronnement dans la cathédrale d'*Ouspensky*, l'Empereur est venu prendre son premier repas et recevoir le corps diplomatique et les grands corps de l'État. Il est certain que le spectacle de cette salle immense et magnifique, remplie d'uniformes plus chamarrés les uns que les autres, devait présenter un coup d'œil éblouissant.

Les appartements privés de l'Empereur et de l'Impératrice, sur lesquels j'ai pu jeter en passant un regard indiscret, sont au rez-de-chaussée, au-dessous des grandes salles de fête. Ils offrent, hélas ! encore moins d'intérêt que la salle du Trône, et que celles de Saint-Alexandre-Newski, de Saint-Wladimir et de Saint-Georges. Tout cela est riche, somptueux, mais sans caractère. Partout le même cachet de banalité, de modernité, aussi bien dans la salle de réception de l'Impératrice, tapissée en soie blanche avec moulures dorées, que dans son cabinet tendu en rouge cramoisi, dans la chambre à coucher et les diverses autres pièces. Seul, le cabinet de travail de l'Empereur est orné de quelques peintures, représentant l'entrée des Français à Moscou, leur retraite, la bataille de Borodino et celle de Smolensk. Chose assez curieuse, ce cabinet contient également une statuette équestre de Napoléon. J'ai eu, du reste, plusieurs fois l'occasion de remarquer que la mémoire de l'homme de 1812

est entourée encore aujourd'hui à Moscou d'un prestige extraordinaire.

Des appartements de l'Impératrice on pénètre dans un petit jardin d'hiver, rempli de plantes exotiques et coupé d'allées sablées, et de là on passe dans le *Terema* ou palais du Belvédère.

Ce vieux palais, qui a conservé son aspect primitif et jusqu'aux meubles datant des fils et petits-fils de Michel Féodorovitch, m'intéressa infiniment plus que le Palais-Neuf impérial. C'est un dédale d'escaliers en spirale, de chambres étroites et voûtées comme des cryptes d'oratoires, couvertes du haut en bas de peintures bysantines, de vestibules, de couloirs, qui semblent creusés au hasard dans un bloc de pierre, tant ils s'enchevêtrent d'une façon bizarre. L'ameublement d'un certain nombre de pièces est resté tel qu'il était au temps jadis; on y retrouve encore, et à leur même place, le prie-Dieu des maîtres du logis et des bahuts en chêne sculpté, des fauteuils de velours usé, des banquettes taillées dans les embrasures des fenêtres, des pavés en mosaïque, etc. Aussi une demi-heure passe vite dans cette vieille demeure des anciens Czars de Moscou, et en apprend plus que bien des gros volumes sur leurs mœurs, sur leurs habitudes et leur façon de vivre.

Ai-je dit que le *Terema* formait la façade nord du Palais-Neuf impérial, dont la façade sud, la principale, domine la Moskwa? Quant aux deux façades latérales, celle de l'est est réunie au Palais Anguleux

(Granovitaïa palata) et celle de l'ouest au Nouve Arsenal *(Novaïa Oroujeïnaïa palata)*.

Ce dernier édifice, construit sous le règne d'Alexandre Ier, est dans le même style architectural que le palais : c'est dire qu'il n'a rien de bien particulièrement remarquable. Toutefois il renferme une des curiosités les plus intéressantes, une des richesses les plus extraordinaires, de Moscou, je veux parler de la splendide collection d'objets d'art et d'objets historiques, connue sous le nom de Trésor impérial ou Trésor du Kremlin.

Nous avons déjà fait quelques légers emprunts au dernier volume d'un de nos amis les plus chers, *Un Parisien chez les Russes;* nous en détacherons encore, avec la permission de l'auteur, la description suivante du Trésor impérial. Comment faire autrement, d'ailleurs, puisque ce trésor, très défendu déjà en temps ordinaire contre la curiosité publique, est absolument impossible à voir en ce moment, attendu que les plus belles pièces en ont été enlevées temporairement pour être exposées sur des dressoirs spéciaux, et concourir à la décoration générale des principales salles du Palais-Neuf impérial?

« Cette collection, d'une valeur inappréciable, remplit à elle seule huit salles immenses du *Novaïa Oroujeïnaïa palata*. Jamais jusqu'à présent je n'avais vu pareille accumulation de richesses : habits de gala de Czars et de Czarines brodés de perles fines du haut en bas, couronnes impériales, sceptres, bâtons

de commandement, épées, sabres, colliers, décorations, le tout en or massif, avec incrustations d'émaux, de perles, de pierres précieuses de toute sorte et de toute taille, quelques-unes représentant des sommes considérables, comme l'énorme rubis sur lequel est enchâssée la croix de la couronne du Czar Ivan Alexievitch et qui ne coûta pas moins de 40,000 roubles du temps, ce qui représenterait aujourd'hui quatre ou cinq fois davantage.

» Je n'ai qu'un respect très modéré, je l'avoue, pour toutes ces vieilles défroques de l'histoire; la veste de matelot et les bottes de Pierre le Grand me laissèrent absolument froid, ainsi que la collection des habits de couronnement des Empereurs et des Impératrices; mais, ce qui me toucha beaucoup plus, c'est l'intérêt artistique qu'offraient la plupart de ces objets de haute curiosité, ceux surtout qui remontaient à l'époque la plus reculée; la couronne des Czars de Kazan, par exemple, dans le goût oriental, ornée de turquoises, et surtout la couronne ou bonnet du *Monomaque*, le plus ancien monument historique du trésor. Cette couronne, envoyée de Byzance par l'Empereur Constantin au Grand Prince Wladimir Monomaque, en 1116, est une œuvre d'un goût remarquable; les perles et les pierres précieuses, qui s'enlèvent sur le fond de filigrane, sont disposées avec une entente de l'ornementation bien étonnante pour l'époque.

» J'ai pu constater, du reste, non sans surprise,

que la valeur artistique de ces objets était presque toujours en raison directe de leur ancienneté; les couronnes de l'Empereur Nicolas et de l'Empereur Alexandre II, par exemple, sont de la plus navrante banalité.

» Mais, ce qui dépasse tout, comme richesse et comme art à la fois, c'est la salle n° 3, où sont renfermées les vaisselles d'or et d'argent. Ce qu'il y a de merveilles, étalées sur les dressoirs circulaires entourant les piliers de cette salle, est inimaginable. C'est une profusion, un entassement, de vases, de pots, d'aiguières, de flacons, de hanaps, de coupes, d'amphores, de plats d'or, d'argent et de vermeil, de toutes les dimensions, affectant toutes les formes possibles, et plus admirables peut-être encore par le travail d'orfèvrerie que par leur valeur intrinsèque et celle de leurs incrustations. »

Il y a là peut-être deux ou trois mille pièces hors ligne, dont chacune mériterait une description particulière et ferait la joie de l'ami Paul Eudel. A notre époque, où la vieille argenterie monte à des chiffres exorbitants sous le marteau des commissaires-priseurs, il serait impossible d'évaluer la somme de millions enfouis dans cette seule salle.

V

LA PLACE ROUGE — *WASSILI BLAGENNOÏ* — LE MONUMENT DE MININE ET POJARSKY — LE *LOBNOË MIESTO* — LE *GOSTINI DVOR*

Moscou, 27 mai/7 juin 1883.

Tous les jours, en allant faire ma visite au Kremlin, je traverse la place Rouge, et, chaque fois, je ne manque pas de m'arrêter et de m'oublier de longues demi-heures devant cette étrange, cette fantastique église de *Wassili Blagennoï*, dont le vrai nom est la cathédrale de la Protection de la Sainte-Trinité.

Si vous ne la connaissez point déjà par ses photographies, ou par la description enthousiaste qu'en a faite Théophile Gautier dans son *Voyage en Russie*, il me sera bien difficile de vous en donner une idée même approximative. Figurez-vous l'amas le plus incohérent de coupoles bulbeuses, tordues, contournées, affectant les formes les plus diverses et les plus inattendues : celle d'une pomme de pin ou celle d'un ananas, voire

celle d'un oignon de tulipe ou d'un melon; le tout peinturluré du haut en bas des couleurs les plus étrangement assemblées, en rouge, en bleu, en jaune, en vert pomme. Le tour des coupoles est revêtu en outre de peintures aux tons criards représentant des pots de fleurs.

C'est fou, c'est inouï, c'est l'œuvre d'un cerveau en délire; mais, malgré tout, ce n'est ni ennuyeux ni vulgaire; et l'on comprend que l'imagination quelque peu paradoxale et raffinée du fin poète d'*Émaux et Camées* se soit engouée de cette chimérique, de cette impossible église, et qu'il ait poussé l'admiration jusqu'à trouver naturelle, flatteuse même, la cruauté d'Ivan le Terrible, faisant crever les yeux, ou couper la tête, de l'architecte pour l'empêcher d'en bâtir une autre plus belle. « Cette férocité en matière d'art, ajoutait gravement Théo avec son calme olympien, nous déplaît moins que l'indifférence. Cet Ivan le Terrible était au fond un vrai artiste, un dilettante passionné! »

On m'a raconté qu'à son passage par Moscou, l'an dernier, Sarah Bernhardt s'était prise également d'une belle passion pour *Wassili Blagennoï*, et qu'elle voulait absolument l'acheter et l'emporter, comme un souvenir de son voyage au pays moscovite.

C'est en 1555, en actions de grâces de la prise de Kazan, qu'Ivan le Terrible fit construire cette curieuse église. Inutile d'ajouter que, depuis cette époque, elle a été plusieurs fois repeinte et restaurée, notamment en 1704, sous l'Impératrice Catherine.

Malgré ses dimensions relativement modestes, l'église de *Wassili Blagennoï* ne renferme pas moins de dix-neuf chapelles, dont les plus importantes et les plus remarquables sont celle du centre, dédiée à la protection de la sainte Trinité, et celle dédiée à saint Wassili Blagennoï.

En face de l'église, au centre de la place Rouge, se dresse sur un socle de pierre un groupe en bronze, de huit mètres de hauteur. Il est destiné à honorer la mémoire du boucher Minine et du prince Pojarski, deux héros de l'histoire nationale de Russie, qui chassèrent les Polonais de la ville de Moscou, et sauvèrent leur patrie. Minine est représenté debout, montrant le Kremlin de la main droite; et le prince Pojarski assis, la main droite saisissant l'épée que lui tend Minine, la gauche appuyée sur un bouclier orné de l'image du Saint-Suaire. Deux bas-reliefs ornent le piédestal; ils représentent, l'un Minine apportant ses richesses sur la place Nijni-Novgorod, l'autre la victoire des Russes sur les Polonais.

Au point de vue de l'art, ce monument, œuvre du sculpteur russe Martoss, n'est pas bien merveilleux; mais les intentions de l'artiste sont si pures et si patriotiques!

A gauche du groupe de Minine et de Pojarski, et un peu en arrière, on voit encore sur la place Rouge une singulière construction, composée d'une plate-forme ronde entourée par un mur en briques, et à laquelle on arrive par quelques marches. C'est le *Lob-*

noë miesto, du mot russe *lob* (front, crâne). Pourquoi ce nom, c'est ce que personne ne sait au juste. Les uns disent que cette sorte de tribune a jadis servi d'échafaud, les autres qu'en la construisant on trouva un crâne dans les fondations. Quoi qu'il en soit, le *Lobnoë miesto* joua son rôle dans un grand nombre d'événements historiques, notamment sous Ivan le Terrible et sous Alexis Mikhaïlovitch. C'est du haut du *Lobnoë miesto* que les ukases extraordinaires des Czars de Moscou furent longtemps publiés. C'est également sur la plate-forme de cette tribune que le Métropolite de Moscou, entouré de son clergé, adressait au Dieu des Russies les prières publiques dans les circonstances solennelles, comme en 1812, après l'incendie du Kremlin, ou en 1830, lors du terrible choléra qui dépeupla Moscou.

Ne quittons pas la place Rouge sans dire un mot du *Gostini Dvor*, qui en occupe tout un côté, celui qui fait face à la muraille du Kremlin. Le *Gostini Dvor*, ou bazar couvert, que l'on retrouve dans toutes les villes russes d'une certaine importance et presque toujours au centre même de la ville, est une réunion de boutiques séparées entre elles par d'étroites ruelles, qui rappelle quelque peu les bazars arabes. On y trouve de tout, les plus importants articles de commerce, les objets de consommation journalière et les produits les plus hétérogènes, depuis l'article de Paris jusqu'aux fourrures du Kamtschatka. Presque tous les jours je vais flâner des heures entières dans ces

ruelles curieuses, ornées tous les dix pas d'images saintes éclairées par des veilleuses; j'ai même eu la bonne fortune d'y dénicher, en furetant dans les boutiques occupées par des orfèvres, des petites croix grecques d'un charmant modèle et des chaînettes en argent oxydé, d'un travail véritablement très curieux.

Au coucher du soleil, le *Gostini Dvor* ferme ses portes jusqu'au lendemain matin huit heures, car il est défendu d'y allumer d'autres lumières que celles qui brûlent devant les saintes images; cela pour éviter, ou prévenir, les incendies. Quant aux propriétaires des boutiques, aucun n'habite dans le *Gostini Dvor :* quelques-uns même ont leur domicile dans un faubourg fort éloigné de la ville. Ce sont des *dvorniks* (ou portiers) qui sont chargés de veiller, jusqu'au matin, sur les nombreuses marchandises enfouies dans les sombres ruelles.

P.-S. — Il faut cependant qu'avant de vous quitter je vous dise quelques mots de la série des fêtes officielles qui se succèdent ici avec une régularité ininterrompue, dont on commence un peu à se fatiguer. Je vois même des gens qui ne se gênent guère pour avouer que cette apothéose (il y en a même qui prononcent le mot d'héroïque mascarade) se prolonge un peu trop. Après le dîner de gala au Kremlin, nous avons eu le dîner offert par le commandeur Nigra, ambassadeur d'Italie, puis le bal donné chez M. de Schweinitz, ambassadeur d'Allemagne, puis

le dîner diplomatique chez M. Waddington, etc. Quand je dis nous avons eu, c'est une façon de parler, car on a eu le mauvais goût (je ne vous le cacherai pas plus longtemps) d'oublier d'inviter votre serviteur; il est vrai que ma besogne s'en trouve allégée d'autant, attendu que je me suis juré de ne parler que de ce que je verrais par moi-même. Si importants qu'ils puissent être d'ailleurs, politiquement parlant, ces bals officiels, ces dîners diplomatiques, ou autres, ne présentent aucune espèce d'intérêt, au point de vue du simple curieux.

Quant à la grande fête populaire qui a eu lieu au *Khodinskoë pole*, le petit coin que j'ai pu en apercevoir a suffi amplement à satisfaire, et au delà, ma curiosité. On vous a déjà parlé, sans doute, des quatre cent mille rations de pâtés préparés pour cette fête par une légion de marmitons, et des quatre cent mille cruchons et gobelets marqués aux armes impériales qui devaient être distribués à la foule. Fort heureusement, toutes les victuailles n'ont pas été consommées sur place, et le pantagruélique festin s'est réduit à une simple distribution de vivres, sans quoi la susdite fête populaire n'eût pas été longue à dégénérer en bousculade, en foire, en kermesse, en ce que vous voudrez. Le *moujik*, — et la fête du *Khodinskoë pole*, c'était la fête des *moujiks*, — le *moujik* a un vice auquel il lâche la bride toutes les fois qu'il en trouve l'occasion; ce vice c'est l'ivrognerie. Je ne prétends pas dire que l'ivrognerie soit une chose

inconnue dans notre pays de France. Mais du moins il y a cette différence entre les deux races, que notre paysan, notre ouvrier, ont souvent le vin gai, tandis que le *moujik* a la bière, ou le *vodka*, triste, pesant. Ici pas de pochards bruyants, tapageurs, comme chez nous parfois, mais des ivrognes, des ivrognes silencieux, abrutis, de véritables brutes. Ceux qui ont vu la fête du 14 juillet l'an dernier sur nos boulevards et qui assistaient avant-hier à la fête populaire du *Khodinskoï pole* ne me démentiront certes point.

VI

L'ÉGLISE DU SAUVEUR — LA MONTAGNE DES MOINEAUX — LA *LAURA* DE TROÏTZA — LES BOHÉMIENNES DE STRELNA

Moscou, 30 mai/11 juin 1883.

Conformément au programme des fêtes arrêté à l'avance, la cérémonie de l'inauguration et de la consécration de l'église du Sauveur a eu lieu jeudi, en présence de l'Empereur et de l'Impératrice, de toute la Cour, des princes étrangers, et du corps diplomatique au grand complet, les ambassades françaises exceptées. On sait, en effet, que la construction de cette église a pour origine un vœu fait par l'empereur Alexandre Ier en 1812, en actions de grâces de la retraite des Français. Bien que les choses aient considérablement changé d'aspect depuis lors et que nous n'ayons guère aujourd'hui de meilleurs amis que les Russes, il aurait été d'un goût

au moins discutable d'inviter nos représentants à assister à la petite fête.

Quant à moi, qu'aucune attache officielle n'obligeait à cette abstention patriotique, j'ai cru devoir, néanmoins, résister à la tentation de me mêler à la foule immense qui occupait les abords de la place de l'Église du Sauveur, d'abord, parce qu'en dépit de tous mes raisonnements mes fibres chauvines eussent pu être désagréablement chatouillées, et ensuite, parce que je n'aurais pas vu grand'chose.

J'ai fait mieux. La veille de l'inauguration, c'est-à-dire mercredi, j'ai réussi à me glisser, à force d'intrigue et par la grâce de cinq à six billets de deux roubles, jusque dans les coins les plus secrets de l'église, ce qui me permet de vous en parler aujourd'hui beaucoup plus savamment que si je l'avais vue dans l'encombrement et le hourvari de l'inauguration solennelle.

On a vu que, malgré leur dénomination ambitieuse, les innombrables cathédrales de Moscou sont, en réalité, de proportions fort modestes. L'église du Sauveur, au contraire, pour n'être qu'une église, n'en a pas moins un développement considérable. Tandis que la cathédrale d'*Ouspensky*, la plus grande du Kremlin, ne contient guère plus de trois cent cinquante fidèles à la fois, dix mille personnes tiendraient à l'aise dans l'immense vaisseau de l'église du Sauveur. D'une porte à l'autre, elle mesure soixante-huit mètres de longueur et sa hauteur

jusqu'à la voûte de la coupole n'est pas moindre de soixante et onze mètres.

Ce monument immense et magnifique a la forme d'une croix. Il a sur chacune de ses ailes une façade percée de trois portes en bronze, richement sculptées, à laquelle on arrive par un bel escalier de quinze marches en marbre de Finlande. Les angles compris entre chaque bras de la croix sont occupés par une tourelle carrée, ornée à son sommet d'une arcature cintrée et surmontée d'un clocheton à bulbe doré renfermant plusieurs cloches et portant la croix grecque. Une tour, couronnée par une immense coupole bulbeuse recouverte de lames d'or ouvragé, s'élève au sommet de l'édifice, au milieu des quatre clochetons.

Intérieurement, l'énorme voûte est soutenue par quatre colonnes colossales s'élevant jusqu'à la coupole et supportant une large galerie qui fait le tour de l'église. Le vaisseau affecte également la forme d'une immense croix, dont le centre se trouve au-dessous de la coupole. Le bras de cette croix contient l'autel; les trois autres s'ouvrent sur elle par des grilles en bronze.

L'autel est disposé dans une iconostase en forme de tourelle à huit pans, en marbre blanc, richement décorée de plusieurs rangées d'images, étagées par zone.

Les murs de l'église sont également couverts de peintures du haut en bas, depuis l'intérieur de la coupole jusqu'à la paroi à laquelle s'adosse le trône

impérial. Ces peintures, qui représentent les unes les principaux faits de la vie de Jésus-Christ sur la terre, les autres des sujets tirés de l'histoire sainte, les autres des épisodes de l'histoire russe, sont l'œuvre d'un certain nombre d'artistes russes distingués, parmi lesquels nous relevons les noms de Vereschaguine, de Makovsky, de Prianischnikoff, de Sourikoff, de Siedoff, de Semiradsky, etc. Il y en a, dans le nombre, de tout à fait remarquables; mais elles sont loin d'avoir le caractère des vieilles peintures hiératiques, tout enfumées, qui revêtent l'intérieur d'*Ouspensky* et des autres cathédrales du Kremlin.

Originairement, l'église du Sauveur devait être érigée sur la Montagne des Moineaux; la construction en avait même été commencée en 1817, mais le peu de consistance du terrain obligea d'abandonner les travaux, après huit ans et demi.

Ils furent repris sur l'emplacement actuel, en 1838, sous la direction de l'architecte Tonn, le même qui éleva le Palais-Neuf Impérial. La première pierre fut posée le 10 septembre 1839, en présence de l'Empereur Nicolas Ier, de la famille impériale et d'une grande affluence de peuple.

Une particularité intéressante de cette église, c'est qu'on s'est attaché à n'employer dans sa construction que des matériaux fournis par la Russie et travaillés par des ouvriers russes. On n'a fait venir de l'étranger que quelques marbres, qu'il était impossible de se procurer dans le pays.

Nous parlions tout à l'heure de la Montagne des Moineaux. Cette montagne, célèbre surtout par le souvenir historique qui s'y rattache, est située sur la rive droite de la Moskwa, à une heure de Moscou. On y arrive par une pente boisée, sur laquelle une route excellente a été tracée. Le sommet est occupé par un petit plateau, d'où l'on jouit d'une vue splendide sur Moscou. On montre la place où Napoléon, entouré de son état-major, contempla pour la première fois la vieille capitale. Voici, à ce propos, une page empruntée à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers :

« Enfin, arrivée au sommet d'un coteau, l'armée découvrit tout à coup au-dessous d'elle, et à une distance assez rapprochée, une ville immense, brillant de mille couleurs, surmontée d'une foule de dômes dorés resplendissants de lumière, mélange singulier de bois, de lacs, de chaumières, de palais, d'églises, de clochers, ville à la fois gothique et byzantine, réalisant tout ce que les contes orientaux racontent des merveilles de l'Asie. Tandis que des monastères flanqués de tours formaient la ceinture de cette grande cité, au centre s'élevait sur une éminence une forte citadelle, espèce de Capitole, où se voyaient à la fois les temples de la Divinité et les palais des empereurs, où, au-dessus des murailles crénelées, surgissaient des dômes majestueux, portant l'emblème qui représente toute l'histoire de Russie et toute son ambition, la croix sur le croissant renversé. Cette citadelle c'était le Kremlin, ancien séjour des Czars.

A cet aspect magique, l'imagination, le sentiment de la gloire s'exaltant à la fois, les soldats s'écrièrent tous ensemble : « Moscou ! Moscou ! » Ceux qui étaient restés au pied de la colline se hâtèrent d'accourir ; pour un moment, tous les rangs furent confondus et tout le monde voulut contempler la grande capitale, où nous avait conduits une marche si aventureuse. On ne pouvait se rassasier de ce spectacle éblouissant et fait pour éveiller tant de sentiments divers. Napoléon survint à son tour, et, saisi de ce qu'il voyait, lui qui avait, comme les plus vieux soldats de l'armée, visité successivement le Caire, Memphis, le Jourdain, Milan, Vienne, Berlin, Madrid, il ne put se défendre d'une profonde émotion. »

Une autre excursion que l'on recommande à tous les voyageurs qui vont à Moscou, c'est une visite à la *Laura de Troïtza (Troïtsko-Serguevskaïa-Laura)*, en français, le couvent de la Trinité de Saint-Serge. Ce couvent, le plus riche et le plus vénéré de la Russie entière, est situé à soixante verstes de Moscou, sur la ligne d'Yaroslaw. On peut y aller par le chemin de fer en deux heures : en troïka, il faut une bonne demi-journée pour faire le trajet, mais le voyage en vaut la peine et l'on ne regrette point de l'avoir entrepris.

La *Laura* de Troïtza, qui occupe un immense quadrilatère, est toute une ville ; elle renferme dans son enceinte neuf églises ou neuf cathédrales, le palais du Czar, le logement de l'Archimandrite, la salle ca-

pitulaire, le réfectoire, la bibliothèque, les chambres du Trésor, les cellules des frères, des chapelles sépulcrales et quantité de bâtiments de service de toute sorte.

Extérieurement, elle a plutôt l'air d'une forteresse que d'un couvent, car elle est entièrement entourée d'une muraille crénelée, large de six mètres et longue de treize cent soixante-sept mètres. Cette muraille, sur l'épaisseur de laquelle circule une galerie couverte percée de barbacanes, est flanquée de distance en distance de neuf grosses tours, les unes carrées, les autres hexagones, dont quelques-unes portent à leur sommet une collerette de machicoulis d'une forte projection.

On voit que ce couvent, si bien défendu, a dû jouer un rôle dans les annales russes. En effet, en 1608, il eut à soutenir un siège contre le faux Dmitri et les Polonais, et repoussa victorieusement trois assauts successifs. Le siège dura seize mois et donna le temps au prince Pojarski et au boucher Minine de réunir une armée qui battit les Polonais. Plus tard, en 1682, ce fut encore dans ce couvent que le jeune Czar Pierre Alexiewitch se réfugia pendant la révolte des *streltsy*, ou des strélitz, comme nous les appelons.

C'est par reconnaissance pour ces importants services que les divers Czars, qui se succédèrent sur le trône de Moscou, depuis Dmitri Donskoy et Ivan le Terrible jusqu'à Pierre Ier, se plurent à doter le couvent de Troïtza des incalculables richesses qui s'y trouvent

encore. Les cent mille paysans et les immenses domaines qu'il possédait jadis lui ont été enlevés, moyennant de somptueux dédommagements, mais l'amoncellement des pierres précieuses qui enrichissent ces diverses églises constitue à lui seul une somme invraisemblable. Théophile Gautier raconte qu'après avoir visité les chambres du Trésor, comme il allait sortir, ébloui de merveilles, les yeux papillotants et remplis de folles bluettes, la religieuse qui lui servait de guide lui fit remarquer sur un rayon d'armoire une rangée de boisseaux qui ne semblaient présenter rien de particulier; elle y plongea la main et dit : « Ce sont des perles. On ne savait plus qu'en faire, et on les a mises là. Il y en a huit mesures ». Ce détail permet de juger du reste.

Bien qu'il ait considérablement perdu de son ancienne splendeur, le couvent de Troïtza a conservé un grand prestige religieux aux yeux du peuple russe. L'Empereur et la famille impériale ne viennent jamais à Moscou sans lui faire une visite. Alexandre III s'est conformé à ce pieux usage avant que les fêtes de son couronnement aient pris fin : et je m'y suis rencontré moi-même avec une foule de personnages officiels, venus pour s'agenouiller devant la magnifique châsse en or et en argent, où sont renfermées les reliques de saint Serge, dans la cathédrale de la Sainte-Trinité.

Le lendemain de mon excursion à Troïtza, des amis m'ont amené à Strelna voir les Bohémiennes; c'est

une distraction d'un ordre d'idées absolument contraire, mais qui ne manque pas de saveur non plus.

Strelna est un jardin d'hiver, situé dans le parc de Petrowsky, à deux petites heures de Moscou. Intérieurement il ne présente aucun intérêt artistique et rappelle vaguement le grande serre du jardin d'acclimatation et le jardin des Folies-Bergère. A peine étions-nous assis sur les divans en moleskine rouge d'un grand salon banal éclairé au gaz, que nous voyons entrer, sur un coup de sonnette, une vingtaine de femmes habillées et coiffées à l'Européenne, qui vont s'asseoir en face de nous, de l'autre côté du salon. Ce sont les Bohémiennes.

Avec leur teint olivâtre, leurs sourcils et leurs cheveux d'un noir luisant, et leurs yeux de chat sauvage, elles n'eussent peut-être pas manqué d'un certain charme étrange dans leur cadre naturel, le cou et les épaules chargés de colliers d'ambre et de verroterie, leurs membres grêles et nerveux cachés sous les jupes constellées d'étoiles et les mantes rayées de couleurs éclatantes; mais, avec leurs robes sombres au corsage montant, avec les fleurs vulgaires et les bijoux de pacotille piqués sans goût dans leurs cheveux, elles n'avaient plus aucun caractère; à deux ou trois exceptions près, elles étaient absolument insignifiantes. On eût dit des chanteuses de café-concert de troisième ordre, ou plutôt encore des femmes de chambre mal habillées.

Mais ces créatures, mornes et inertes, se transfor-

ment et se transfigurent, dès qu'elles ont laissé échapper la première note de leurs lèvres frémissantes. Aucune musique ne peut donner l'idée de ces chants de bohémiennes, qui exercent une séduction irrésistible sur ceux qui les entendent pour la première fois. C'est une sorte de musique, sauvage et savante à la fois, excitante comme ces parfums exotiques dont les fumées vous étourdissent et vous enivrent. Elle agit violemment sur les nerfs et vous jette dans un état d'esprit qui échappe à toute analyse : c'est une sorte de délire, de vertige, de rêve éveillé, une sensation très curieuse et très compliquée qui ne laisse pas d'avoir sa volupté.

On assure que ces femmes et les hommes qui les accompagnent forment une sorte de petite colonie et vivent tous ensemble dans un isolement farouche qu'ils ne permettent à aucun étranger de venir troubler. Ils poussent même, paraît-il, l'amour de l'indépendance jusqu'à ses dernières limites, n'obéissent à aucune loi, ne reconnaissent aucune religion et n'ont pas d'autre morale que leur caprice. Ils se marient et s'unissent entre eux d'après certains rites qui leur sont particuliers ; quant aux enfants, ils sont élevés par les vieilles femmes de la tribu, qui leur transmettent, dès le premier âge, leurs traditions et leurs chants. Ces chants passent ainsi de génération en génération sans jamais avoir été notés et écrits ; ces admirables artistes ne savent point une note de musique et seraient absolument hors

d'état de transcrire un de ces airs qu'elles chantent si bien; ce qui ne les empêche pas d'être de véritables virtuoses, depuis la dernière choriste jusqu'à la première chanteuse, et de chanter de mémoire avec une justesse et une sûreté merveilleuses.

Quoi qu'il en soit, j'ai vu bien des choses curieuses, pendant ces quelques semaines que je viens de passer à Moscou; mais rien ne m'a fait éprouver une impression plus saisissante, et rien ne me laissera un souvenir plus durable, que cette soirée à Strelna, en face des vingt Bohémiennes au teint de suie et aux yeux de chat sauvage.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SAINT-PÉTERSBOURG

Pages

I. — Les voyageurs pour Cologne, Berlin, Kœnigsberg, Saint-Pétersbourg, en voiture 3
II. — Brûlons Berlin!. 5
III. — Pétersbourg. — Vue d'ensemble 11
IV. — *Isvostchiks*, *Moujiks*, *Dvorniks*. 22
V. — Isaac et Kazan 35
VI. — Les Rembrandt de l'Ermitage 52
VII. — A travers les théâtres. 73
VIII. — Et les femmes?. 137
IX. — Comment l'on mange à Saint-Pétersbourg. . . . 164
X. — Le *Gostini-Dvor*. — Le *Tschoukine-Dvor*. — L'*Apraxine-Dvor*. — La *Sennoï*. 187
XI. — Le climat. — Le froid. — La neige. 208
XII. — Un peu de politique pour finir 229

DEUXIÈME PARTIE

MOSCOU

I. — Les préliminaires des fêtes du couronnement . . 287
II. — L'arrivée à Moscou. — Le *Kitaï-Gorod*. — La place Rouge. — Le Kremlin. 301

Pages.

III. — La tour d'*Ivan Veliki*. — Le *Czar Kolokol*. — La cathédrale de l'Assomption. — La cathédrale de l'Annonciation. — La cathédrale de l'Archange Michel 311

IV. — Le Palais-Neuf impérial. — Le *Terema*. — Le Trésor du Kremlin. 322

V. — La Place Rouge. — *Wassili Blagennoï*. — Le monument de Minine et Pojarski. — Le *Lobnoë miesto*. — Le *Gostini-Dvor*. 330

VI. — L'Église du Sauveur. — La Montagne des Moineaux. — La *Laura* de Troïtza. — Les bohémiennes de Strelna. 337

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21910-3.

DING CO.
3 A 3

DK
551
B3

DK 551 .B3
Saint-Petersbourg et Moscou.
Stanford University Libraries
3 6105 041 460 770

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.